Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME VII

LA CHASSE AUX MILLIONS

(1890)

Table des matières

SEPTIÈME PARTIE

LA CHASSE AUX MILLIONS

I

LINOIS ET Cie

Nous revenons au château de Grisolles.

Maintenant, c'est autour de Mlle Claire Dubessy, la riche héritière, qui a su mériter le surnom de « Fée du château », que vont se mouvoir, s'agiter les personnages que nous avons précédemment présentés au lecteur.

C'est à Grisolles et dans ses environs que nous allons voir s'accomplir les nouveaux et dramatiques événements de cette histoire.

Mais avant de nous retrouver avec Claire Dubessy et notre jeune ami Édouard Lebel, et au milieu des hôtes habituels du château, nous nous arrêterons quelques instants à l'habitation des Pins, qui est la demeure de Mme de Linois et de son fils, ce jeune Alfred de Linois qui, en dehors de ses avantages physiques, semble beaucoup compter sur son titre de noblesse pour décider la belle Claire à lui accorder sa main.

Nous avons vu un personnage s'introduire nuitamment et mystérieusement dans la maison des Pins où il a sa chambre, secrète retraite dans une des tourelles qui ornent la façade de la villa.

Aux Pins, cet homme parle en maître ; il commande, il ordonne, on lui obéit.



Nous avons vu un personnage s'introduire nuitamment et mystérieusement dans la maison des Pins... (P. 1380.)

Mme de Linois se fait humble devant lui ; elle l'écoute craintive, tremblante.

Qui est-il, ce maître, qu'on appelle M. le comte ? Le comte de Linois, sans doute. Nous avons du moins le droit de le supposer.

Nous l'avons vu fort mécontent de M. Alfred et parler assez durement à la mère de son fils.

Mieux que cela encore : nous avons appris, et par lui-même, pourquoi M. le comte tient tant à voir le charmant Alfred épouser Mlle Claire Dubessy.

La belle châtelaine de Grisolles est riche à millions, et M. le comte, qui voudrait dominer les foules, devenir le maître du monde, M. le comte en veut aux millions de la belle châtelaine de Grisolles.

Il ne faut pas qu'ils lui échappent, ces millions ! Et malheur à qui se placerait en travers de son ambition !

Il nous a fait connaître ses projets, nous savons ce qu'il veut, nous serons moins surpris quand nous le verrons à l'œuvre.

Mais ce qu'il nous a fait connaître encore, c'est que Mme de Linois n'est pas autre chose qu'une aventurière, et son « amour d'Alfred » un aventurier comme madame sa mère.

Ils sont des instruments, mais ne valent pas mieux que celui qui les dirige.

Trois complices !

Une trinité de misérables !

M. le comte, puisque comte il y a, était parti le matin dès l'aurore, ainsi qu'il l'avait annoncé, et sans avoir revu Mme de Linois, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Celle-ci, s'étant levée et habillée, fit prier le factotum Bertrand de venir lui parler.

L'homme de confiance, que nous pouvons aussi appeler l'homme à tout faire, ne tarda pas à se présenter devant sa maîtresse.

– Eh bien ? l'interrogea Mme de Linois.

– M. le comte est parti.

– Vous l'avez-vu avant son départ ?

– Oui, madame.

– Avez-vous quelque chose à me dire de sa part ?

– Rien, madame. Cependant, si, il m'a chargé de vous rappeler que vous ne devez oublier aucune des recommandations qu'il vous a faites.

– Est-ce qu'il ne vous a rien remis pour moi ?

– Non, madame ; mais il m'a prévenu que vous trouveriez un papier à votre adresse sur la table de sa chambre. Si madame le désire, je vais aller le chercher.

– Oui, Bertrand, allez.

Le serviteur s'empressa de monter dans la tourelle et revint bientôt apportant le papier en question. Cela ressemblait à une lettre dans une enveloppe cachetée ; ces mots : « Pour Mme de Linois », étaient écrits sur l'enveloppe.

La dame pressa le pli entre ses doigts, en se disant :

– Je craignais qu'il n'eût oublié, mais non. Du reste, je l'avais prévenu qu'il ne me restait presque rien.

S'adressant à Bertrand :

– Dès que mon fils rentrera, lui dit-elle, vous me préviendrez.

Et, d'un signe, elle le congédia.

Restée seule, elle déchira l'enveloppe, qui contenait trois billets de mille francs.

– C'est maigre, murmura-t-elle, et voilà pour trois mois, peut-être quatre. Et il veut qu'avec cela nous fassions bonne figure, que nous ayons un train de maison. Il faut jeter de la poudre aux yeux, soit ; mais pour la jeter, cette poudre, encore faut-il l'avoir en poche, sous forme de pièces d'or. Heureusement, presque toutes mes toilettes sont encore fraîches. Forcément, Alfred va être obligé de restreindre ses dépenses. Pour lui, je me prive de tout, je suis d'une économie qui est presque de l'avarice. Enfin, Alfred comprendra que ses plaisirs coûtent cher et qu'il faut absolument qu'il change de vie.

Son père a raison, cela ne peut pas continuer, d'autant plus que si l'on avait vent de cela au château… Nous n'aurions plus qu'à laisser la place libre aux autres. Et alors… Non, je ne veux pas penser à cela.

Ah ! Alfred, Alfred, si tu comprenais bien tout ce que je fais pour toi ! car c'est pour toi, pour toi seul que j'ai accepté ce rôle. Je n'ai plus d'ambition que pour toi, je voudrais te voir riche, heureux, et, si c'était possible, assis sur un trône ! Moi, me voici vieille, et je n'aspire plus qu'à vivre tranquille dans quelque solitude ignorée.

Elle se leva et ouvrit le tiroir d'un petit meuble dans lequel elle plaça les billets de mille francs. Dans ce tiroir, où Mme de Linois serrait ses bijoux de pierres fausses, mais souvent nettoyées, afin de leur conserver l'éclat des fines pierreries, dans ce tiroir, disons-nous, il y avait encore quelques centaines de francs en or.

M. le comte voulait qu'on fît grand ; c'était assez difficile avec le peu d'argent qu'il donnait pour entretenir Mme de Linois et son fils à la Villa des Pins.

« – Voilà, disait-il, arrangez-vous, je ne peux pas faire plus pour le moment. »

Et l'on s'arrangeait, en effet, comme on pouvait, il le fallait bien. Si seulement M. Alfred eût été un garçon raisonnable, il n'y aurait pas eu aux Pins des jours de gêne pénible ; mais si serrés que fussent les cordons de la bourse de sa mère, il avait le talent de se les faire dénouer, et il dépensait à lui seul, pour ses seuls plaisirs, plus que Mme de Linois, qui avait à payer les domestiques et toutes les dépenses de la maison.

Il semblait né pour faire danser les billets de banque, jouer avec des millions. Il avait du sang de race dans les veines, ce garçon là ; et certes, sa mère ne connaissait pas tous ses appétits. Quand il se montrait sage, c'est qu'il n'avait plus un louis dans sa poche ; il était alors comme le renard, qui reste au fond de son terrier parce qu'il a une patte cassée.

– Donne-moi de l'argent, disait-il à sa mère.

– Je n'ai plus que le strict nécessaire.

– Mais il faut en demander.

– C’est fait.

– Eh bien ?

– J’attends.

Ces quelques paroles s’échangeaient souvent entre la mère et le fils.

Celui-ci faisait la grimace, et si l’on n’allait pas au château, il restait enfermé dans sa chambre à lire des romans. Il n’avait pas de goût pour d’autres lectures. Un livre d’histoire le faisait bâiller, un livre de science l’endormait.

Cependant, Mme de Linois avait refermé le tiroir de son trésor et était revenue s’asseoir sur le canapé.

Elle réfléchissait.

Peut-être, à ce moment, pensait-elle à son passé où il y avait, sans doute, d’étranges choses.

Mais neuf heures sonnèrent. Son fils ne pouvait plus guère tarder à rentrer ; sa pensée revint à la situation présente dont elle s’était un instant éloignée.

Depuis quelque temps déjà, elle avait des appréhensions, des craintes ; elle ne voyait plus aussi certain le mariage de son fils avec la riche héritière. Elle doutait.

Comme Jason, on s’était embarqué gaiement pour la conquête de la Toison d’or ; on voguait à pleines voiles, mais l’on était encore loin du port ; y arriverait-on ?

Sans doute, elle et son fils étaient toujours bien reçus au château ; on les accueillait avec le même sourire, la même grâce charmante ; enfin, elle ne remarquait aucun changement dans les manières de Mlle Dubessy. Toutefois,

elle voyait bien que son fils ne faisait pas un pas en avant ; il en était toujours au même point. Les premières visites à Grisolles avaient promis davantage.

Mme de Linois s'avouait en elle-même, tout en se disant qu'elle devait se tromper, que son fils perdait peu à peu du terrain au lieu d'en gagner.

Une mère voit toujours dans son fils des perfections, des qualités que les autres n'ont pas ; malgré cela, si aveuglée qu'elle fût par sa tendresse, elle sentait que son amour d'Alfred ne réalisait pas précisément l'idéal que la belle Claire Dubessy avait dû rêver.

Et pourtant, Alfred, joli garçon, grand, élancé, vigoureux, plein de santé, de manières distinguées, d'humeur gaie, avait tout ce qui peut plaire à une jeune fille, même quelque peu romanesque, comme l'était la jeune châtelaine, croyait-on ; pourquoi donc Alfred, paré de tant d'avantages physiques, ne réussissait-il pas à se faire aimer ?

À la vérité, jusqu'à présent, tous les prétendants se trouvaient dans la même situation vis-à-vis de la jeune fille ; elle causait avec tous avec le même calme, la même liberté d'esprit ; elle n'avait pas pour celui-ci un sourire ou un regard de plus que pour celui-là ; tous étaient accueillis à Grisolles de la même façon charmante, et tenus également à une distance respectueuse. Il n'y avait donc pas l'ombre d'une différence, et l'égalité entre eux était complète.

En somme, il n'y avait pas lieu de désespérer, rien encore n'était perdu. Mais il fallait se tenir ferme sur la position conquise et, surtout, ne pas se laisser devancer par un autre.

Mlle Dubessy ne voulait pas se marier avant d'avoir accompli sa vingtième année, elle l'avait dit et répété, soit ; mais elle pouvait changer d'idée ; enfin, s'il fallait absolument attendre, on attendrait. Elle était vraiment singulière, inexplicable, Mlle Claire. C'était une sorte d'énigme vivante. C'était un cœur fermé à ouvrir. Pour cela, il fallait en avoir la clef. Eh bien ! pourquoi Alfred ne la trouverait-il pas, cette clef d'or, cette clef magique qui ouvrirait ce cœur fermé ?

Mme de Linois en était là de ses réflexions lorsqu'Adeline, sa femme de chambre, vint la prévenir que M. Alfred venait de rentrer.

– Est-ce qu'il est dans sa chambre ?

– Oui, madame. Et je pense qu'il va se coucher.

– Non, non, allez lui dire que je désire lui parler.

– Il nous a dit, à Bertrand et à moi, qu'il était très fatigué.

– Il ne le serait pas s'il était rentré hier soir. Adeline, faites-lui savoir que je l'attends ; je tiens à causer avec lui ce matin ; s'il est aussi fatigué qu'il le dit, il aura toute la journée pour se reposer.

D'un signe, Mme de Linois congédia la femme de chambre, en disant d'un ton bref :

– J'attends !

Elle n'était pas contente, Mme de Linois.

Évidemment, elle était encore sous le coup des paroles de M. le comte, qui lui avait durement reproché ses déplorables faiblesses à l'égard de son fils.

Une porte du salon s'ouvrit, et M. Alfred de Linois parut.

Il était pâle, et ses yeux alanguis, éteints, et ses traits tirés disaient assez comment il avait employé sa nuit. Assurément, il ne l'avait point passée dans un lit.

Il s'avança en bâillant, mit machinalement un baiser sur le front de sa mère, puis tomba sur le canapé comme un homme qui a le corps rompu, les jambes brisées.

– Oh ! Alfred, dit tristement Mme de Linois, peux-tu rentrer dans un pareil état ? tu devrais être honteux.

– Je suis un peu fatigué, voilà tout.

– Un peu fatigué ! Quand tu es entré, tu te tenais à peine debout, tu fais peine à voir... Mais tu ne t'es donc pas regardé dans une glace ? tu n'as plus figure humaine.

– Voyons, voyons, est-ce que tu m'as fait appeler pour me faire un sermon ? Je n'aime pas ça, tu le sais.

– Oui, mais je tiens à te dire que ta conduite devient de plus en plus déplorable, et qu'il te faut absolument changer de vie.

– Alors, je ne vais même plus avoir le droit de m'amuser un peu ?

– Il y a des amusements, des plaisirs permis ; mais ce ne sont pas ceux que tu cherches depuis quelque temps.

– Tu ne peux pourtant pas me condamner à m'ennuyer ici, comme une croûte de pain qui moisit derrière une malle. Je m'y fais vieux ici, je m'y dessèche, je m'y ronge…

– Pourquoi y es-tu ? Et si tu n'étais pas ici, où rien ne te manque, où tu mènes une existence de grand seigneur, où serais-tu ?

– C'est vrai ; mais parce que de temps à autre je me donne un plaisir, ne suis-je plus bon qu'à pendre ? Est-ce que je ne fais pas tout ce qu'on exige de moi ?

– Non, car tu pourrais mieux faire.

– Ainsi, parce que les choses ne vont pas aussi vite qu'on le voudrait, c'est ma faute ; et tout ce qui pourra arriver, si ce n'est pas ce que l'on veut, ce sera ma faute.

– Tu ne veux pas comprendre à quelle réserve tu es tenu ; constamment tu dois veiller sur ta personne et te tenir en garde contre certaines paroles qui peuvent t'échapper.

Ah ! tu pourrais payer cher une sottise, même légère.

Que serait-ce donc si l'on apprenait au château que tu passes des nuits entières à Poitiers à faire… Je ne te demande pas ce que tu fais, je ne veux pas le savoir.

Peut-être me serait-il trop facile de le deviner. Eh bien ! si cela se savait au château, les portes nous en seraient immédiatement fermées, et sans autre forme de procès. Tout serait perdu.

Quant aux conséquences, je n'ai pas à t'en parler, tu les connais. Il te serait dur, n'est-ce pas ? de reprendre ta place de petit employé de chemin de fer.

– Sois tranquille, on ne peut rien savoir, on ne saura rien ; je prends mes précautions.

– Le meilleur est de ne pas avoir à en prendre ; il n'en est que temps, Alfred, il faut changer de conduite.

– Mais à t'entendre, ma mère, on dirait que je mène une vie de polichinelle. Est-ce donc un si grand crime de souper en joyeuse compagnie, même en vidant quelques bouteilles de champagne ? Ce ne sont pas là des orgies, ni même ce qu'on peut appeler une débauche… Et, d'ailleurs, pour une pauvre petite fois que je vais à Poitiers chaque semaine.

– Tu n'iras plus à la ville que lorsque moi-même j'y aurai à faire, alors tu m'accompagneras.

Le jeune homme se mit à rire.

– C'est ça, fit-il d'un ton railleur, il me faut maintenant un chaperon ; on veut me considérer comme une petite pensionnaire, qui n'a pas le droit de sortir sans être accompagnée d'une duègne, ou comme le beau lévrier de M. Hector Bertillon qu'on tient constamment en laisse. Par exemple, si tu obtiens jamais cela de moi…

– Alfred, répliqua Mme de Linois avec autorité, je te le répète, tu n'iras plus à Poitiers qu'avec ta mère, et tu n'y passeras plus la nuit.

– Ah ! çà, voyons, est-ce que c'est sérieux ?

– On ne peut plus sérieux.

– Mais, alors, autant vaudrait que j'allasse m'enfermer à la Trappe.

– Je te conseille de te plaindre, tu es si malheureux !



Est-ce donc un si grand crime de souper en joyeuse compagnie... (P. 1387.)

– Eh bien ! oui, je le suis.

– Dis pourquoi.

– Parce que je n'ai, en réalité, aucune liberté d'action ; je n'ai le droit ni de dire, ni de faire ce que je veux ; je ne suis qu'une machine, un instrument dont on se sert, une espèce de pantin que des fils invisibles font mouvoir.

Quand tu me donnes quelques louis, c'est une grâce que tu m'accordes ; et, je te vois venir, tu veux maintenant me tenir par la bourse. Eh bien ! je te le dis, je me lasse à la fin. Oh ! le bel amoureux, qui, au château, tourne bêtement autour de la table de jeu et doit se contenter de regarder les joueurs parce qu'il n'a pas, dans sa poche, dix francs à perdre à l'écarté !

– L'argent ne te manquerait point si, dans une nuit, tu ne dépensais pas ce que je t'ai donné la veille.

– Des reproches, à présent, je m'y attendais ; on voudrait que je fusse un petit saint. Je n'ai qu'un peu de bon temps, celui que je passe à la ville, et l'on veut m'en priver.

– Ce que l'on veut, mon ami, c'est t'empêcher de commettre une faute qui nous ferait perdre, d'un seul coup, tout ce qui a été fait en vue de ton mariage.

Mais réfléchis donc : une femme charmante, une fortune princière ! Est-ce qu'on renonce à de pareilles espérances ? Est-ce qu'on ne doit pas tout faire, tout, pour les réaliser ? Quand tu as un si bel avenir devant toi, il faudrait que tu fusses fou pour le compromettre.

– Il y a loin de la coupe aux lèvres, grommela le jeune homme.

– Peut-être en est-elle plus rapprochée que tu ne le crois. Dans tous les cas, mieux vaut la voir à distance de tes lèvres que de la briser.

Donc, plus que jamais, tu dois être prudent et éviter avec soin tout ce qui pourrait être un danger.

Aucun sacrifice ne doit te coûter quand tu as à marcher résolument vers le but que nous voulons atteindre.

Et comme il est dangereux pour nous tous que tu ailles t'amuser à la ville, tu n'iras plus qu'avec moi.

M. Alfred se redressa brusquement.

– Je veux bien faire tout ce qu'on exige de moi, répliqua-t-il avec aigreur, mais ce que tu me demandes là est impossible.

– Alfred, c'est l'ordre de ton père. Oserais-tu lui désobéir ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

– Est-ce qu'il t'a écrit ? demanda-t-il.

– Mieux que cela, il est venu.

– Il est ici ?

– Non. Il est arrivé hier soir et est parti ce matin à la première heure ; il est toujours si occupé !… Quand il a appris que tu étais à Poitiers où tu passerais la nuit, il a été fort mécontent ; mais quand il a su par Bertrand que cela t'arrivait quelquefois, il est devenu furieux, et c'est moi qui ai supporté tout le poids de sa colère.

Alfred avait subitement changé d'attitude. À l'effarement de son regard, à l'expression de sa physionomie et à un léger tremblement du corps, on devinait combien il craignait son père ; disons-le, il en avait peur.

C'était tout ce que le père avait su inspirer à son fils, car celui-ci, élevé loin de M. le comte, n'avait pour lui aucune affection. Il est vrai que les sentiments de l'un valaient ceux de l'autre. Et comme l'avait fort bien dit M. Alfred, il n'était qu'une espèce de pantin dont son père tenait les fils.

Après un silence, Mme de Linois reprit :

– Ce fut un soulagement pour moi lorsque, ce matin, Bertrand m'apprit que le comte était parti. J'avais passé la nuit dans une anxiété mortelle. Que se serait-il passé, mon Dieu, si tu étais arrivé avant le départ de ton père ? Je n'ose pas me le demander. Ses colères sont épouvantables, tu le sais.

– Après tout, il ne m'aurait pas mangé ! dit Alfred.

– Ah ! tu ne le connais pas encore ; dans un moment d'emportement, de rage folle, sur un mot qui sonnerait mal à ses oreilles, il serait capable de te tuer !

– Je ne dis pas non ; mais je ne me laisserais pas étrangler ou égorger sans me défendre. Dans tous les cas, il y regarderait à deux fois avant d'en venir là : il a trop besoin de moi.

– C'est vrai.

– On ne jette pas un instrument qu'on a dans la main quand on n'en a pas un autre pour le remplacer.

– Ce que tu dis n'est pas absolument juste, Alfred, car, enfin, tout ce qu'il fait est plus dans ton intérêt que dans le sien. Que veut-il, après tout ? que tu épouses une jeune fille charmante, que tu sois riche, que tu aies un avenir magnifique.

Le jeune homme resta un instant pensif, puis brusquement :

– Je ne sais pas, fit-il ; le comte ne nous dit pas tout ce qu'il pense ni quels sont ses rêves, ses projets ! ni toi ni moi ne connaissons le dessous des cartes.

– Avons-nous beaucoup à nous inquiéter de cela ? Je ne le crois pas.

Aujourd'hui, il est le maître ; mais lorsque tu seras le mari de la belle châtelaine, les rôles seront changés ; à ton tour tu auras le droit de commander et de dire : Voilà ce que je veux !

– Lorsque je serai le mari de la belle châtelaine, répéta le jeune homme, comme se parlant à lui-même ; oui, mais quand ?

– Peut-être plus tôt que tu ne le penses, dit Mme de Linois.

– Étrange jeune fille, ma mère, dont les manières sont plus étranges encore.

On pourrait la prendre pour une fine coquette et elle ne l'est pas.

Pourquoi donc, alors, se plaît-elle à s'entourer ainsi d'une cour de prétendants qu'elle tient également à distance, il faut le reconnaître ? Il est impossible de deviner ce qu'elle pense. En réalité, qu'espère-t-elle ? que veut-elle ? Peut-être ne le sait-elle pas elle-même. Est-ce que depuis longtemps déjà elle n'aurait pas dû se débarrasser de ces Lancelin, de ces Bertillon, de ce Marcillac et même de l'avocat Trumelet ? En somme, ma mère, nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui que le premier jour.

– Et pourtant, tu le vois aussi bien que moi, elle a pour toi des gracieusetés, certaines prévenances qu'elle n'a point pour les autres.

D'un autre côté, M. Darimon est toujours pour toi ; il nous reste fidèle.

– Soit. Mais que peut-il ? Rien. Quand on l'interroge, il ouvre sa tabatière en hochant la tête, bourre son nez de tabac et répond :

« – Je ne sais pas ; je n'y comprends rien. » Il va, il vient, un peu comme un corps sans âme ; il regarde, il écoute, a l'air de réfléchir, frappe sur sa tabatière pour se donner une contenance, sourit, opine de la tête, est de l'avis de tout le monde, pour ne contrarier personne, bâille quand la soirée se prolonge et souvent s'endort.

Au milieu de tous ces gens qui le tiraillent, le pauvre homme me fait l'effet d'un caniche au milieu d'un jeu de quilles.

– Alfred, M. Darimon observe ; il voit tout, entend tout. Sois-en convaincu, il a son idée et, le moment venu, il saura parler et se faire entendre. L'essentiel est qu'il soit pour nous et se tienne prêt à plaider ta cause chaque fois qu'il le faudra. Mais il ne faut pas que par tes imprudences tu puisses te nuire à toi-même. Tu sais ce que désire ton père ou plutôt ce qu'il veut, ce qu'il exige. Je te l'ai dit, tu dois te soumettre à ses volontés.

– C'est bien, ma mère, je suis esclave, j'obéirai.

– Ton père désire aussi que tu te fasses un camarade de l'artiste, du peintre.

– Oh ! ça, par exemple !…

– Ne dis pas jamais. Ton père a compris que l'artiste pouvait nous être utile et te servir.

– Je le déteste, je le hais ce rapin.

– Hé, tu n'es pas forcé de l'aimer pour être aimable avec lui et faire tout ce qui dépendra de toi pour gagner sa sympathie et l'attirer de notre côté.

Que de fois dans la vie on est obligé de faire contre mauvaise fortune bon cœur !

Nous avons intérêt à conquérir le peintre ; il nous faudra manœuvrer dans ce sens. Je t'aiderai.

– Nous en serons pour nos peines ; il n'y a rien à faire avec cet ours mal léché.

– Ceux-là sont souvent les plus faciles à apprivoiser. Plus nous aurons de monde pour nous au château, mieux nos affaires marcheront.

Mlle Dubessy, tu l'as remarqué aussi bien que moi, si indépendante, si fière, ne dédaigne pas, à l'occasion, de demander conseil à son artiste.

– Parbleu ! elle en est entichée, et je ne serais pas surpris…

– De quoi ?

– Que le peintre, sans avoir l'air d'y toucher, ne travaille au château à autre chose encore qu'à ses peintures.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'il joue auprès de Mlle Claire un rôle singulier : rien ne m'ôtera de l'idée qu'il cherche, lui aussi, à

se faire aimer de la riche héritière. Dame, pour un va-nu-pieds de cette espèce, l'aventure est tentante.

– Allons donc ! Mais tu es fou, mon pauvre Alfred. Ce garçon est d'une timidité, d'un calme…

– Il n'y a pas de pire eau que celle qui dort, dit le proverbe.

– Va, tu ne connais pas encore bien Mlle Dubessy.

Elle sait que l'artiste est un pauvre diable, sans famille, qui a été recueilli par de bonnes âmes et élevé par charité.

Il crevait de misère à Paris, dans un taudis ; on a parlé à Mlle Dubessy de ce malheureux, elle s'est intéressée à lui, et comme en réalité, il ne manque pas d'un certain talent, elle l'a fait venir à Grisolles pour nettoyer ses magnifiques peintures.

Qu'est-ce qu'il est, en définitive ? Pas autre chose qu'un homme à gages.

Il travaille et Mlle Dubessy le paye. Bonne comme elle l'est pour tout le monde, elle ne peut pas traiter ce garçon moins bien que Julie, sa femme de chambre. Toujours compatissante au malheur des autres, elle a pitié de ce M. Lebel, comme de n'importe quel autre malheureux.

Il le comprend très bien et est avec elle on ne peut plus respectueux.

Du reste, elle sait le tenir à distance.

– Ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour lui des amabilités.

– Elle cherche à lui faire oublier sa quasi domesticité. De là, quand elle le voit triste, ces excès de bonté qui ont pu t'étonner comme moi-même et tout le monde.

– Je ne prétends pas que Mlle Claire puisse aimer M. Édouard Lebel.

– Pas plus que lui ne peut aimer Mlle Dubessy ; à moins qu'il ne soit absolument fou.

Ah ! le pauvre garçon, je le crois bien innocent des singulières intentions que tu lui prêtes.

– Soit, ma mère, on verra plus tard.

– Encore une fois, tu ne connais pas Mlle Claire ; si le peintre se permettait vis-à-vis d'elle une parole déplacée ou seulement un regard trop hardi, elle appellerait immédiatement M. Darimon et lui dirait simplement :

« – Réglez, je vous prie, le compte de M. Lebel, je n'ai plus besoin de ses services. »

Et le pauvre garçon n'aurait plus qu'à ramasser au plus vite ses palettes, ses pinceaux et ses couleurs, et à reprendre piteusement la route de Paris.

Mais à quoi bon parler de choses si complètement absurdes ? Ton père désire que tu aies dans l'artiste un camarade ; peut-être a-t-il pour cela des raisons qu'il n'a pas voulu me faire connaître ; eh bien ! nous tâcherons de l'amadouer, de l'apprivoiser, cet ours mal léché, comme tu l'appelles.

– C'est égal, grommela sourdement le jeune de Linois, ce ne sera jamais avec plaisir que je lui tendrai la main, à ce monsieur.

Et il se remit à bâiller à se démancher la mâchoire.

– Alfred, lui dit sa mère, je n'ai pas autre chose à te dire pour le moment ; et puisque tu tombes de sommeil, tu peux maintenant aller te mettre au lit.

– Oui, fit-il, en se levant avec peine, j'ai grand besoin de dormir. Et il se retira.

Mme de Linois poussa un long soupir, et, en hochant la tête :

– S'il avait seulement tout de son père ; murmura-t-elle.

II

LE BEAU TÉNÉBREUX

Nous sommes aux premiers jours de mars.

L'hiver s'en va, mais lutte encore contre le printemps qui veut, à son tour, remplir son rôle dans la grande féerie de la nature.

Dans le parc de Grisolles, les arbres, enveloppés, le matin, de brume diaphane, ont déjà des frissonnements au passage du vent attiédi dans les branches où commencent à poindre les premiers bourgeons.

Qu'il vienne quelques beaux jours de soleil, et l'on verra les feuilles et, bientôt après, les fleurs.

Dans les taillis, l'oiseau s'éveille plus matin, et au milieu du silence de l'aube naissante, s'essaye à gazouiller doucement – mezza voce – comme s'il solfiait, avant de lancer hardiment ses vocalises dans la grande symphonie du printemps.

Enfin, il vient, on va l'avoir, ce printemps impatiemment attendu et désiré pendant les longs mois d'hiver, aussi bien dans les châteaux que sous les chaumes, aussi bien devant la grande cheminée monumentale où les grosses bûches chantonnent, que devant l'âtre du pauvre, où le fagot flambe, projetant des fusées d'étincelles sur la vieille crémaillère noire des suies de plusieurs années.

Déjà, les jardiniers de Grisolles sont de grand matin à l'ouvrage ; ils s'occupent des plates-bandes qui devront bientôt égayer les abords du château et charmer les yeux de la châtelaine ; ils font la toilette des allées et marquent les emplacements pour les gazons.

Ils se souviennent que, à l'automne dernier, la Fée du château a manifesté le désir que tels et tels changements fussent faits dans les jardins.

Du reste, le maître jardinier a reçu des ordres précis, il sait ce qu'il a à faire. Il a gravé dans sa mémoire des paroles qu'il a entendues, sans en avoir l'air, tout en s'occupant de la santé de ses plantes, et en donnant, chaque jour, mille soins aux parterres fleuris.

Souvent, en effet, en se promenant avec Édouard Lebel dans les allées sablées, la jolie fantaisiste avait demandé conseil à l'artiste sur un nouveau tracé du jardin, sur les places à donner aux massifs d'arbustes, sur le choix des fleurs à mettre dans les corbeilles, enfin sur toutes les choses devant orner les jardins et en compléter l'harmonie.

– Mais ils sont merveilleux, ces jardins, disait Édouard, admirablement plantés et fleuris, et, surtout, parfaitement tenus.

Et il faisait l'éloge du jardinier.

Toutefois, pressé de questions, il ne pouvait pas refuser de donner son avis ; il indiquait certaines modifications utiles qui pouvaient être apportées dans l'ensemble. Il lui semblait que tels et tels massifs, telles et telles corbeilles de fleurs feraient mieux à des places qu'il indiquait ; cette pelouse était un peu vaste, cette autre n'avait pas assez d'étendue ; on pouvait prendre du terrain à l'une pour le donner à

l'autre ; alors le tracé de la nouvelle allée répondrait mieux au tracé des autres.

La jeune fille écoutait, se disant :

– Il a raison, je ferai faire ces changements.

Le jardinier était aussi de l'avis du jeune homme, et sans jamais se mêler à la conversation et, sans en avoir l'air, il prenait des notes.

Il avait remarqué que le jeune artiste avait des connaissances sérieuses en horticulture, et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il le consultait sur les diverses plantes à mettre dans ses corbeilles, afin d'obtenir la variété de couleurs et de tons les plus agréables aux yeux.

Et il n'avait qu'à se féliciter des conseils que lui donnait Édouard, tout en lui disant qu'il n'avait rien à lui apprendre et qu'il savait mieux que lui ce qu'il fallait chercher pour la parure d'un parterre.

– Vous êtes peintre, monsieur, répondait le jardinier, flatté, d'ailleurs, des compliments que lui adressait Édouard ; celui qui compose une palette, s'entend mieux que tout autre au mariage des nuances et à l'harmonie des tons.

Sur tout cela, l'hiver avait passé ; mais, comme nous venons de le dire, le jardinier faisait les changements qui lui avaient été indiqués.

En apparence, la situation, au château, était toujours la même, mais elle s'était sensiblement modifiée. Sans se communiquer leurs impressions personnelles, les serviteurs de Mlle Dubessy trouvaient que leur maîtresse devenait de plus en plus bizarre.

Certes, tous aimaient trop la charmante jeune fille pour se livrer à des conjectures quelconques sur son compte ; mais précisément parce qu'ils l'aimaient et lui étaient absolument dévoués, ils s'inquiétaient du changement qui s'était opéré dans sa manière d'être et ses habitudes.

On s'apercevait aussi qu'Édouard Lebel était moins causeur, moins gai ; souvent il était rêveur, triste, comme ennuyé ; cela donnait à penser qu'il avait la nostalgie de Paris où, peut-être, se disaient quelques-uns, il avait laissé une maîtresse aimée.

– Bah ! pensaient les autres, c'est l'hiver qui a fait cela ; avec les beaux jours, Mlle Claire et M. Édouard vont redevenir joyeux comme des pinsons.

Jean-Louis, le vieux jardinier, n'était pas content, mais pas content du tout ; l'artiste ne venait plus causer avec lui, quand il avait tant de choses à lui demander !

Disons qu'il avait pris Édouard en grande affection.

Il tenait à lui faire voir son travail, à avoir son approbation et à lui dire :

– Est-ce bien cela que vous désiriez ? vous avais-je bien compris ? Jean-Louis était le plus ancien serviteur du château.

Le père de Claire l'avait trouvé dans le jardin et l'y avait gardé.

– J'aime ce bon vieux bonhomme bien têtu, mais bien dévoué, disait plaisamment la jeune châtelaine, en parlant de Jean-Louis ; mon père me l'a légué, il fait partie de mon héritage de Grisolles.

Cela, elle le disait aussi au vieillard. Et il répliquait :

– Oui, mademoiselle, mais quand vous serez mariée, ce que nous verrons bientôt, plaise à Dieu, et que mademoiselle, qui sera alors madame, aura des enfants, elle ne pourra pas me léguer à eux comme a fait M. votre père.

– Et pourquoi donc, Jean-Louis ?

– Ah ! pourquoi, mademoiselle, parce que le vieux jardinier s'en va tous les jours un peu plus vers le royaume des taupes, comme on dit.

N'importe, mademoiselle, je mourrai content si j'ai vu votre mariage et si j'ai fait des bouquets pour le baptême de vos premiers enfants. Qu'il plaise à Dieu que vous en ayez plusieurs et qu'ils aient aussi bon cœur que vous.

Grâce autant à son âge qu'à une certaine autorité que lui donnaient sa fidélité et son dévouement, le vieux serviteur avait un peu son franc parler au château.

Il se plaignait de ne plus voir le jeune peintre, qu'il appelait le « beau ténébreux », et ne se gênait pas pour dire qu'il n'aurait jamais cru qu'un jeune homme si gentil, si bien éduqué, pût avoir du dédain, peut-être même du mépris pour un pauvre vieil homme comme le père Jean-Louis.

Un matin, cependant, passant près de lui, Édouard s'était arrêté et lui avait serré la main.

Le bon vieux fut si ému, si heureux de ce témoignage d'amitié auquel il ne s'attendait guère, que des larmes lui vinrent aux yeux.

Alors il voulut entamer une longue conversation à propos des changements qu'il faisait dans les jardins, disant

que, plus que jamais, il avait besoin de s'inspirer des conseils de M. Édouard Lebel.

Mais le jeune homme était pressé. Il quitta assez brusquement le vieillard en lui disant :

– Tout ce que vous faites est très bien ; ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous donner des conseils. Et, d'ailleurs, vous n'en avez pas besoin ; vous devez vous en rapporter à votre vieille expérience.

Quelques instants après, remettant à Julie, pour sa maîtresse, un bouquet de fleurs hâtives, Jean-Louis se plaignait amèrement de ce que M. Lebel n'avait pas voulu écouter des choses très intéressantes qu'il avait à lui dire.

– Eh quoi ! mon pauvre père Jean-Louis, allez-vous donc vous offusquer de cela ? dit la femme de chambre en riant.

– C'est que, voyez-vous, il venait de me dire bonjour et même de me serrer la main.

– Et vous vous plaignez ? Mais voilà bien huit jours qu'il ne m'a pas adressé la parole, à moi. Que voulez-vous, père Jean-Louis, il faut le prendre comme il est, c'est un artiste.

– Un artiste, un artiste, je veux bien ; mais ce n'est pas une raison…

– Les artistes sont des originaux, père Jean-Louis ! ils en ont du moins la réputation.

– C'est qu'il m'a tourné le dos brusquement.

– Allons, il ne faut pas lui en garder rancune ; vous savez bien qu'il n'est pas fier du tout.

– Voilà bien pourquoi j'ai été si surpris, si… comment dirais-je ?… si tout, drôle, si tout bête que j'en suis resté là, planté comme un échalas, les bras sur le manche de ma bêche, le regardant s'en aller sans pouvoir trouver un mot à dire. Et ce n'est qu'au bout d'un long instant que je suis parvenu à me ressaisir, comme on dit.

Le pauvre homme avait une mine si drôle, si piteuse, que Julie, avait beaucoup de peine à ne pas éclater de rire.

– Calmez-vous et consolez-vous, père Jean-Louis ; M. Édouard Lebel est préoccupé, même un peu taciturne depuis quelque temps ; la prochaine fois que vous le rencontrerez, il sera plus aimable avec vous. M. Lebel n'est pas un méchant garçon.

– Je trouvais même qu'il était tout à fait gentil garçon et bon enfant. Cet automne dernier et même cet hiver, il venait souvent visiter mes serres, et nous causions comme de vieux camarades ; alors, comme vous le dites, mademoiselle Julie, il n'était pas fier du tout. Ça me faisait plaisir de causer avec lui, car il faut en convenir, il sait un tas de choses sur les arbres, les plantes, les fleurs de serres chaudes, de serres froides et je crois bien qu'il connaît toutes les plantes vivaces ; bien sûr il a étudié la botanique. Enfin, ça m'était agréable de converser avec lui et je crois bien, à lui aussi.

Vous me croirez si vous voulez, Mlle Julie, eh bien ! je m'étais mis à l'aimer, ce jeune homme. Et voilà que je ne le vois plus ; je crois même qu'il me fuit, car lorsqu'il m'aperçoit dans un endroit, vite il se détourne et s'en va d'un autre. Qu'est-ce que ça veut dire, dites ? Je me le demande.

– Ma foi, père Jean-Louis, je n'en sais rien ; je veux bien convenir avec vous qu'il est devenu un peu sauvage ; quelque lubie, sans doute.

– Oui, il doit avoir quelque chose qui lui trotte dans la tête, un hanneton, comme on dit.

– Ça se passera, allez, père Jean-Louis, comme tout passe.

Le vieux jardinier se mit à hocher la tête, et quand la femme de chambre l'eut quitté, on aurait pu l'entendre marmotter entre ses dents :

– Eh bien ! non, je ne suis pas du tout de l'avis de Mlle Julie, il y a quelque chose là-dessous que je ne peux pas comprendre.

C'est pas parce que les artistes sont des originaux que M. Édouard Lebel est devenu comme ça rêveur et même triste. D'abord, il y a quelques mois, il était tout aussi artiste qu'aujourd'hui, et cela ne l'empêchait pas d'être aimable, gentil avec tout le monde et gai donc, gai comme toute une nichée de mésanges.

Non, Mlle Julie a beau dire, tout ça, c'est pas naturel. Il doit avoir un chagrin, ce jeune homme. Enfin, si ça se passe, comme tout passe, nous le verrons bien. En attendant, il ne me dit pas si les changements que je fais faire dans les jardins sont bien ceux que mademoiselle et lui désiraient.

Ce n'était plus que très rarement que le vieux jardinier voyait Édouard passer rapidement dans une allée, traversant le jardin.

Le jeune artiste n'avait pas de temps à donner à la flânerie. Il était tout entier au travail qu'il avait entrepris et

auquel il consacrait tout son talent, plus que son talent même, puisqu'il y mettait tout son cœur, toute son âme.

En réalité, son bonheur était d'avoir sa palette et ses pinceaux dans les mains.

Il échappait ainsi, pendant les heures de travail, à des préoccupations et à des tourments secrets.

Autrefois, il n'était pas rare de l'entendre chanter en travaillant, et plus d'une fois Julie s'était arrêtée dans une galerie voisine de celle où se trouvait l'artiste pour l'écouter.

Alors, Édouard Lebel était toujours de bonne humeur ; alors il devait voir tout en rose. Il répétait tout son répertoire de musique vocale, faisant alterner un grand air d'opéra avec des flons-flons de café-concert.

Il avait aussi une diction facile, brillante même, et récitait dans la perfection.

Un jour, devant Mlle Dubessy, il avait dit un monologue, en imitant, – c'était à s'y méprendre, – la voix, les gestes et les intonations de Coquelin cadet.

Maintenant, grave, presque constamment songeur, il travaillait silencieusement.

Plus de chansons, plus de récits comiques débités avec autant de brio que si l'artiste se fût trouvé devant un public nombreux et de choix.

Assurément, Édouard était bien changé depuis quelque temps. Mais personne, Mlle Dubessy moins encore que les autres, ne pouvait soupçonner ce qui se passait en lui.



Un jour, devant Mlle Dubessy, il avait dit un monologue… (P. 1399.)

Ah ! il le cachait bien, son douloureux secret !

– Pourquoi est-il ainsi ? qu'a-t-il donc ? se demandait-on.

On était convaincu qu'il souffrait.

Il devait être atteint de quelque maladie inconnue.

Probablement, il avait de gros ennuis.

Il tournait sérieusement à la misanthropie.

On pouvait le croire. Édouard Lebel, en effet, recherchait constamment la solitude ; il semblait ne prendre plaisir qu'à travailler le plus longtemps possible et, la journée finie, paraissait attendre avec impatience le moment de se retirer dans le pavillon que la charmante châtelaine avait mis à sa disposition pour qu'il pût être, à Grisolles, plus tranquille et plus libre.

C'était surtout le dimanche que l'artiste sentait vivement le besoin de se trouver seul avec ses pensées.

Ayant déposé palette et pinceaux pour vingt-quatre heures, Édouard s'en allait courir la campagne à la recherche des endroits solitaires où il pouvait rêver tout à son aise.

Il se levait, le dimanche, plus matin encore que les autres jours. Il s'habillait, se chaussait de bottines en peau de daim aux semelles ferrées, bouclait des molletières par-dessus son pantalon, s'armait d'un solide bâton rapporté d'Italie, bâton et arme à la fois, ayant à son extrémité un fer pointu pour piquer le sol et s'aider à gravir les pentes raides ; la poignée était une corne d'isard, servant à s'accrocher aux saillies des rochers ou aux branches des arbres penchés sur les abîmes.

Édouard sortait de son pavillon furtivement, sans se laisser voir, craignant peut-être que quelqu'un ne l'arrêtât. Il se dirigeait vers le parc dont il pouvait sortir par une petite porte ouvrant sur un chemin rocailleux, lequel, sous la voûte

formée par les branches des grands arbres qui s'étendent hors du parc, est fréquenté l'été par les promeneurs qui descendent des communes voisines, en quête d'air et d'ombrage.

Une fois sur le chemin, l'artiste marchait à pas précipités, comme ayant hâte de s'éloigner de ce magnifique château de Grisolles, où il était entré si heureux de l'aubaine qui lui tombait du ciel, plein de confiance en l'avenir, et ayant le cœur libre.

Où étaient-ils, ces premiers jours si calmes, si lumineux, qui l'avaient réconforté après tant de mécomptes en ravivant en lui la flamme sainte à moitié éteinte ?

Oh ! qu'elles avaient été belles, ces journées de douces illusions et d'espérance !

Et comme elles s'écoulaient trop vite, lorsque la jolie châtelaine, revêtant son délicieux costume de velours, s'improvisait rapin pour travailler avec l'artiste et lui tenir compagnie souvent pendant des heures entières.

Et ces charmantes causeries entre eux !… Elle toujours aimable, gaie, spirituelle, lui, donnant de son mieux la réplique à l'adorable charmeuse.

Aujourd'hui, ah ! aujourd'hui !… On pouvait croire que quelque chose s'était subitement brisé en lui et l'avait déséquilibré ! Hélas ! tout cela est causé par l'amour, cet amour sans espoir qui, à son insu, traîtreusement, s'est emparé de tout son être. Mais s'il souffre de son amour, il lui procure aussi de délicieuses extases ; c'est lui, maintenant, qui le fait vivre.

Et Édouard, ayant toute sa journée à lui, s'en allait. Où ? Il ne le savait pas lui-même. À l'aventure, où ses pas le conduiraient. Il n'avait qu'un souci : éviter les endroits fréquentés.

D'ailleurs, il connaît parfaitement la contrée ; maintes fois il a parcouru ses vastes plaines, gravi ses pentes, traversé ses bois, suivi ses routes et ses chemins.

Il n'est pas un sentier qu'il ne connaisse, pas un bouquet d'arbres qui ne lui ait donné son ombrage, pas un cours d'eau sur les bords fleuris duquel il ne se soit arrêté, se plaisant à voir évoluer dans l'onde claire et cristalline toutes ces variétés de petits poissons frétillants, les uns teints de vermillon, d'autres cerclés de pourpre et d'or, d'autres encore, de ceux qui filent à la surface ensoleillée avec des scintillements de pierres précieuses.

Que de fois, au bord de l'étang, appuyé contre un saule, l'artiste n'a-t-il pas semblé prendre plaisir à la navigation, ailes au vent, des libellules traçant leur imperceptible sillage sur la nappe nacrée par le reflet des nuages !

C'est surtout quand il est seul qu'Édouard s'abandonne à ses pensées et se laisse envahir par cette tristesse dans laquelle il se plaît, qu'il promène dans les solitudes, et dont la brise qui passe porte la confidence jusqu'au fond des bois sombres.

Il devient plus mélancolique et prolonge ses rêveries lorsque, trouvant un site en harmonie avec l'état de son âme, il s'attarde dans d'interminables contemplations.

En effet, il avait des endroits préférés, des sites qu'il choisissait comme si, dans la nature, il trouvait un cadre en rapport avec son agitation intérieure.

C’est ainsi que, souvent, on aurait pu le voir se diriger de préférence vers un monticule qui, à cinq kilomètres environ de Grisolles, coupait le paysage d’une façon imprévue.

Les habitants du pays appelaient cet endroit « la Côte aux roches ».

Ce lieu, on ne peut plus pittoresque, prêtait à la légende. Cette éminence de terrain, ce promontoire formé de roches entassées dans une contrée généralement peu accidentée, pouvait aussi intéresser un géologue passant, par hasard, dans ce coin de pays.

Le savant n’aurait pas manqué d’expliquer aux villageois, scientifiquement, les causes de l’existence, de cette masse imposante de roches amoncelées. Il aurait dit comment se produisent d’étonnantes superpositions de rochers et des effondrements extraordinaires à la suite de mystérieuses et violentes convulsions dans les entrailles de la terre.

L’artiste affectionnait particulièrement ce morceau de paysage, absolument étrange, tourmenté et sauvage, qui contrastait si singulièrement avec la régularité et les lignes si harmonieuses de la campagne environnante.

Il venait là, presque chaque dimanche, gravissant, le front penché, rêveur, la pente abrupte où serpentait une sente étroite, tracée pour le passage des troupeaux reconduits aux étables après s’être désaltérés à un modeste ruisseau alimenté par une source invisible.

Jusqu’à ce ruisselet, ce n’est qu’une simple promenade sur le flanc aride d’un coteau. Mais lorsqu’on est parvenu au sommet du promontoire, le tableau devient tout à coup saisissant.

La pente que l'on vient de gravir s'arrête brusquement et l'on se trouve, sans l'avoir soupçonnée, au-dessus d'une gorge profonde. On croirait que la terre a été coupée là, défoncée par d'innombrables obus partis de formidables batteries de siège.

De là des escarpements bizarres, des fondrières, puis des rochers étranges sortis on ne sait d'où, et qui semblent s'être arrêtés comme par miracle dans une chute vertigineuse.

Ces masses noires, menaçantes, surplombent des abîmes aux flancs et au fond desquels on découvre une végétation sauvage : ce sont des ronces, des épines, des viornes, des lierres et des arbustes rabougris, tordus, désolés, sinistres sous leur feuillage sombre.

Mais quand le regard étonné, inquiet, effrayé même, s'est plongé dans ces profondeurs redoutables, il s'arrête tout à coup, surpris et charmé à la fois, sur le vallon poétique qui s'étend au pied de la Côte aux roches, délicieusement arrosé par une petite rivière aux nombreuses sinuosités, laquelle coule et murmure sur des cailloux moussus, mêlant ainsi, l'été, sa mélodie monotone aux bruissements des feuilles des vieux saules alignés.

Au fond du vallon, les maisons d'une petite paroisse se groupent tout autour de l'église, dont le modeste clocher les domine et semble les protéger.

Plus loin la grande plaine avec son immense tapis où les prairies, les blés, les avoines, les colzas, etc., forment comme un gigantesque damier représentant toutes les nuances du vert.

Plus loin encore, le bois qui s'étend comme un rideau, avec de merveilleux effets d'ombre et de lumière, et s'en va,

s'abaissant graduellement, pour laisser voir une construction monumentale, flanquée de tourelles et de clochetons qui s'élèvent au-dessus de la toiture.

C'est le château de Grisolles, là-bas, derrière les arbres.

III

QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE !

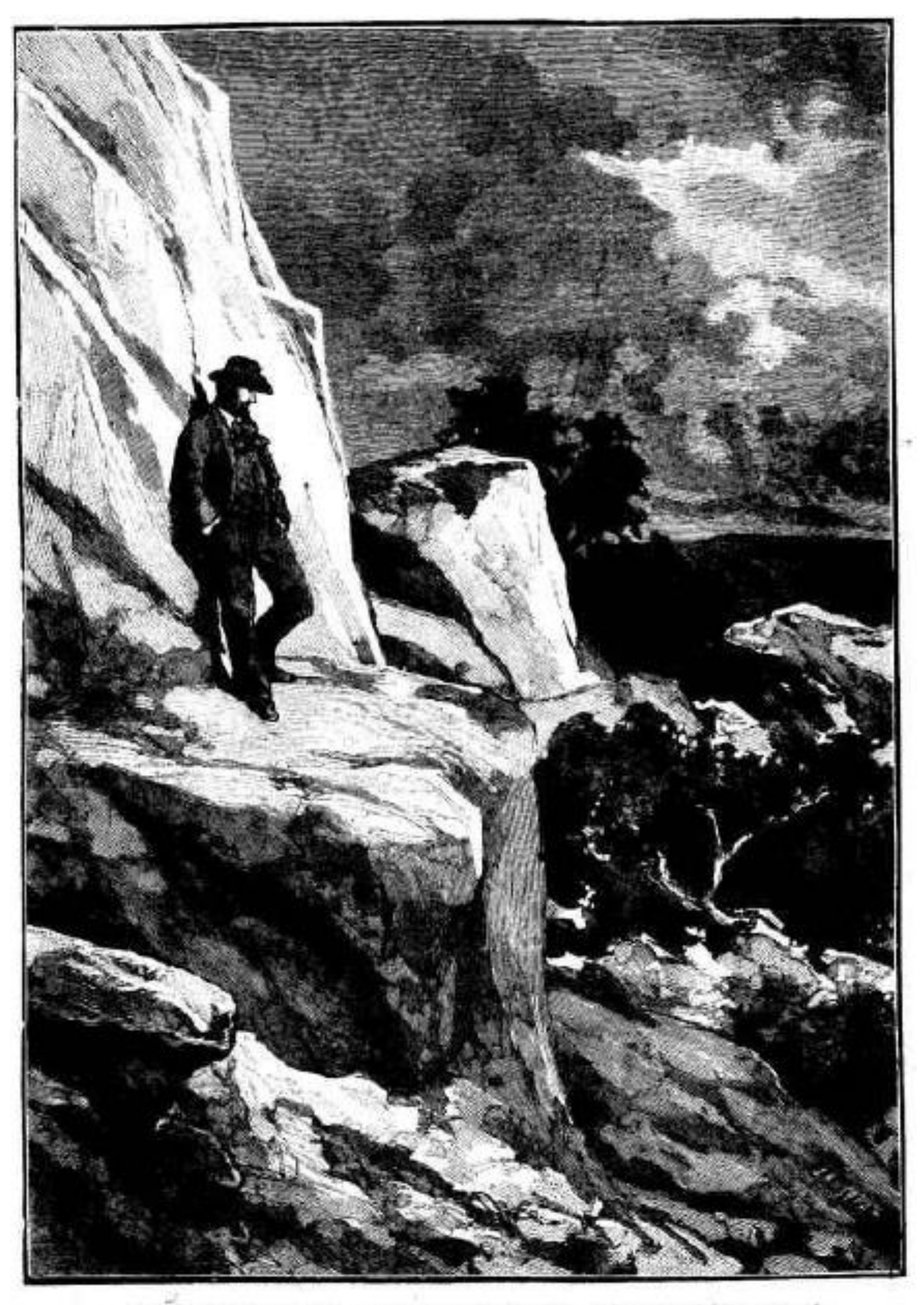
Chaque fois qu'il venait à la Côte aux roches, Édouard Lebel y restait de longs instants, assis au sommet du promontoire ou appuyé contre un des rochers monstrueux, parcourant du regard le merveilleux paysage qui se déroulait devant lui : vallons profonds, serrés entre les collines ; la plaine et le bois, dont les tons se fondent peu à peu, à mesure que l'œil arrive à l'horizon brumeux et se perd dans le gris ou le bleu de l'infini.

Après l'enthousiasme de l'artiste en face de cette admirable nature, qui semble toujours la même, et où l'on découvre sans cesse quelque chose que l'on n'avait pas encore remarqué, Édouard Lebel se laissait peu à peu envahir par la rêverie.

Rêverie à la fois délicieuse et douloureuse, selon qu'elle lui rappelait son passé tourmenté, son talent méconnu, ses jours de sombre découragement, ou lui faisait entrevoir les promesses de l'avenir dans un rayonnement d'espérance.

Et l'esprit du rêveur, après avoir parcouru, en remontant dans les souvenirs, les étapes d'autrefois, alors que ses espérances se heurtaient continuellement à des obstacles et étaient brisées par les déceptions, son esprit se tournait vers l'avenir et se lançait à fond de train dans le champ des imaginations folles, des rêves étranges, des désirs affolants,

des espérances qui troublent l'âme et peuvent briser le cerveau qui les enfante.



… Édouard Lebel y restait de longs instants, assis au sommet du promontoire ou appuyé contre un des rochers monstrueux… (P. 1403.)

Tout cela ne concernait que l'artiste.

Édouard avait d'autres pensées qui, loin de se perdre dans le rêve, restaient dans la réalité. Alors, ce n'était plus sa raison qui s'égarait, c'était son cœur qui souffrait. Et à l'enthousiasme d'un instant succédait le découragement.

Il souffrait de cet amour sans espoir qu'il voulait garder éternellement enseveli au plus profond de son cœur ; mais il sentait que, maintenant, il vivait de son amour. Aussi ne cherchait-il pas à s'en guérir.

Il y a des souffrances que l'on cherche, que l'on veut avoir, comme s'il existait de la joie dans la souffrance.

Édouard Lebel souffrait d'aimer et était en même temps heureux d'aimer.

Au château, il était forcé de se contraindre, de répondre, de sourire, de paraître gai quand il avait des larmes dans l'âme.

C'était seulement au milieu des champs ou des rochers de la côte qu'il se sentait libre et bien à l'aise.

De là son air morose quand il revenait au château, le front penché, nerveux, inquiet, en proie à des agitations violentes.

On le saluait sur son passage ; il rendait le salut, ébauchant un sourire. Mais il ne s'arrêtait plus, ne parlait plus, pas même à ceux à qui il aimait, naguère, à serrer la main.

On s'étonnait et l'on se disait :

– Il a quelque chose, le jeune monsieur ; qu'est-ce qui peut l'avoir contrarié ?

Cependant, c'était avec le plus grand soin, mais en faisant de sérieux efforts sur lui-même, qu'il dissimulait les soucis qui le tourmentaient, la tristesse qui remplissait son âme.

Coûte que coûte, il lui fallait cacher son secret, ce cher secret, qu'il tremblait de laisser deviner. Car si l'on découvrait qu'il avait l'audace d'aimer la belle châtelaine, il ne pourrait plus demeurer à Grisolles ; il faudrait partir, retourner à Paris, retomber dans le désenchantement de la vie.

Oh ! s'éloigner de Claire, de son idole ! Il sentait qu'il n'en aurait pas la force. Si ce malheur lui arrivait, ce serait le plus terrible de tous, mais aussi le dernier qui le frapperait, car s'il n'avait pas le courage de partir, il aurait certainement celui d'en finir avec la vie.

Et cependant, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, et ainsi que nous l'avons vu, il ne parvenait pas assez à se contenir. Son front soucieux, souvent plissé, n'était plus ce front si pur de l'artiste inspiré.

C'était en vain que l'on cherchait sur ses lèvres le sourire qui les fleurissait autrefois lorsqu'il voyait apparaître la fée du château, venant lui tenir compagnie et charmer ses heures de travail.

Toutefois, il conservait une sorte de calme, mais dans lequel il n'y avait plus la même sérénité de l'âme.

De rieur qu'il avait été à tout propos, cherchant même les occasions de manifester sa gaieté si communicative, on le

voyait contraint, embarrassé, évitant toute conversation qui pouvait être amusante, forcer à l'enjouement, et fuir la présence de ceux dont il avait recherché la société.

On l'avait connu quelque peu railleur quand il se trouvait avec quelques-uns des grotesques qui faisaient partie de la société reçue au château ; maintenant, il se tenait excessivement réservé ; il était pensif, réfléchi, silencieux, comme s'il se fût tout à coup désintéressé de tout ce qui se passait autour de lui.

Et cet excellent M. Darimon, le tuteur de Mlle Dubessy, se demandait souvent, en hochant la tête :

– Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

M. Darimon, bien que peu observateur, avait été le premier à remarquer le changement qui s'était presque brusquement opéré dans le caractère et les allures d'Édouard Lebel.

Tout d'abord, il avait cru à une de ces irrégularités d'humeur que l'on rencontre assez fréquemment chez les artistes. Il s'était dit :

– C'est une lubie, quelque mouche qui l'aura piqué ; ça s'en ira comme c'est venu ; au surplus, ce n'est pas mon affaire.

Quand il pensait ainsi, M. Darimon ne s'était pas encore aperçu que sa pupille, elle aussi, n'était plus du tout la même.

Mais ses yeux s'ouvrirent et il fut en même temps surpris et contrarié.

On sait quelle sincère affection Mlle Dubessy avait pour son tuteur.

Il n'était pas de jour qu'elle ne témoignât à cet excellent homme, qui gérait sa fortune avec un dévouement si complet, toute la reconnaissance qu'elle lui devait.

Elle lui demandait conseil pour toutes choses, même lorsqu'elle avait d'avance des idées arrêtées.

Or, depuis quelque temps, M. Darimon ne trouvait plus sa pupille aussi aimable avec lui. Ce n'était plus là cette chère fantaisiste dont le sourire le rajeunissait, dont la franche gaieté avait réussi souvent à lui faire oublier ses vieilles douleurs rhumatismales.

– Capricieuse, pensait le vieillard, toujours et plus que jamais capricieuse.

Après tout, concluait-il mentalement, je ne vois pas pourquoi je me mettrais martel en tête ; du moment qu'elle est en bonne santé, je n'ai pas à m'inquiéter. D'ailleurs, toutes les jeunes filles sont un peu comme ça.

Toutefois, et si indifférent qu'il voulût le paraître, M. Darimon se laissait prendre par l'inquiétude.

Pourquoi donc sa rieuse pupille avait-elle, à présent, de si fréquentes mélancolies ? Il n'en pouvait douter, la sémillante Claire d'autrefois avait l'esprit absorbé dans de secrètes préoccupations.

Il se mit à observer plus attentivement, et put se convaincre que le changement qu'il avait remarqué chez la jeune fille s'accusait chaque jour davantage.

– Bien sûr, se disait-il, il s’est glissé un point noir dans son existence.

Qu’était-ce ? Il cherchait.

Par exemple, il n’allait pas jusqu’à supposer que sa pupille se préoccupait du choix d’un mari à faire parmi tous ces prétendants qui gravitaient autour d’elle comme les satellites du soleil.

Il savait maintenant que pas un de ceux-là ne pouvait occuper sérieusement, même pendant une seconde, la pensée de la belle jeune fille.

M. Alfred de Linois, qu’il avait d’abord protégé, n’avait pas mieux réussi que ses concurrents. Maintenant, pas plus qu’aux autres, il ne fallait songer à lui. À moins, cependant, que Claire… Étant donné son caractère étrange, tout était possible.

Mais il fallait se faire aimer ; c’était la grande chose, la chose difficile.

M. Darimon savait bien et depuis longtemps que Mlle Dubessy ne se marierait que lorsqu’elle aimerait. Elle avait dit et répété assez de fois pour que nul ne pût l’ignorer, qu’elle avait en profonde horreur ces mariages dits de convenance ou de raison.

Du reste, ayant toute la confiance de sa pupille et connaissant son excessive franchise, M. Darimon se disait qu’il serait très certainement le premier averti quand le cœur de la jeune fille se serait enfin laissé prendre aux exquises douceurs de l’amour.

Or, comme jusqu'à présent on ne lui avait fait aucune confidence de ce genre, M. Darimon était parfaitement tranquille de ce côté.

Mais il n'en éprouvait que plus d'ennui de voir sa chère pupille perdre son enjouement et ne plus donner l'essor à ses fantaisies.

Évidemment elle éprouvait quelque secrète impression et subissait, silencieusement, quelque mystérieuse souffrance.

Et le brave homme, très tourmenté, s'en allait répétant :

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. Darimon, nous le savons, avait un excellent cœur ; mais il était assez raide dans ses manières et sa franchise, ce qui le faisait prendre parfois pour un bourru par les personnes qui ne le connaissaient pas ou ne le connaissaient qu'imparfaitement.

Au château, il avait son franc parler avec tout le monde, et ne se gênait pas pour dire sa façon de penser à quelques-uns de ceux qui s'étaient mis sur les rangs pour tâcher d'obtenir la main de la riche héritière.

Depuis qu'il avait des ennuis, M. Darimon était plus rude encore, et sa franchise devenait presque brutale.

Jamais les gens du château, qui du reste l'aimaient autant qu'ils le respectaient, ne l'avaient vu aussi bougon.

On s'étonnait, et l'on s'alarmait même de cette irritation sourde qu'on devinait en lui.

N'allait-on pas jusqu'à craindre, – preuve évidente de l'affection qu'on avait pour lui, – qu'il ne fût subitement frappé d'apoplexie ?

Le fait est que, par moments, sa face s'empourprait et pouvait faire redouter une congestion cérébrale.

En outre, ce bon M. Darimon, qui d'ordinaire prisait sans exagération, semblait maintenant se venger sur sa tabatière d'argent de toutes les préoccupations qui assiégeaient son esprit.

Quand il se promenait solitairement dans les allées du parc, ce qui lui arrivait à présent beaucoup plus fréquemment que par le passé, on pouvait le voir frapper avec force sur l'innocente tabatière, l'ouvrir violemment et y plonger l'index et le pouce pour se bourrer une narine, puis l'autre, au point de se barbouiller l'appendice nasal d'une forte couche de tabac à la rose.

De temps à autre il passait la main sur les revers de sa redingote pour en faire tomber la poudre odorante que, dans sa préoccupation, il ne mettait pas dans son nez.

Le cher homme commençait-il à y voir un peu clair ? Avait-il, enfin, quelque soupçon de la vérité ?

Quoi qu'il en fût, il n'osait pas s'arrêter aux idées qui lui traversaient le cerveau, car plus que jamais il continuait à se poser à lui-même cette éternelle question :

– Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Mlle Dubessy était peut-être, au château, la seule personne qui ne se fût pas aperçue que M. Darimon était tourmenté, perplexe et d'une humeur massacrante.

D'abord, il savait se contraindre devant la jeune fille et lui montrer toujours un visage souriant ; et puis Claire était bien trop occupée de ses propres impressions pour s'inquiéter de ce que son tuteur pouvait faire ou penser.

Telle était, depuis quelque temps, l'existence de nos personnages.

Assurément, on s'amusait toujours à Grisolles. Les déjeuners, les dîners, les réceptions avaient lieu comme par le passé ; on dansait, on faisait de la musique ; mais ce n'était plus la même gaieté. Tout le monde se ressentait de la contrainte qu'on devinait chez la belle châtelaine.

D'ailleurs, et plus que jamais, Édouard Lebel fuyait les trop nombreuses réunions.

Enfin, on ne riait plus autant. La fée du château ayant mis une sourdine à sa gaieté si communicative, ses hôtes, se tenaient instinctivement plus réservés. Ils se disaient entre eux :

– Ici, bientôt, il y aura du nouveau.

Et toutes les imaginations s'élançaient à travers le domaine des espérances.

Pensez donc ! Mlle Dubessy devenait sérieuse ; elle n'avait plus toutes ces charmantes fantaisies de jeune fille, dont elle avait pris l'habitude d'émailler sa vie.

Mme de Linois se rappelait les délicieuses soirées que l'on avait passées dans le petit salon réservé aux intimes quand, à trois ou quatre, on pouvait y aller faire bande à part, pour causer, babiller et surtout critiquer les uns et les autres.

On y avait taillé de joyeuses bavettes, dans ce boudoir que des tentures discrètes séparaient seules du grand salon de réception.

Les vieux faisaient leur partie d'écarté, les jeunes chantaient au piano ou dansaient, pendant que dans le salon des intimes, les bonnes amies, Mme de Linois en tête, échangeaient, sur celles-ci ou ceux-là, des appréciations humoristiques, des comparaisons hardies, des jugements malicieux, des critiques parfois excessives.

Tous y passaient, chacun à son tour, sans se douter que des regards, souvent moqueurs, partaient de derrière les tentures et que des langues rien pendues ne les ménageaient guère.

Mme de Linois et une autre dame de son âge, dont elle avait fait son amie, étaient les premières à mettre le babillage en train, choisissant celui ou celle qui allait être sur la sellette. Elles ouvraient le feu des railleries déguisées et de malicieuses observations chuchotées à voix basse.

Il arrivait souvent que Mlle Dubessy, apparaissant tout à coup dans ce clan féminin, venait prendre la défense de ceux que l'on passait ainsi au crible, ou tout au moins plaider les circonstances atténuantes en leur faveur.

Maintenant, le petit salon du bavardage, ainsi qu'on l'avait appelé, a son entrée condamnée. Derrière les lourdes tapisseries, les portes restent fermées. Mlle Dubessy s'est exclusivement réservé ce salon.

C'est là qu'elle se tient presque constamment dans la journée. Elle aime à s'y trouver seule, à moins qu'il ne lui plaise d'appeler Julie pour lui tenir compagnie et travailler avec elle.

M[lle] Dubessy travaillait et, depuis quelque temps, avec une sorte de passion.

Chez la jeune fille comme chez l'artiste, il y a changement dans les habitudes ; ils ne se fuient pas, à vrai dire, mais semblent vouloir se tenir éloignés l'un de l'autre le plus possible.

Claire n'assiste plus que rarement aux travaux de restauration auxquels elle prenait autrefois tant de plaisir, qu'elle avait voulu, ainsi que nous l'avons vu, travailler avec Édouard.

Quand elle traverse la galerie où le jeune homme, la palette à la main, peint, faisant ses raccords, ce n'est plus en marchant sur la pointe des pieds afin de surprendre agréablement l'artiste qui, pensait-elle, attendait et désirait sa visite.

N'était-il pas heureux, alors, d'avoir un sourire d'encouragement, un mot gracieux de la jeune fille ? Elle savait si bien lui dire :

« – C'est très bien cela, monsieur Lebel ! »

Avant, Claire se permettait de donner son idée sur telle ou telle partie du travail, et même de donner quelques conseils respectueusement écoutés.

À présent, elle n'ose plus hasarder une observation. Elle se contente d'admirer le travail si délicat que le peintre accomplit avec un talent de premier ordre. Mais elle n'a plus cette exubérance d'enthousiasme qui chatouillait si agréablement l'amour-propre de l'artiste.

Certes, il y a loin de cette réserve à la fantaisie qu'avait eue la jolie châtelaine de revêtir son ravissant costume de

rapin, afin de s'occuper à nettoyer les vieilles toiles que l'artiste allait restaurer.

Le charmant travesti est pendu, maintenant, dans la garde-robe, au milieu de vêtements mis au rebut par l'élégante.

Il est vrai que, pour le moment, elle ne pourrait aider en rien le peintre, donnant tous ses soins et son talent à la restauration du plafond de la grande salle des fêtes.

Quand Mlle Dubessy se retire dans le petit salon dont nous venons de parler, c'est pour y travailler à des ouvrages de couture. Ce n'est plus un boudoir, c'est un atelier. Les meubles sont chargés d'étoffes. Assise devant une fenêtre, ayant à portée de sa main une table à ouvrage, Claire, pendant des heures, taille, rogne, ajuste, faufile, coud.

Elle confectionne toutes sortes de petits vêtements complets, depuis la chemise jusqu'au bonnet, des layettes pour de pauvres petits êtres qui, grâce à elle, auront chaud dans les modestes berceaux d'osier où les mères, obligées de travailler aux champs, vont les laisser sous la garde des aînés.

Silencieusement, la fée du château tire l'aiguille ; c'est mieux qu'une simple distraction pour elle, c'est un plaisir ; elle s'est attachée à ces occupations prosaïques qu'un sentiment de son cœur lui a créées.

Cependant, elle ne consacre pas sa journée entière à son métier de couturière. Elle a tracé l'emploi de son temps de façon à varier ses occupations. Elle donne, le matin, une heure à la lecture, une autre à la musique ; il en est de même dans l'après-midi.



Oh ! Claire, que c'est donc triste ce que vous chantez là ?... (P. 1413.)

Elle ne chante plus que rarement ; elle semble avoir mis de côté pour toujours ces grands airs à vocalises qu'elle chantait avec tant de brio, et que l'artiste applaudissait du

haut de l'échelle où il était perché dans la galerie voisine. Elle n'ouvre plus aussi l'album où sont réunies les célèbres polkas de Chopin, qu'elle avait tant aimé à jouer.

Quand elle se met au piano, c'est pour exécuter quelque nocturne mélancolique ou quelque rêverie où elle met toute son âme.

Édouard l'entend, peut-être même l'écoute-t-il, l'oreille charmée ; mais il ne se risque plus à applaudir.

Cependant, quand la voix de la chanteuse lui arrive, émue et comme mouillée, il tressaille, s'arrête, sa tête s'incline sur sa poitrine et, du revers de la main qui tient le pinceau, il essuie une larme qui a roulé du bout des cils sur la joue.

Parfois, M. Darimon entre dans le boudoir Pompadour au moment où sa pupille chante, et avec sa rondeur habituelle, il s'écrie :

– Oh ! Claire, que c'est donc triste ce que vous chantez là ?… Pourquoi ne nous faites-vous plus entendre ces beaux airs d'opéra que vous dites si bien, quand vous voulez, avec votre gosier de rossignol ?

La jeune fille ébauchait un sourire.

– Je ne peux pas toujours chanter la même chose, répondait-elle ; ces morceaux me plaisent et je les étudie.

Mais, peut-être mécontente d'avoir été dérangée, elle fermait le piano et quittait M. Darimon assez brusquement.

La voyant s'éloigner à pas lents, le front penché, le tuteur se disait :

– Décidément, elle m'évite, elle craint que je ne lui adresse des questions auxquelles elle ne voudrait ou ne pourrait pas répondre.

Et il ajoutait en bougonnant :

– C'est chez elle un parti pris de ne plus causer avec moi. Dès qu'elle me voit prêt à entamer une conversation, crac, elle m'échappe ; si ce n'est pas une migraine qu'elle a à son service, c'est autre chose. Et son refrain habituel :

– Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Il causait assez fréquemment avec la jeune femme de chambre ; mais malgré l'envie qu'il en avait et imitant la réserve de sa pupille et de l'artiste, il n'abordait pas le grave sujet qui lui tenait au cœur.

Un jour, cependant, que Claire lui avait répondu avec une sorte de brusquerie, ce dont il avait été fort ému, il dit à la femme de chambre :

– Julie, je veux, aujourd'hui, causer sérieusement avec vous.

– Mon Dieu, monsieur Darimon, fit-elle, vous me rendez inquiète ; qu'avez-vous donc à me dire ? Et pourquoi avez-vous cette figure sévère ?

– Non pas sévère, Julie, mais soucieuse, assurément.

– Et à quel propos ?

– Je ne suis pas content.

– En vérité, monsieur Darimon ! Il me semble pourtant…

Le vieillard hocha la tête.

– Voyons, monsieur Darimon, racontez-moi ce qui vous tourmente.

– Julie, il s'agit de ma pupille.

– Ah ! Eh bien ?

– Elle devient de plus en plus, comment dirais-je ?… singulière.

– Dame, monsieur Darimon, des inégalités d'humeur ne sont pas rares chez les jeunes filles.

– Toute chose a sa cause, Julie.

– Peut-être pas toujours, monsieur Darimon.

– N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que Mlle Dubessy n'est plus la même ?

– Si, vraiment, monsieur Darimon.

– Je ne me trompe donc pas ! Julie, elle a quelque chose, bien sûr.

– Il y a lieu de le supposer.

– Mais quoi ?

– Ah ! voilà, monsieur Darimon.

Le tuteur avait ouvert sa tabatière et prisait, sans s'en apercevoir, à pincées redoublées.

– Julie, reprit-il, qu'a donc votre maîtresse ?

– Elle ne me l'a pas dit.

– Comment ! vous ne savez rien ?

– Rien de rien, monsieur Darimon.

– Heu, heu ! fit le vieillard, n'ayant point l'air convaincu.

– Je vous assure, monsieur Darimon, reprit la femme de chambre, que ma maîtresse n'est pas plus expansive avec moi qu'avec vous.

– Elle est parfois d'une tristesse…

– Oh ! oui, soupira Julie.

– Cela m'inquiète.

– Peut-être à tort, monsieur Darimon.

– Julie, ne soupçonnez-vous pas ?…

– Mais je n'ai rien à soupçonner, rien à supposer. Reprenez votre chère tranquillité, monsieur Darimon, et dites comme moi : Ça se passera.

– Julie, c'est plus grave que vous ne le croyez.

– Vous vous faites des idées drôles, monsieur Darimon.

– Quand on est inquiet, alarmé…

– Oh ! alarmé ! que dites-vous là ?

– Pourquoi est-elle ainsi ? Voyons, Julie, n'a-t-elle pas tout ce qu'elle peut désirer ?

– Tout ! tout ! comme vous y allez !

– D'abord une fortune princière.

– Sans doute.

– Elle est recherchée en mariage par tous les jeunes gens du pays ; elle n’a qu’à choisir entre eux.

– C’est vrai ; seulement…

– Dites toute votre pensée.

– Seulement, elle ne choisit pas.

– Voilà bien ce qui me désole.

– Monsieur Darimon, voulez-vous que je vous dise ?

– Mais je ne demande que cela.

– Eh bien ! mademoiselle ne se hâte pas de choisir, et je crois qu’elle a raison.

– Et de cela, Julie, vous concluez ?

– Qu’au lieu de vous tourmenter, comme vous le faites, vous n’avez qu’à laisser couler l’eau, comme on dit, et à attendre.

– Attendre quoi ?

– Que la lune change.

Le bon tuteur quitta la femme de chambre et s’en alla, tête baissée, frappant à grands coups sur sa tabatière.

Quant à Julie, elle riait maintenant de bon cœur, de ce bon rire de jeune fille, qu’elle avait retenu devant le vieux tuteur par respect pour son âge et sa personne.

Julie en savait plus long qu’elle ne le laissait voir.

Mlle Dubessy ne l’avait pas prise pour confidente ; loin de là, sachant combien la jeune femme de chambre avait de

finesse et de perspicacité, elle avait mis tous ses soins à lui cacher ses secrètes pensées.

Mais sans rien dire et sans en avoir l'air, Julie avait observé, et bien des choses, que le vieux tuteur aurait pu remarquer aussi bien qu'elle, l'avaient mise sur la voie des découvertes.

Elle avait deviné, sinon tout, du moins en partie, ce qui était l'objet des préoccupations constantes de sa maîtresse.

L'intelligente femme de chambre s'était facilement aperçue que, depuis quelque temps, Mlle Dubessy, toujours charmante, d'ailleurs, affectait de se montrer, tour à tour, gracieuse, aimable avec ceux qui avaient des prétentions à sa main.

Tout d'abord, Julie avait été étonnée, ne comprenant pas ces excès d'amabilité de sa maîtresse, à l'égard de ces jolis messieurs qu'elle s'était amusée à voir papillonner autour d'elle, plus ou moins attirés et fascinés par ses millions.

Et Julie se disait :

– Il est impossible que mademoiselle ait ainsi changé d'idées en si peu de temps.

Après réflexion, elle avait pensé que sa maîtresse se jouait comme par le passé de ses soupirants, qui devaient lui produire l'effet de ces grimpeurs acharnés à monter au mât de cocagne dans l'espoir d'arriver à décrocher la timbale.

Julie avait également remarqué que Mlle Dubessy, tandis qu'elle semblait tendre la perche, tantôt à l'un tantôt à l'autre des jeunes gens qui aspiraient à sa main, affectait de moins s'occuper d'Édouard Lebel.

Pour un esprit subtil comme celui de Julie, il y avait là toute une révélation.

– Car, enfin, pensait-elle, il ne s'est rien passé entre eux qui les ait pu froisser mutuellement. M. Lebel est toujours aimable, respectueux, absolument correct en tout. S'il est devenu encore plus timide et plus sauvage qu'il ne l'était dans les premiers temps de son séjour à Grisolles, n'est-ce pas un peu la faute de mademoiselle qui, la première, lui a montré un front soucieux, chargé de tristesse ?

Alors, il a repris de plus belle ses longues promenades à travers champs. Il appelle cela des excursions artistiques. Je crois plutôt, moi, qu'il s'en va ainsi par monts et par vaux porter sa mauvaise humeur, cherchant à se distraire des pensées qui lui trottent aussi par la tête.

Il n'y a pas longtemps encore, il passait tous ses dimanches enfermé dans son pavillon. Il écrivait des lettres à ses amis ; elles devaient être longues, ses lettres, à en juger par le temps qu'il mettait à les écrire : la journée entière. Je crois plutôt qu'il écrivait son histoire ; cela doit être très intéressant. Je serais contente de jeter un coup d'œil sur son travail. Je suis curieuse, il faudra que je trouve le moyen de voir… oui, ça me taquine, je voudrais savoir ce qu'il faisait pendant de si longues heures enfermé dans cette pièce dont il a toujours la clef dans sa poche et où personne n'entre plus.

À présent, s'il écrit encore des lettres à ses amis, ce n'est plus le dimanche ; il me semble qu'il les néglige beaucoup, ses amis.

Quant à mademoiselle, elle n'écrit plus à personne, pas même à son amie Henriette, et cependant, elle en aurait long

à lui raconter. Mais lui a-t-elle seulement parlé une seule fois de M. Édouard Lebel ? Je crois bien que non.

Autrefois, quand le peintre n'était pas là à l'heure des repas : « – Mais où donc est M. Lebel ? disait-elle ; voyez donc, Julie, pourquoi il ne vient pas. » Aujourd'hui, plus rien de tout cela. Si le jeune homme est un peu en retard, on l'attend tranquillement. Est-ce tranquillement, qu'il faut dire ?

À table, on ne cause plus, ou presque plus, et l'on a l'air de se regarder en chiens de faïence.

Et ce bon M. Darimon tourmenté, tourmente sa tabatière ; et le cher homme, qui n'y entend pas malice et ne voit clair ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche, ne trouve à dire que ces mots :

« – Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Nous le saurons, M. Darimon, nous le saurons.

Alors il y en aura des surprises et des étonnements à Grisolles et ailleurs.

Voyez-vous, cher M. Darimon, – et je pourrais vous dire cela pour vous ouvrir les yeux, – c'est précisément lorsqu'on n'a pas l'air de vouloir s'occuper de quelqu'un qu'on y pense le plus.

Mais ce que j'ai deviné, compris, je le garde pour moi ; j'aime ma maîtresse, et mon affection pour elle me fait un devoir de respecter son secret.

Laissons couler l'eau et attendons.

Julie, comme on le voit, avait deviné que Mlle Dubessy aimait Édouard Lebel et, probablement deviné aussi que le jeune artiste n'avait pas su défendre son cœur contre les irrésistibles séductions de l'adorable jeune fille.

– Cela devait être, se disait-elle, bien qu'elle ne fût nullement fataliste ; c'était ce charmant garçon qu'elle attendait.

Connaissant bien Mlle Dubessy et ses idées, Julie voyait dans le jeune artiste, intelligent, instruit, distingué et bien élevé, le mari que sa maîtresse avait rêvé.

Il était pauvre, elle riche ; qu'était-ce que cela, s'ils s'aimaient ?

Claire, avec son caractère impétueux et son adorable franchise, saurait bien amener le dénouement de la situation, en disant à Édouard :

– Vous m'aimez et je vous aime ; vous êtes l'époux que je choisis ; et si je suis heureuse d'être riche, c'est parce que je peux partager ma fortune avec vous, qui êtes pauvre.

Ainsi raisonnait Julie, et elle voyait l'heureux dénouement dans un avenir très rapproché.

Elle ne se doutait pas de quelles craintes l'esprit de Claire était torturé, de l'angoisse qu'elle avait dans l'âme ; elle ne savait pas combien la jeune fille redoutait l'instant où Édouard apprendrait qu'elle était sa cousine, sa cousine dont il n'avait pas même voulu connaître le nom, et qu'il avait maudite en même temps que tous ceux qui avaient fait souffrir sa mère, la pauvre Marceline Rondac, morte de chagrin et de misère.

IV

LE VIEUX BERGER ET LA LÉGENDE

Édouard Lebel aimait la Côte aux roches. C'était là, seulement, lui semblait-il, qu'il pouvait le mieux se livrer à la rêverie. Il se trouvait si bien là, seul avec ses pensées, au milieu de cette nature sauvage ! il y revenait chaque dimanche, irrésistiblement attiré par quelque charme mystérieux.

Il était sorti de grand matin, ainsi qu'il en avait pris l'habitude, et après un déjeuner frugal, dans une auberge où il s'arrêtait ordinairement et où il était toujours gracieusement accueilli, il s'était dirigé vers la côte dont il avait gravi les pentes escarpées.

Arrivé au sommet, il s'appuya contre une roche énorme, qui émergeait d'environ trois mètres au-dessus des autres, surplombait l'abîme et était comme suspendue par un miracle d'équilibre, tellement elle se détachait de la masse rocheuse.

On se demandait comment un coup de vent de tempête ne l'avait pas déjà ébranlée, arrachée et fait rouler au fond du précipice sur d'autres blocs l'ayant précédée dans sa chute.

Un des côtés de cette énorme pierre, aplatie au sommet et formant une espèce de plate-forme, présentait des saillies, des aspérités pouvant servir de marches ou d'échelons aux

audacieux qui auraient voulu tenter de grimper sur la plate-forme.

L'idée vint à Édouard de monter à l'assaut de la roche. L'entreprise n'était pas sans péril ; mais le péril était lui-même une tentation pour l'artiste, qui ne manquait pas de hardiesse, en certaines circonstances, et avait maintes fois bravé des dangers non moins sérieux que celui d'aller se dresser sur l'entablement de la pierre comme sur un piédestal.

Il grimpa et, avec de pénibles efforts, il parvint au sommet de la roche sur laquelle il s'assit, victorieux, les jambes pendantes sur l'abîme, dont il sondait la profondeur.

Soudain, il se sentit atteint de vertige et, avec un mouvement d'effroi, il se rejeta en arrière. Il se remit promptement et, aussitôt, ainsi que chaque fois qu'il venait à la côte, il fut captivé par la majesté imposante du paysage, qu'il ne se lassait jamais de contempler et d'admirer, s'enthousiasmant à chaque nouveau coin qu'il découvrait, s'arrêtant à détailler tous ces merveilleux lointains.

À chaque instant il ramenait son attention sur les roches luisantes de cette effroyable fente au sol raviné, haché, comme s'il eût été meurtri sous les énormes pieds des Titans.

Comme toujours, l'artiste éprouvait une âpre et mystérieuse jouissance à se sentir là, seul, se trouvant grandi au milieu de ce cadre immense.

Et, tout rêveur, il se demandait :

– Pourquoi, ici, cette nature tourmentée, sauvage, et si près, au bas de la côte, cette campagne si belle, si riche, si

pleine d'harmonie ? Pourquoi ce contraste étrange ? Pourquoi, à ces riants horizons, ce sombre décor ? Par quel caprice stupéfiant de la nature, ce bouleversement terrestre s'est-il accompli ?

Et en secouant la tête, il se disait :

– Cela n'est-il pas beaucoup l'image de la vie ?

Il avait dans sa poche son album à croquis ; mais il ne lui venait pas à la pensée de l'ouvrir. Autre chose occupait son esprit. Son âme tressaillait au souvenir des émotions éprouvées au château de Grisolles, qu'il voyait, là-bas, se dresser fièrement, enveloppé des rayons du soleil.

Dans le silence de son rêve, son imagination créait-elle un tableau à exécuter où il mettrait tout ce qu'il y avait en lui de talent, de force et d'inspiration ?

Non, l'artiste, pour l'instant, a fait place à l'homme. Et l'homme se laisse aller au fil de la rêverie qui l'entraîne doucement vers le château. Elle est là, l'enchanteresse, qui a pris une si grande place dans son existence.

Il sent des larmes sous ses paupières. Il ferme les yeux et croit entendre la voix aimée.

Le rêve, qui se change en douce vision, continue.

Il voit la belle jeune fille le regarder et lui sourire comme le jour où il s'était présenté au château, venant examiner les travaux artistiques qu'il allait avoir à exécuter ; il la voit s'approcher de lui ; elle lui prend doucement la main, et il entend la voix fraîche et suave murmurer à son oreille :

« Mais vous ne comprenez donc pas que je vous aime ? »

Le rêve était achevé ; Édouard retomba brusquement dans la réalité.

– Ah ! fou, fou que je suis ! s'écria-t-il.

Et quand même elle m'aimerait, est-ce que j'ai le droit d'espérer ? Elle est riche, riche, et moi je suis pauvre, inconnu et, probablement, sans avenir ! Non, non, c'est impossible, jamais, jamais ! Rêve trompeur, rêve menteur, éloigne-toi ; laisse-moi la force de garder mon secret, en même temps doux et douloureux !

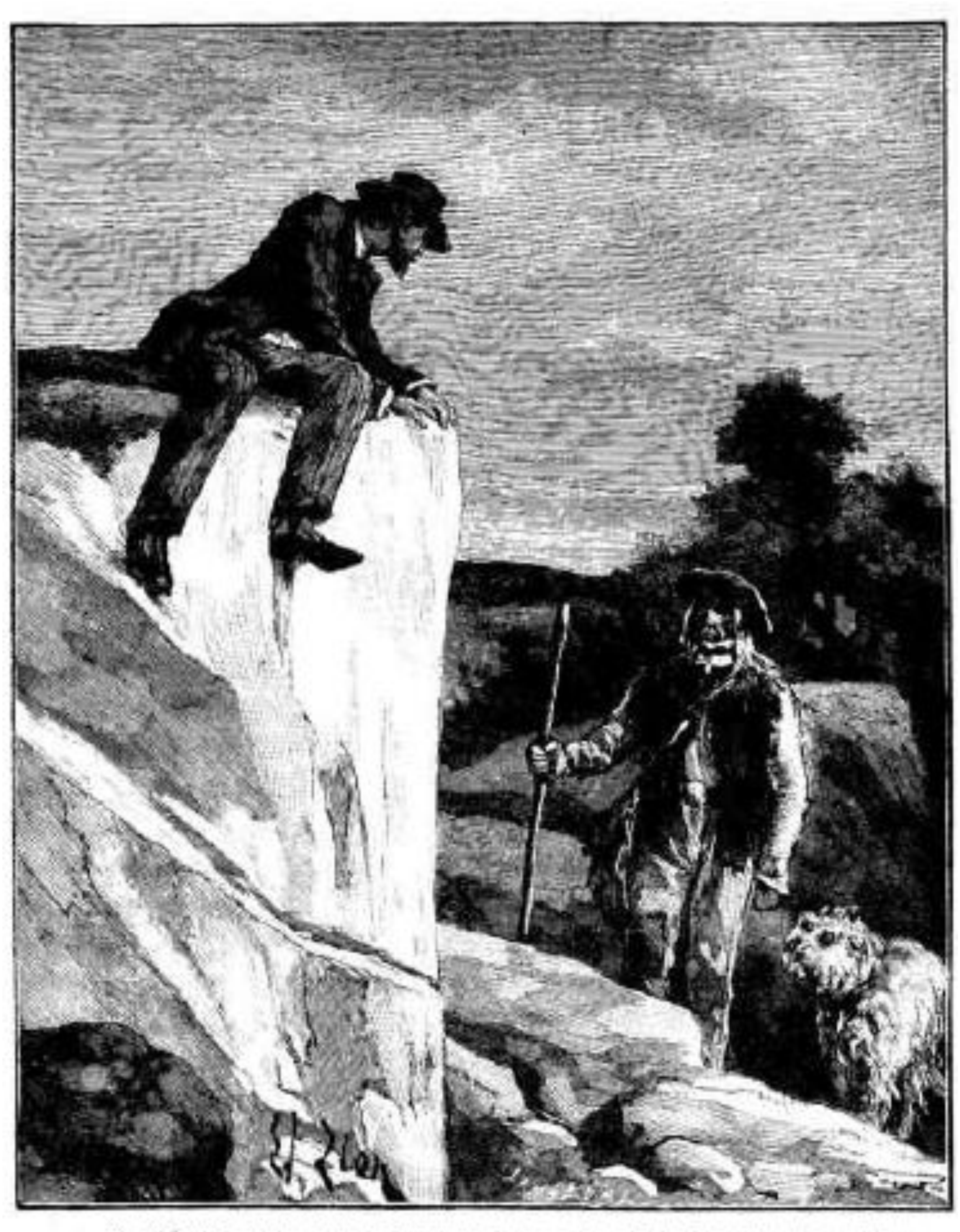
Il passa la main sur son front, laissa échapper un soupir et, machinalement, se dressa debout sur la roche.

À ce moment, à quelques pas au-dessous de lui, un homme, un vieillard se dresse au milieu des pierres rocheuses. C'est un berger, on le devine à sa houlette, qui vient de faire un somme à l'ombre. Son troupeau paît tranquillement au flanc de la côte, sous la garde des chiens.

Le berger regarda Édouard, hocha la tête et dit, tout en s'avançant :

– Monsieur, vous êtes bien imprudent ; si le vertige vous prenait, ce serait la mort, une horrible mort, car vous tomberiez dans le précipice qui n'a pas moins de quarante mètres de profondeur, sans compter que dans sa chute votre corps serait mis en lambeaux, haché sur ces roches saillantes et tranchantes comme des couteaux.

Ce bloc sur lequel vous vous êtes perché s'appelle la « Roche maudite », et si intrépide et si insoucieux du danger que soient les gars du pays, je ne crois pas qu'aucun d'eux serait assez hardi ou plutôt assez téméraire pour monter là où vous êtes.



… A quelques pas au-dessous de lui, un homme, un vieillard se dresse au milieu des pierres rocheuses. (P. 1422.)

Le vieillard s’était arrêté au pied de la roche.

– Tenez, monsieur, dit-il, prenez ma houlette, elle vous aidera à descendre.

– Merci, mon brave homme, répondit Édouard, votre houlette ne m'est pas utile.

Il s'élança d'un bond et retomba d'aplomb sur ses pieds, devant le berger ébahi.

– Eh bien ! vrai, s'écria-t-il, vous avez du courage et de fameuses jambes ! Oh ! être allé vous percher là-haut, où un cabri ne se risquerait pas !

– Une idée qui m'est venue.

– Mauvaise idée, monsieur.

– Peut-être avez-vous raison.

– Croyez-moi, monsieur, ne recommencez plus, un malheur est si vite arrivé ! Moi, je ne m'approche jamais qu'en tremblant de la Roche maudite.

– Pourquoi l'appelez-vous Roche maudite ?

– C'est le nom qu'on lui a donné.

– Y aurait-il une légende ?

– Ne vous l'a-t-on pas déjà racontée ?

– Non, personne ne m'a encore dit que la Côte aux roches avait sa légende.

– Il y a aussi une histoire, monsieur, oh ! une bien triste histoire !

– Et je ne connais ni la légende, ni l'histoire ; vous allez me raconter cela, n'est-ce pas ?

– Si vous n'êtes pas trop pressé de retourner au château…

– Ah ! il paraît que vous me connaissez ?

– Je vous ai vu venir souvent parmi ces roches.

Je vous connais parce qu'on m'a dit que vous étiez le jeune peintre qui travaille au château de Grisolles. Vous aimez à venir ici, monsieur.

– Cet endroit me plaît.

– Et, sans doute, vous vous êtes plus d'une fois demandé comment ce bouleversement de la terre avait pu se produire ?

– En effet, je me suis adressé cette question.

– Eh bien ! la légende vous l'apprendra. Bien des gens du pays auraient pu vous dire cette légende ; quant à l'histoire, une histoire vraie, monsieur, personne ne la connaît aussi bien que moi. Que voulez-vous ? tout s'oublie, et l'histoire, le drame en question date déjà de longtemps, j'étais alors berger chez le jeune fermier.

– Ainsi, vous avez été berger toute votre vie ?

– À peu près, moins les dix années pendant lesquelles j'ai été soldat.

– Ah ! vous avez été militaire ?

– Oui, monsieur, et tel que vous me voyez, j'ai assisté aux trois Glorieuses.

– Ah ! oui, ces trois journées de 1830 ; Charles X chassé du trône.

– Et remplacé par Louis-Philippe ; j'ai vu cela, monsieur.

– Mais quel âge avez-vous donc ?

– Hé, hé ! fit le vieillard en branlant la tête, j'approche quatre-vingts ans.

Le jeune homme regarda le vieux berger avec un sentiment de compassion.

Quoi ! ce malheureux était encore obligé de travailler pour gagner son pain dur, et avoir un coin où il pouvait reposer ses pauvres vieux membres fatigués par les marches incessantes !

Instinctivement, Édouard fouilla au fond de sa poche où il sentit deux louis qu'il se promit de donner au vieillard avant de le quitter.

Maintenant, l'artiste subissait une impression où la curiosité provoquée par l'annonce d'un double récit se mêlait un vif intérêt pour le vieux berger.

– J'aime les vieillards, dit-il, j'aime ces vaillants qui ont fourni une longue carrière et qui survivent à un passé de travail et d'honneur, et j'aime surtout ceux qui, pauvres comme vous, ne se plaignent pas de leur misère. Ceux-là, mon brave, doivent être considérés, aimés, vénérés.

– Oh ! moi, fit le vieillard, je n'ai rien fait, je ne suis rien ; c'est mon père qui a été un brave parmi les braves ; il a donné toute sa vie au service de la patrie.

– C'était un soldat ?

– Oui, monsieur ; ah ! il a vu de grandes et terribles choses. En ce temps-là, la patrie était en danger, et l'on

accourait de tous les coins de la France pour défendre les frontières. Que d'hommes, monsieur ! on en formait quatorze années. Oh ! les nobles enfants de la France !

Et le vieux père, revenu au pays après les grandes guerres, aimait à raconter les batailles aux petits du village, mes camarades, que j'allais chercher tout exprès. Il nous parlait du grand Napoléon, – un gaillard aussi celui-là – et des généraux de ce temps-là donc, des hommes comme on n'en verra plus !

Ah ! il fallait entendre le vieux père nous raconter la bataille de Jemmapes et nous dire comment il avait été blessé sans s'en apercevoir, et comment il avait continué à se battre sans savoir qu'il était blessé.

Le vieillard, enthousiasmé de ses souvenirs, parlait d'abondance et intéressait l'artiste.

Ils s'étaient assis entre deux roches, à l'ombre ; les deux chiens étaient aussi au repos, mais avaient toujours l'œil sur le troupeau, qui tondait ce qu'il pouvait de la lèpre végétale qui couvrait le flanc et le sommet calcinés par le soleil de cette misérable côte.

– Dites-moi, mon brave, avez-vous une famille ? demanda Édouard.

– J'ai enterré ma femme, répondit tristement le berger, puis un fils, qui aurait été mon bâton de vieillesse, car il était bon ; puis après ma fille, que son mari, un misérable, avait lâchement abandonnée. Il me reste de ma fille un petit-fils et une petite-fille. Marie, ma petite-fille, a elle-même deux petits garçons ; le plus âgé va déjà à l'école. Comme vous le voyez, monsieur, je suis à mon tour bisaïeul. Les petits vont grandir et deviendront les soutiens de leur mère. Elle n'a pas

eu de chance non plus en se mariant, ma petite-fille, non que son mari ne soit pas un honnête garçon ; mais voici deux ans qu'il ne travaille plus ; il est malade, infirme.

– C'est triste.

– Oh ! oui, monsieur, bien triste.

– Que fait votre petit-fils ?

– Soldat, monsieur, au Tonkin ; il est clairon.

– Un brave aussi. Où votre petite-fille demeure-t-elle ?

– Là-bas, où vous voyez ce clocher et ces maisons qui semblent entassées. J'habite avec mes enfants, monsieur.

– Vous vous appelez ?

– Pierre Barral.

– Et votre petite-fille ?

– Marie Lataille.

– J'irai lui faire une visite.

– Vous serez le bienvenu, monsieur.

– Je parlerai de vous et de votre petite-fille à Mlle Dubessy.

– Oh ! la fée du château connaît bien Marie et moi aussi ; elle ne dédaigne pas de venir de temps à autre s'asseoir sous notre chaume ; elle a fait et fait encore beaucoup pour nous, monsieur.

– Ah ! c'est bien.

– Oh ! la bonne demoiselle ! Elle est la Providence des malheureux ; allez, on ne sait pas tout le bien qu'elle fait ; mais il n'y a plus de pauvres dans le pays ! Aussi, comme elle est aimée ! On appelle sur sa tête toutes les bénédictions du ciel.

Édouard prit la main du berger et la serra silencieusement.

– Avec tout ça, reprit le vieillard, je cause, je bavarde, et si bien que j'en oublie de vous raconter la légende. Excusez-moi, monsieur, on rabâche et on radote à mon âge.

– Du tout, mon brave homme ; je vous ai écouté, je vous assure, avec beaucoup d'intérêt.

– Vous êtes bien bon, monsieur. Enfin, je vais vous dire, à présent, ce que l'on raconte dans le pays, pendant les longues veillées d'hiver, et cela depuis, depuis… je ne sais combien d'années, peut-être des siècles.

En ce temps-là, monsieur, la place où nous sommes n'était pas, comme aujourd'hui, hérissée de ces roches noires qui, si vous y faites bien attention, ont des formes si étranges que l'on croirait que quelques-unes représentent des démons vomis par l'enfer. On dit, cependant, que la côte existait.

Mais c'était alors un riant et verdoyant coteau, pareil à celui que vous voyez à notre droite et qui se chauffe au soleil.

Or, sur le riant coteau s'élevait un magnifique château, comme qui dirait celui de Grisolles, dont nous apercevons les tourelles et clochetons avec leurs flèches s'élançant vers le ciel.

À l'endroit où la terre s'est fendue pour creuser le précipice, il y avait un étang aux eaux limpides, bleues comme l'azur du firmament. Le seigneur du château aimait à venir pêcher dans l'étang des poissons exquis qu'on mangeait à sa table, et qu'on ne trouvait dans aucun autre étang ou rivière.

Il aimait aussi, le seigneur du château, à se promener avec ses amis sur la belle pièce d'eau, dans une nacelle dorée, dont les voiles blanches et roses s'enflaient doucement au vent.

Comment le château, l'étang et sans doute de superbes jardins ont-ils tout à coup disparu ?

C'est ce que va vous apprendre la légende de la côte aux roches.

*

* *

Après quelques instants de silence, le vieux berger reprit la parole : – Cette partie de la plaine comprise entre la *côte aux roches* et la rivière est le lieu dit « les Armoises ». La grande et belle demeure seigneuriale disparue s'appelait le château des Armoises. Il était habité par le haut et puissant comte des Armoises, baron et seigneur de vingt autres lieux.

Le comte des Armoises était veuf et avait une fille unique qui se nommait Ulrie.

La jeune demoiselle avait dix-sept ans et était si belle, si belle, qu'on la citait comme une merveille et qu'on ne parlait que de son incomparable beauté dans tout le pays poitevin. Elle était toujours vêtue de blanc, ce qui l'avait fait surnommer la châtelaine blanche.

Tous les jeunes seigneurs de la province la demandaient en mariage ; mais elle ne pensait pas encore à l'amour ; son Cœur restait insensible à toutes les brillantes propositions qu'on lui faisait chaque jour.

Le comte des Armoises avait la passion de la pêche et de la chasse, ce qui ne l'empêchait point d'aimer la fable et les plaisirs.

Presque chaque jour le château recevait de joyeux convives, et les nuits s'y passaient en fêtes. Ulrie faisait les honneurs du château avec tant de grâce et d'amabilité qu'on accourait de toutes parts pour l'admirer.

Un soir, une nombreuse société était réunie dans la grande salle d'honneur. On attendait le seigneur des Armoises. Sorti depuis le matin, il n'était pas encore rentré.

Ulrie était fort inquiète, et les invités commençaient à s'inquiéter aussi lorsque le comte parut.

Il était accompagné d'un jeune étranger de bonne mine, qu'il présenta à sa fille et à sa société comme un nouvel ami.

– Je suis charmé de vous voir réunis, messeigneurs, et vous aussi, belles dames, dit-il, en s'adressant à ses compagnons de plaisirs ; vous m'attendiez avec impatience, je le vois.

– Et inquiétude, mon père, répondit Ulrie.

– Eh bien ! j'ai failli ne plus revenir.

– Que vous est-il donc arrivé ? s'écria-t-on.

– Voyez comme je suis fait, mesdames.

On fit alors attention à son piteux état : ses habits mouillés et couverts de boue se collaient sur ses membres.

On s'empressa autour de lui. On le questionnait. Il répondit :

– Je traversais la rivière sur l'étroite passerelle ; mon pied glissa et je tombai dans l'eau, très profonde à cet endroit. Je crus que j'allais périr et je recommandais mon âme à Dieu, lorsque je sentis deux bras vigoureux me saisir, me soulever hors de l'eau, puis me porter sur le rivage.

Et voilà mon sauveur, ajouta-t-il, en montrant le jeune inconnu ; sans lui, le comte des Armoises souperait cette nuit dans l'autre monde.

Des cris d'admiration retentirent ; et tous les regards se tournèrent vers le jeune étranger.

Ulrie s'avança vers lui.

– Vous avez sauvé mon père, lui dit-elle, croyez à ma profonde reconnaissance, messire.

Le jeune homme, sans répondre, la regarda avec des yeux brûlants d'amour.

Sous ce regard qui pénétra comme une flamme dans son cœur, la jeune fille rougit et se troubla ; mais une joie immense, jusqu'alors inconnue, envahit tout son être.

– Il faut penser à changer de vêtements, mon jeune ami, dit le comte, en s'approchant de l'étranger.

Mais, aussitôt, il se recula étonné. Les habits du jeune homme étaient secs et sans la moindre souillure.



Et voilà mon sauveur, ajouta-t-il, en montrant le jeune inconnu... (P. 1428.)

– Quoi ! vous n’êtes pas mouillé ! s’écria-t-il.

– Mon vêtement est fait d’un tissu imperméable, répondit le jeune homme, en souriant.

Le comte le regarda encore un instant avec stupéfaction, n'en pouvant croire ses yeux, puis il sortit pour aller changer de costume.

Il revint bientôt, en annonçant qu'on pouvait se mettre à table.

Le repas ne fut pas moins gai qu'à l'ordinaire.

Des mets exquis furent servis. Les délicieux vins de France coulèrent à flots dans les coupes de vermeil. Le jeune inconnu parla peu et mangea moins encore. On remarqua qu'il repoussait avec une sorte d'effroi les plats de poissons qu'on lui présentait.

Ulrie, elle, ne remarquait rien. Elle ne voyait que le beau jeune homme et s'enivrait de la lumière qui jaillissait de ses yeux.

Après le souper, des joueurs d'instruments de musique parurent. On passa dans la galerie pour danser.

L'inconnu prit la main d'Ulrie, qu'il sentit trembler dans la sienne. Ils dansèrent. À un instant, la jeune fille eut besoin de prendre l'air et elle alla s'appuyer à une fenêtre. Le jeune homme vint se placer près d'elle.

– Il y a peu de temps que vous êtes dans ce pays, messire ? demanda Ulrie.

– Ce pays est le mien, répondit-il.

– Alors vous y revenez après une longue absence ?

– Je ne l'ai jamais quitté.

– Comment ! vous avez toujours habité cette contrée ?

– Toujours.

– C'est singulier, je ne vous ai jamais rencontré.

– Il n'y a rien d'étonnant à cela ; on rencontre facilement ceux que l'on désire voir et que l'on cherche un peu.

– Pour désirer voir quelqu'un, il faut le connaître, dit Ulrie, les yeux baissés.

– Et l'aimer, ajouta le jeune homme d'une voix si douce que la jeune fille crut entendre un soupir.

– Souffririez-vous ? dit-elle, en posant sa main sur le bras de l'inconnu.

Celui-ci tressaillit.

– Oui, je souffre, répondit-il, et je suis heureux en même temps.

Ulrie arrêta sur lui son regard étonné.

– Vous passerez le reste de la nuit au château, messire ? reprit-elle après un assez long silence.

– Non, cela m'est impossible.

– Nous aurons le plaisir de vous revoir ?

– Si vous le voulez, cela dépend de vous ; mais pas ici.

– Où donc ?

– Où je vous ai vue souvent.

– Quoi ! Vous me connaissiez ? vous m'aviez vue déjà plusieurs fois ?

– Je vous connais depuis longtemps.

– Mais où m'avez-vous donc rencontrée ?

– À la fontaine du bois, dont la source alimente la pièce d'eau du château.

– Oui, fit Ulrie rêveuse, je vais souvent à la fontaine du bois.

– C'est là que je vous vois.

– Vous êtes là ?

– J'y suis toujours.

– C'est bien extraordinaire ; car si je vous y avais rencontré, je vous aurais reconnu.

– Cependant, Ulrie, chaque fois que vous vous êtes assise au bord de la fontaine, j'étais là, vous contemplant, vous admirant. Lorsque votre gracieux visage se mirait dans l'onde, mes yeux, comme un miroir, reflétaient votre image et s'enivraient de votre beauté. Un jour, vous devez vous en souvenir, vous plongiez votre main charmante dans l'eau jaillissante de la source afin d'en recueillir quelques gouttes pour calmer votre soif… Vous avez cru sentir qu'une main pressait la vôtre et que deux lèvres humides y déposaient un amoureux baiser. Vous avez été effrayée.

– C'est vrai ; mais aussitôt j'ai ri de ma frayeur.

– Eh bien ! Ulrie, une main, avait réellement pressé votre main, et cette main avait reçu le baiser de deux lèvres.

– Oh ! ce que vous me dites est impossible ! s'écria la jeune fille frissonnante. Mais comment pouvez-vous savoir cela ? Je n'en ai parlé à personne.

– Comment je le sais ? Vous allez dire encore que c'est impossible, mais n'importe. Eh bien ! Ulrie, cette main était ma main, et ces lèvres… c'étaient les miennes.

Ulrie eut un mouvement d'effroi.

– Est-ce que je vous fais peur ? lui dit le jeune homme avec tristesse.

– Non. Mais je ne sais que penser.

L'inconnu lui prit la main qu'il serra doucement dans les siennes.

– Pensez tout ce que vous voudrez, lui dit-il, excepté que je puisse vous mentir.

Il l'enveloppa d'un regard caressant, l'entoura de son bras et… l'attirant contre lui :

– Je vous aime ! prononça-t-il.

Sa bouche s'approcha du front d'Ulrie et il y mit un tendre baiser.

La jeune fille frémissante, éperdue, se dégagea vivement et recula avec une sorte d'épouvante.

Et lorsque ses yeux se portèrent sur la place que le jeune homme occupait, elle ne le revit plus. Il avait disparu. Mais elle entendit une voix semblable au murmure plaintif d'un ruisseau qui dirait : « Je vous aime, je vous aime ! » Et au même instant, quelques gouttes d'eau parfumée tombèrent sur son front.

*

* *

La société du seigneur des Armoises passa la nuit à se divertir.

Ulrie était rentrée dans sa chambre. Les paroles de l'inconnu l'avaient bouleversée. Il lui semblait sentir encore sur son front la chaleur du baiser donné ; et ces mots : « Je vous aime » restaient gravés dans sa pensée en lettres lumineuses, et résonnaient à ses oreilles comme le souvenir d'une musique céleste.

Des images souriantes lui fermèrent les yeux, et des rêves de bonheur bercèrent son sommeil jusqu'au réveil.

Elle se leva, s'habilla et se rendit près de son père. Il l'attendait. Il ne lui parla point du jeune étranger ; il avait déjà oublié que ce jeune homme lui avait sauvé la vie. Ulrie imita le silence de son père ; elle craignait de laisser échapper des paroles pouvant trahir le secret de ses impressions. Elle comprenait vaguement qu'elle aimait le bel inconnu, car elle éprouvait pour lui une sympathie qu'aucun autre jeune homme ne lui avait encore inspirée.

À l'heure ordinaire de sa promenade, Ulrie sortit du château. Comme irrésistiblement attirée, ses pas la conduisirent à la source du bois. Elle s'assit au bord de la fontaine. Les rayons du soleil semaient des diamants et des rubis sur la surface de l'eau. La jeune fille se mit à rêver. Elle pensait aux choses extraordinaires que le jeune homme lui avait dites, et elle se disait :

« Je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre. »

Soudain, il lui sembla entendre un long soupir se mêlant au clapotement de l'eau de la source tombant dans la fontaine. Elle écouta. Les roseaux chuchotèrent en s'agitant

et se courbant, et aussitôt, une douce voix qu'elle reconnut frappa son oreille.

La voix, qui paraissait sortir de dessous l'eau, disait :

« Viens à moi, viens à moi ! Je t'aime ! »

Et à mesure que la voix l'appelait, Ulrie se sentait entraînée. Encore un mouvement et elle va s'enfoncer dans cette eau fraîche et pure qui déjà s'entr'ouvre pour la recevoir.

Ulrie ferma les yeux et glissa. Mais ses pieds ne touchèrent point l'eau ; deux bras la saisirent, la soulevèrent et la portèrent à quelques pas de la fontaine sur un banc de mousse et de fleurs. Un grand saule au feuillage frissonnant la couvrait de son ombre.

En rouvrant les yeux, Ulrie jeta autour d'elle des regards étonnés. L'inconnu était à ses genoux. Il lui tenait les mains et souriait.

– Je me croyais morte, dit-elle.

– Morte ! Vous ne devez point mourir, Ulrie ; vous vivrez éternellement dans mon cœur.

– Mais que s'est-il donc passé tout à l'heure ? J'étais au bord de la fontaine, un nuage passa devant mes yeux et je me sentis tomber dans l'eau… Ah ! vous m'avez sauvée !

Elle inclina la tête et son front toucha le front du jeune homme.

– Ulrie, Ulrie, dit-il de sa voix caressante, voulez-vous m'aimer ?

– Oui, répondit-elle.

– Voulez-vous être à moi ?

– Oui.

– Et vous me suivrez partout, lorsque l'heure sera venue ?

– Oui, partout.

Il l'entoura de ses bras, et la pressant contre son cœur :

– Oh ! comme je t'aime ! murmura-t-il.

Et, passant à travers les branches du saule, la brise embaumée répétait : « Je t'aime, je t'aime ! »

L'inconnu passa un anneau de diamant au doigt d'Ulrie, en disant :

– À partir de cet instant nous sommes fiancés, et rien ne pourra nous désunir.

Ils causèrent longtemps. Vingt fois ils se répétèrent qu'ils s'aimaient. Ils échangèrent mille serments d'amour.

Les étoiles commençaient à briller au-dessus de leurs têtes lorsqu'ils se séparèrent.

Chaque jour, à la même heure, Ulrie revint à la fontaine et y rencontra son bel amoureux.

Un soir, en le quittant, elle se hasarda à lui demander son nom.

– Mon nom, répondit-il, je ne puis encore vous le dire ; sachez seulement que je suis fils de roi.

– Un prince, c'est un prince ! se disait Ulrie.

Les rendez-vous à la fontaine durèrent trois mois.

Un matin, le seigneur des Armoises fit prévenir sa fille qu'il avait à lui parler. Ulrie s'empressa de se rendre à l'ordre de son père.

– Ma fille, lui dit le comte, vous connaissez le baron de Frênoy ?

– Oui, mon père.

– C'est mon meilleur ami.

– Je le sais, mon père.

– Depuis longtemps je désirais resserrer encore les liens de notre amitié. Aujourd'hui, mes vœux sont comblés : le baron de Frênoy vous demande en mariage.

Ulrie devint pâle comme un cierge.

– Je ne veux pas épouser le baron, mon père, dit-elle en tremblant.

– Et pourquoi ?

– Il est laid et il est de trente ans au moins plus âgé que moi.

– Avec l'âge on acquiert de l'expérience, c'est donc une qualité de ne pas être jeune ; quant à sa laideur, vous vous y habituerez.

– Mais, mon père…

– Cela suffit ; votre mariage est décidé. Je le veux, vous n'avez plus qu'à obéir.

Le comte sortit sur ces mots.

Ulrie, restée seule, se mit à pleurer. Allait-elle donc être à jamais séparée de son beau fiancé ? Son père était parti pour chasser. Elle sortit et se rendit à la fontaine.

Le mystérieux inconnu l'attendait.

– Ulrie, lui dit-il, vous avez pleuré.

– Oui ; mon père veut nous séparer.

– Comment ?

– Il m'ordonne d'épouser le baron de Frênoy.

– Rassurez-vous et consolez-vous, ma douce amie ; vous êtes à moi, nous sommes l'un à l'autre, nul mortel n'a le pouvoir de s'opposer à notre bonheur.

– Oh ! oui, vous me protégerez, vous me défendrez ! s'écria Ulrie, en jetant ses jolis bras au cou du jeune homme.

Un éclat de rire ironique répondit à ces paroles. Ulrie se retourna épouvantée.

Son père et le baron de Frênoy étaient à quelques pas d'elle.

– Qui es-tu, jeune audacieux, pour oser parler à ma fille ? dit le comte d'une voix terrible.

– Tu as la mémoire courte, seigneur des Armoises, répondit l'inconnu, as-tu déjà oublié que tu me dois la vie ?

– Je te reconnais, en effet ; mais cela ne m'empêchera pas de te faire pendre.

– Alors, je pourrai parler de ta reconnaissance dans l'autre monde.

– Tu me railles, je crois !

– Oui, seigneur des Armoises, et je ne crains pas tes menaces.

– C'est ce que nous verrons. Puis s'adressant à Ulrie : Suivez-moi ! ordonna le comte.

La jeune fille fit un pas vers son père.

– Ulrie, dit l'inconnu, oubliez-vous vos promesses ?

– Non, non, s'écria-t-elle, je suis à toi !

– Viens donc, alors ! dit-il, en ouvrant les bras. Ils s'enlacèrent étroitement.

Le comte, tremblant de colère, marcha sur eux.

Mais le jeune homme, soulevant la jeune fille, et prompt comme l'éclair, se précipita dans la fontaine et se tint debout sur l'eau qui bouillonnait autour de lui, faisant entendre des sifflements étranges.

À la vue de ce prodige, le comte s'arrêta terrifié.

Le jeune homme partit d'un bruyant éclat de rire.

– Rends-moi ma fille ! cria le comte.

– Ta fille est à moi ; c'est ma fiancée !

Le comte poussa un cri de rage et bondit jusqu'au bord de la fontaine. Mais, aussitôt, des gerbes d'eau jaillirent de tous les côtés. Un bruit sourd qui paraissait venir des entrailles de la terre, se répandit au loin. Les eaux de la fontaine débordèrent tout d'un coup et, mugissantes, s'élancèrent sur le comte et le baron, qui s'enfuirent en jetant des cris d'épouvante.



A la vue de ce prodige, le comte s'arrêta terrifié. (P. 1435.)

Les deux amants, toujours enlacés, restaient debout au milieu des flots furieux.

– Ulrie, dit le jeune homme, vous avez promis de me suivre partout ; l'heure est venue, le voulez-vous encore ?

– Oui, répondit-elle.

– Tu ne regretteras jamais ton château, le monde de la terre, ni le beau ciel que tu vas quitter ?

– Avec toi, je n'aurai rien à regretter.

– Merci, ma belle fiancée ! tu seras la femme de l'Ondin et la reine de son royaume. Partons, le bonheur nous attend !

Les eaux s'écartèrent, la source s'ouvrit large et profonde, et tous deux s'enfoncèrent dans le gouffre liquide qui se referma sur eux.

Au même instant, le ciel s'obscurcit ; de tous les côtés ce n'étaient qu'éclairs trouant les nuages et formidables coups de tonnerre. Au milieu de cette épouvantable tourmente se mêlaient des grondements souterrains non moins effroyables.

C'était un tremblement de terre.

Le sol se crevassait, se fendait, s'ouvrait ; des abîmes se creusaient, et du fond de ces abîmes insondables jaillissaient des flammes, des gerbes d'étincelles, des pierres énormes au milieu d'une fumée noire, épaisse, âcre, nauséabonde.

Le château des Armoises s'était englouti dans un abîme, en même temps que les eaux de l'étang, s'engouffrant dans un autre, se perdaient dans les entrailles de la terre.

Quant au comte des Armoises et à son ami, le baron de Frênoy, on ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus. Eux aussi, sans doute, étaient tombés dans un abîme.

Le vieux berger resta un instant silencieux, regardant Édouard Lebel, comme pour juger de l'effet que son récit avait produit, puis, il ajouta :

– Depuis ce temps-là, monsieur, c'est par une large crevasse, que l'on voit au fond du précipice, que les eaux de la source du bois disparaissent, et si bien que cet endroit, où il y avait autrefois un étang, est maintenant toujours à sec.

Voilà, monsieur, la légende de la Côte aux roches, telle que je l'ai entendu raconter par les plus vieux du pays. À mon tour, c'est moi qui la raconte aux jeunes.

– Et vous la racontez très agréablement, mon brave homme, dit l'artiste ; votre gentille Ulrie et son bel amoureux, habitant des eaux, m'ont vivement intéressé.

– Vrai, bien vrai ?

– Vous m'avez fait grand plaisir, je vous assure ; je suis enchanté de connaître la légende de la Côte aux roches.

S'il en est ainsi, monsieur, cela m'encourage à vous raconter l'autre histoire.

– Mais je ne vous en tenais pas quitte, répondit vivement le jeune homme ; c'est encore, je présume, une charmante histoire d'amour ?

– Pour de l'amour, il y en a, monsieur, et aussi des larmes. Le dénouement de tout cela a eu lieu là, sur la Roche maudite.

– Je crois deviner : une belle jeune fille, qui se tue par amour.

– Non, monsieur, non, ce n'est pas ça ; la belle Clarisse ne s'est pas tuée, c'est lui qui, du haut de la Roche maudite, s'est précipité dans l'abîme.

– L'amoureux ?

– Non, monsieur, le mari. Mais puisque vous vous intéressez à mes histoires, je vais vous raconter ce drame qui a causé dans toute la contrée, à l'époque, une grande émotion.

V

HISTOIRE DE LA BELLE CLARISSE

I

Ils étaient assis au bord de la rivière, à l'ombre d'un vieux Saule ; leurs yeux semblaient suivre l'eau qui coulait à leurs pieds ; mais ils regardaient, sans les voir, les mouvements des joncs flexibles qui couvraient de rides la surface liquide. Ils n'entendaient point le murmure du flot qui s'en allait, caressant sur son passage les fleurs pendantes.

Devant eux s'élevait le coteau paré de vignes, riant sous sa triple couronne d'arbres à fruits, Plus bas, sur la rive droite de la rivière, à travers une plantation de peupliers, ils apercevaient le clocher du village. De temps à autre, quelques bruits confus, le chant d'un coq ou le jappement d'un chien de garde arrivait jusqu'à eux sans qu'ils parussent entendre.

Tous deux étaient jeunes : la même année les avait vus naître à quelques mois de distance.

Tous deux étaient beaux : le premier avait la figure fière, peut-être un peu rude de nos ancêtres les Gaulois ; ses yeux noirs, ses traits hardis et son teint bruni par le soleil

donnaient à sa physionomie une expression de noblesse héroïque…

Les traits du second étaient réguliers et délicats ; l'ensemble de son visage offrait le curieux contraste de la douleur et de la résignation ; ses cheveux blonds s'alliaient agréablement à son teint rose et frais.

Le plus âgé se nommait François, l'autre Prosper.

François était le fils unique du père Bertrand ; un des riches fermiers du canton. Prosper Alain était orphelin et pauvre. Le fermier Bertrand, son oncle, l'avait adopté au berceau et en avait fait le frère de son fils.

Les deux cousins, élevés ensemble sous les yeux du fermier, s'habituèrent à se donner le nom de frère, et ils s'aimèrent comme s'ils l'étaient, en effet ; la différence de leur nature et de leur caractère cimenta encore leur mutuelle affection.

Jusqu'à ce jour où nous les voyons au bord de la rivière, ils n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre ; ils avaient constamment mis en commun leurs joies et leurs chagrins. Travaillant ensemble, dormant dans le même lit, partageant les mêmes plaisirs, ils ne s'étaient jamais quittés un instant.

Et maintenant, assis l'un près de l'autre, sous le vieux saule, la même pensée les occupe encore sans qu'ils s'en doutent.

C'était un dimanche. Une troupe de jeunes filles en habits de fête venait de sortir du village et s'avançait dans la prairie en formant des rondes et des danses.

Plusieurs jeunes garçons suivaient les folâtres jeunes filles, très désireux d'être admis à partager leurs jeux. Elles n'avaient pas l'air de comprendre.

Leurs cris joyeux arrivèrent aux oreilles des deux cousins, et comme s'ils eussent ressenti une commotion électrique, ils tressaillirent et se levèrent brusquement.

Les jeunes filles arrivèrent près d'eux, mais ils n'en virent qu'une seule, la fille du fermier Richard, la belle Clarisse.

Bonjour, François ; bonjour, Prosper, crièrent les jeunes filles toutes ensemble.

– Si vous voulez nous le permettre, dit François en s'avançant, nous allons danser avec vous.

– Oui, oui, venez.

Et les mains se tendirent aux deux cousins.

– Et nous ? dirent les autres jeunes gens en s'approchant.

– Et vous aussi ; venez, venez tous.

Alors jeunes filles et jeunes garçons dansèrent, en chantant ces joyeux refrains champêtres devenus si vieux, mais que rajeunissent toujours les voix harmonieuses des jeunes filles.

Depuis longtemps déjà le soleil était descendu derrière la montagne. La nuit approchait. La campagne devenait silencieuse. On n'entendait plus que le grillon caché dans l'herbe et, dans le lointain, le chant d'un gai villageois. Les saules, au bord de la rivière, ressemblaient à une rangée de

fantômes. Les jeunes gens, conduisant chacun une jeune fille, rentraient au village. François avait à son bras la belle Clarisse.

Tout à coup il s'arrêta.

– Prosper, où est donc Prosper ? s'écria-t-il.

Et son regard cherchait autour de lui.

Prosper n'était plus là.

François accompagna Clarisse jusqu'à la porte de la maison du fermier Richard. Il était agité, inquiet ; il hésita assez longtemps avant de rentrer à la ferme ; c'était la première fois qu'il ne revenait pas avec son cousin.

Le père Bertrand, entouré de ses domestiques, attendait avec impatience le retour de ses enfants. Le couvert était mis pour le repas du soir, et l'heure à laquelle on avait l'habitude de se mettre à table était passée.

– Enfin, les voici, dit le fermier, en se levant au bruit que fit en s'ouvrant, la lourde porte d'entrée.

François était seul.

– Où as-tu laissé Prosper ? demanda Bertrand à son fils.

– Prosper ! n'est-il donc pas rentré ?

– Nous ne l'avons pas vu.

– Oh ! mon Dieu, que peut-il lui être arrivé ?

– Mais comment, pourquoi n'est-il pas avec toi ?

– Il m'a quitté à l'entrée du village ; je pensais qu'il avait pris l'avance pour venir vous tranquilliser sur notre retard.

– Il faut que quelqu'un l'ait retenu.

– Permettez-moi, mon père, d'aller à sa recherche.

– C'est inutile. Il sait l'heure du souper, tant pis pour lui, nous ne l'attendrons pas. À table, cria le fermier, en prenant une cuiller d'étain avec laquelle il frappa un coup sec sur son gobelet d'argent.

François se mit à table, ayant le cœur affreusement serré.

– Eh bien ! François, tu ne manges pas ? lui dit son père.

– Je n'ai pas faim.

– Ah ! fit Bertrand étonné, ce n'est pourtant pas ton habitude.

– Je suis fatigué, je vais attendre Prosper dans notre chambre.

– Comme tu voudras, mon garçon. Va, tu déjeuneras mieux demain matin.

François prit une lumière et monta dans sa chambre.

Il s'assit sur le bord du lit. Son imagination tourmentée lui représentait Prosper seul dans la campagne, malade peut-être, peut-être blessé, l'appelant à grands cris et se plaignant de ce qu'il ne venait pas à son secours. Puis passant à une autre idée :

– Il a été triste toute la soirée, se disait-il ; lui aurais-je causé quelque chagrin sans le vouloir ? Il est d'une sensibilité !… Oui, c'est certain, je lui ai fait de la peine.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

– Prosper, mon ami, mon frère, reprenait-il tout haut, tu me pardonneras !

Cependant, au bout de quelques instants son front s'éclaira. Il revoyait les jeunes filles dansant dans la prairie et il lui semblait entendre encore les voix fraîches chanter les rondes joyeuses.

Clarisse, la belle Clarisse lui souriait. Il pressait la petite main fine et blanche de la jeune fille ; il croyait sentir encore la tiédeur du baiser parfumé qu'elle avait mis sur son front pour racheter un gage. Alors il éprouva une émotion de plaisir indicible. Ses yeux se fermèrent. Il se laissa tomber sur le lit et s'endormit, le sourire sur les lèvres.

À ce moment même, Prosper était assis à l'endroit le plus élevé de la Côte aux Roches. Le village était devant lui, plongé dans l'ombre de la nuit.

Les dernières lumières venaient de s'éteindre, aucun bruit ne révélait plus l'existence de ces maisons cachées dans les arbres. Seuls, les rayons de la lune indiquaient leur emplacement, en faisant briller les feuilles de zinc qui recouvraient la charpente du vieux clocher.

Prosper était comme accablé ; des soupirs étouffés sortaient difficilement de sa poitrine. Son chapeau était à ses pieds, et le vent de la nuit se jouait sur son cou avec ses cheveux épars.

Un instant avait suffi pour l'éclairer sur ce qui se passait en lui et le tourmentait depuis quelque temps déjà. Il avait lu jusqu'au fond de son cœur où le germe d'une jalousie horrible se développait à son insu. Il n'en doutait plus, maintenant, François aimait Clarisse, il avait deviné l'amour

de son cousin, habitué qu'il était à saisir sa pensée dans un regard.

François aimait Clarisse, et lui aussi, le malheureux, aimait, adorait la jolie fille du fermier Richard. Et, il le sentait, sa vie était à jamais attachée à celle de la jeune fille.

Le baiser donné à François avait déchiré son cœur.

Il n'avait pas eu la force de revenir au village, en voyant Clarisse au bras de François. La douleur le brisait ; il avait fui cette vue trop pénible, il aurait voulu se fuir lui-même.

Se trouvant seul, il se laissa aller au désespoir, et des larmes brûlantes inondèrent son visage. Des idées bizarres, des projets insensés passèrent dans son cerveau troublé. Il voulait se déclarer ouvertement le rival de son cousin, se faire aimer de Clarisse, l'enlever à son père, l'enlever à François et se sauver avec elle au bout du monde.

Il eut un instant la pensée de mettre fin à ses jours.

Mais la vie est si belle à vingt ans ! Peut-on songer longtemps et sérieusement à la quitter ?

Il voulait partir, quitter le pays sans revoir son oncle, ni François, ni personne. Il irait vivre n'importe où.

On me regrettera, on fera des recherches pour me retrouver, pensait-il, s'arrêtant complaisamment à cette pensée dans laquelle il trouvait une sorte de soulagement.

Cependant son agitation se calma. Alors il eut honte de ses folles pensées et se les reprocha amèrement. Quoi ! était-il possible que son amour pour Clarisse pût détruire son affection pour François, la reconnaissance qu'il devait à son oncle ? Il fit un retour sur lui-même en se retraçant les

premières années de sa vie. Pauvre et orphelin, son oncle l'avait adopté, avait fait de lui son second fils, le frère de François. Pouvait-il méconnaître les bontés du fermier, trahir la profonde amitié que lui avait donnée son cousin ?

Un frisson de terreur courut dans ses membres et glaça son front. Il se trouvait coupable. Alors les sentiments généreux, un instant étouffés, reprirent le dessus et chassèrent les pensées mauvaises. Il redevint ce qu'il était réellement, un grand cœur.

– Il aime Clarisse, se dit-il, il est digne d'elle et lui seul peut la rendre heureuse. Elle est riche, lui aussi, et moi je n'ai rien et ne suis rien. Allons, n'y pensons plus, je dois me résigner et renfermer en moi ce secret de mon cœur que je voudrais me cacher à moi-même… Clarisse !… Oh ! je l'aimerai toujours ! Mais je saurai ne voir en elle que la femme de François ; il est mon frère, elle sera ma sœur ; l'amitié trompera l'amour.

Cette résolution prise, il se sentit fort contre lui-même. Il regarda autour de lui avec ce sentiment d'orgueil qui naît du contentement de soi-même.

Le jour commençait à paraître ; il se leva, prit son chapeau et descendit la pente escarpée pour rentrer au village.

II

Tout le monde était levé à la ferme. Bertrand donnait ses ordres pour le travail de la journée. François interrogeait les domestiques, espérant qu'on lui donnerait des nouvelles de son cousin. On n'avait pas vu Prosper.

Bientôt, à l'exception de François, tout le monde sortit de la ferme ; chacun allait à son travail. Le jeune homme se sentait repris par toutes ses inquiétudes de la veille, lorsque Prosper parut ; il poussa un cri de joie.

– Enfin, te voilà ! dit-il ; pourquoi n'es-tu pas rentré hier soir ?

– La soirée était belle, répondit Prosper en rougissant, je m'étais mis à rêvasser, couché dans l'herbe, et je me suis endormi.

– Ce n'est pas bien, vois-tu, frère, j'ai été fort inquiet ; je craignais qu'un accident ne te fût arrivé.

– C'est vrai, j'ai eu tort ; cela ne m'arrivera plus.

Les deux cousins s'embrassèrent et se mirent à leur ouvrage.

Le soir, ils allèrent s'asseoir, selon leur habitude, sur un banc, au fond du jardin. Comme la veille, au bord de la rivière, ils pensaient à Clarisse.

François élevait sans peine l'édifice de son bonheur ; il ne voyait aucun obstacle se dresser entre lui et la jeune fille. Prosper était sombre : une lutte terrible s'engageait entre son cœur et sa raison : il voulait éloigner sa pensée de Clarisse ; mais la belle jeune fille était tout en lui.

– À quoi penses-tu ? demanda tout à coup François.

– Je pense à toi.

– À moi ?

– Oui. Et toi tu penses à…

– À Clarisse, acheva vivement François. Tu as donc deviné ?…

– C'était facile. Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, je l'aime ! Hier soir, comme elle était belle !

– Tu l'admirais, tu la dévorais des yeux.

– Alors tu as compris ?

– Oui, et je me suis dit : Si un autre aimait Clarisse, ce serait un malheur pour lui, car elle est riche, et il n'y a que François qui puisse être son mari.

– Et si elle ne m'aime pas, Prosper ?

– Si elle ne t'aime pas ! s'écria le jeune homme ; elle ne t'a donc pas dit qu'elle t'aimait ?

– Je ne lui ai pas encore parlé de mon amour.

– Elle t'aime, François !

– Je ne sais pas.

– Hier, n'est-ce pas toi qu'elle a embrassé ?

– Oui.

– Eh bien ! c'est une preuve.

– Tu as raison, Prosper ; Clarisse sera ma femme.

En ce moment, on entendit la voix du fermier qui les appelait.

Le lendemain François fut d'une gaieté folle. Les paroles de son cousin lui avaient fait entrevoir la possibilité d'être aimé de Clarisse. Il prit la résolution de parler de son amour

à son père, qui, se trouvant fréquemment avec le fermier Richard, pouvait aisément le préparer à une demande en mariage.

Dès qu'il se trouvait seul avec son cousin, il l'entretenait de son amour, de ses espérances, sans s'apercevoir, sans se douter même qu'il le torturait et que chacune de ses joies était une blessure cruelle au cœur du malheureux.

Prosper était devenu triste, taciturne ; on le surprenait, parfois, plongé dans de sombres pensées. Si on lui demandait la cause de sa tristesse, il répondait évasivement. Souvent, travaillant près de François, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, et il se cachait pour les essuyer. Mais s'il se trouvait seul un instant, il les laissait couler, car elles le soulageaient.

Le dimanche, on ne le voyait plus, comme autrefois, avec les jeunes gens du village. Ceux-ci disaient à François :

– Où donc est Prosper ? Pourquoi n'est-il pas avec nous ?

François, embarrassé, ne savait que répondre.

Pendant ce temps, Prosper errait dans les endroits déserts ; seul, il se trouvait moins malheureux : l'amour sans espoir aime la solitude. Couché sous un arbre au fond du bois, il pensait à Clarisse et lui parlait. Il écoutait le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les feuilles, et son âme s'entretenait avec eux. Il croyait les entendre gémir et soupirer et il gémissait et soupirait pour leur répondre. Il avait cru pouvoir vaincre sa passion, et tous ses efforts n'avaient servi qu'à la rendre plus vive, plus profonde.

Prosper était aimé dans la commune. Les mères de famille, autrefois les compagnes et amies de sa mère, s'étaient prises d'affection pour l'orphelin.

On s'étonna donc beaucoup lorsqu'on ne vit plus le neveu du fermier sourire à tout le monde les jours de fête.

– Vous croirez ce que vous voudrez, disait une commère, mais ce pauvre Prosper me fait de la peine. On le voit dans les champs s'arrêter brusquement, gesticuler et parler aux arbres.

– Sainte Vierge ! le pauvre garçon serait-il devenu fou ?

– Hélas ! on le dit. Quel malheur ! Pauvre Prosper !

– Allons donc ! fit une bonne vieille, en essuyant les verres de ses lunettes, il n'est pas plus fou que vous et moi ; un garçon qui est plein d'esprit, la meilleure tête du pays !

– Un instant, mère Durand, riposta une commère dont le fils venait d'entrer au grand séminaire, la meilleure tête du pays ! comme vous y allez !

– Je le soutiens, soit dit sans offenser ni vous, ni votre fils qui se fait abbé.

La mère du séminariste se mordit les lèvres de dépit.

– Mais enfin, mère Durand, si vous savez ce qu'a Prosper, dites-le-nous.

– Mes enfants, dit sentencieusement la bonne femme, Dieu seul le sait.

– Je crois, dit une autre paysanne, qu'il n'est pas heureux chez son oncle Bertrand.

– Bertrand l’aime autant que son fils, répondit la mère Durand.

– Alors c’est à n’y rien comprendre. Pourquoi est-il si triste ? Pourquoi court-il les champs quand les autres jeunes gens se divertissent ?

– Dieu seul le sait, répéta une seconde fois la mère Durand.

– Je crois tout bonnement, moi, qu’il est amoureux, dit alors une grosse paysanne, qui n’avait pas encore parlé.

– Amoureux ! par exemple ; mais il n’y a pas là de quoi mourir de chagrin.

– Non, en vérité, et si ce n’est que ça…

– Il est joli garçon, fit une jeune veuve de vingt ans.

– C’est un jeune homme très rangé, dit la maman de trois filles à marier.

– Il ne fréquente pas les cabarets, lui, soupira la femme d’un ivrogne.

– Il va à la messe tous les dimanches, s’empressa d’ajouter une jeune et jolie dévote.

Tout ce qu’on disait de Prosper ne tarda pas à arriver aux oreilles de François ; mais il ne parla point de ces cancans à son cousin, craignant de lui faire de la peine.

On arrivait à la veille des vendanges. Un dimanche, après les vêpres, toute la jeunesse du village se trouvait réunie dans un pré, derrière la maison du fermier Richard. Un bal champêtre avait été improvisé. Les mamans faisaient cercle autour des danseurs, et les hommes, assis à des tables

apportées sur les lieux à l'occasion de la fête des vendanges, vidaient joyeusement force bouteilles de la dernière récolte, en jouant aux cartes.



Vous souffrez, lui dit Clarisse en lui prenant la main... (P. 1447.)

Prosper avait cédé aux instances de François et était venu avec lui. Il se tenait debout à quelque distance de la place occupée par les danseurs. Clarisse dansait avec François. Il suivait des yeux tous les mouvements de la jeune fille.

– Comme elle est heureuse ! pensait-il. Ah ! si elle savait ce que j'ai déjà souffert et ce que je souffrirai encore pour elle ! Mais, non, elle l'ignorera toujours.

À ce moment, son regard rencontra celui de Clarisse. Elle le regardait avec une telle expression de douceur qu'il se sentit remué dans tout son être. Un nuage tomba sur ses yeux, son cœur se mit à battre avec violence, ses jambes fléchirent et il chercha un appui contre un arbre.

Clarisse l'avait vu pâlir et chanceler et avait été sur le point de s'élancer vers lui. Mais elle attendit la fin du quadrille. Alors, quittant brusquement François, elle se dirigea vers Prosper. La voyant s'approcher, le jeune homme avait peine à contenir son émotion. Il sentait la joie entrer dans son cœur.

– Vous souffrez, lui dit Clarisse en lui prenant la main ; pourquoi ne cherchez-vous pas à vous distraire un peu ?

Prosper la contemplait avec ivresse.

– Autrefois, reprit Clarisse, vous me faisiez danser ; ne le voulez-vous pas aujourd'hui ?

– Si, si, je le veux, je le veux ! s'écria-t-il éperdu. Et il prit place au quadrille avec la jeune fille.

Les couleurs revinrent sur ses joues amaigries, ses traits s'animèrent, un éclair de joie illumina son front et le sourire reparut sur ses lèvres. Il oubliait François, il ne voyait plus

que Clarisse, Clarisse qui lui souriait. Et quel sourire ! Elle ne l'avait jamais eu pour personne, ce sourire, pas même pour François.

Le quadrille terminé, il reconduisit Clarisse à sa place.

– Je vous remercie, Prosper, lui dit-elle, je suis heureuse que vous ayez bien voulu danser avec moi.

– Le bonheur est pour moi, Clarisse, et si j'osais vous prier de m'accorder une nouvelle contredanse…

– Mais avec plaisir, répondit Clarisse devenue très rouge. Prosper s'éloigna, il avait besoin de se trouver pendant quelques instants seul avec ses pensées.

Oh ! ce sourire de Clarisse et ce qu'il avait lu dans son regard !…

– Mais si je me trompais ! se disait-il.

Et il appuyait la main sur son front, comme pour arrêter sa pensée flottante.

Comment devait-il interpréter cet intérêt, cette sympathie que lui avait témoignée la jeune fille ? Il s'arrêta.

Quelques arbres le séparaient de la dernière des tables occupées par les buveurs.

À cette table étaient assis le fermier Richard et le fermier Bertrand.

– Vous aurez cette année un bon tiers de récolte en plus que l'année dernière, voisin Bertrand, disait le fermier Richard.

– C’est bien possible, répondit Bertrand, souriant d’un air fin.

– Cela est certain, car vous avez quatre bons arpents de vigne nouvellement achetés, et l’année est meilleure.

– J’en aurai besoin, voisin Richard ; voici venir le tirage au sort et j’ai deux garçons à faire remplacer, s’ils ont de mauvais numéros.

– Malgré cela, Bertrand, vous êtes plus heureux que moi.

– Comment l’entendez-vous ?

– Vous avez un fils…

– Mais vous avez une fille, Richard.

– Ce n’est pas elle qui peut me remplacer.

– Mariez-la, vous aurez un fils.

– Je ne demanderais pas mieux, mais…

– Après vous, Richard, je suis, sans vanité, le plus riche cultivateur du canton ; ne croyez-vous pas que François serait un bon parti pour votre Clarisse ?

– Franchement, Bertrand, j’y ai déjà pensé.

– Eh bien ! je dois vous dire que nos enfants ne se déplaisent point ; François m’en a touché deux mots, et je crois que nous ferions bien de les marier.

Prosper, qui entendait, était pâle comme un mort.

– Touchez là, dit Richard, tendant la main à Bertrand, c’est chose convenue.

Les deux fermiers se donnèrent une chaude poignée de mains. Puis choquant leurs verres :

– Au mariage de nos enfants ! dit Richard.

– Au mariage de nos enfants ! répéta Bertrand.

Prosper n'eut pas la force d'en entendre davantage ; il s'en alla en chancelant comme un homme ivre. Il lui semblait que la terre se renversait et que les arbres, déracinés, allaient tomber sur sa tête et l'écraser.

Les éclats de voix, les cris joyeux arrivaient à ses oreilles comme des ricanements.

Il s'enfuit le cœur brisé, fou !

Sa dernière illusion, illusion d'un moment, après lui avoir montré le ciel entr'ouvert, venait d'être détruite et de le replonger dans la réalité, peut-être plus malheureux encore qu'auparavant.

– C'est fini, s'écria-t-il, elle est perdue pour moi, elle sera la femme de François, et moi je partirai !

III

Quelques mois se sont écoulés depuis la fête des vendanges. Les deux cousins ont tiré au sort. Prosper avait vu arriver ce jour avec un âpre plaisir. Voulant absolument s'éloigner de Clarisse, être atteint par la loi de recrutement lui semblait un bonheur. Mais contre son attente, il amena un des derniers numéros.

On était aux premiers jours de mai ; le conseil de révision venait de prendre son contingent d'hommes dans le

canton. François, moins favorisé que son cousin, en faisait partie.

– Je partirai à sa place, se dit Prosper.

Il déclara son intention à son oncle.

– Quoi ! s'écria le fermier, tu veux partir pour François, que je peux faire aisément remplacer, tu veux nous quitter ! tu ne te plais donc plus avec nous ? Cependant je t'ai aimé à l'égal de ton cousin.

– C'est vrai, mon oncle : aussi je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez servi de père, mon oncle, et je veux que vous m'aimiez toujours comme votre fils.

– Alors, pourquoi veux-tu me quitter ? dit le fermier, en essuyant une larme.

– Je désire être soldat.

– Es-tu bien sûr de ne pas te repentir de ce que tu vas faire ?

– Oui. Du reste, je reviendrai ; ce n'est qu'une séparation de quelques années.

– Sept ans, Prosper, et cela compte dans la vie d'un homme.

– On ne perd pas son temps en servant la patrie.

– Enfin, tu veux être soldat ; cela me fait de la peine, mais je ne contrarierai point tes idées. Pars donc pour François. Quoi qu'il arrive, souviens-toi du bonhomme Bertrand ; tu auras toujours un abri sous son toit et une place dans son cœur.

Prosper embrassa son oncle avec effusion. Le fermier pleurait.

– Je ne te propose pas le prix du remplacement de François, reprit Bertrand, ce serait t'offenser ; mais j'aurai soin de garnir ta bourse avant ton départ, et chaque fois que tu auras besoin d'argent, ne crains pas de m'en demander, j'en aurai toujours pour toi.

Quelques jours après, les formalités exigées pour le remplacement étaient remplies. Prosper, ayant déclaré vouloir partir immédiatement, reçut l'ordre d'aller rejoindre son régiment, qui était alors en garnison dans une ville de l'est de la France.

Lorsqu'on apprit au village le départ prochain de Prosper, l'étonnement fut général. Les uns accusaient Bertrand de vouloir se débarrasser de son neveu ; mais c'était le petit nombre. Les autres se livraient à des commentaires sur l'événement, qui restait inexplicable.

Cependant Prosper ne voulut point partir sans voir Clarisse une dernière fois.

Le soleil couchant incendiait les cimes des grands arbres, et les oiseaux, dans les feuilles, chantaient leur chanson du soir.

Prosper errait depuis une heure autour du jardin du fermier Richard sans avoir aperçu Clarisse. Il s'en retournait découragé lorsque, à travers une haie d'aubépine en fleur, il vit la jeune fille qui s'avançait lentement sous les arbres du jardin.

Une nuance de tristesse répandue sur son visage en altérait la fraîcheur ; ses yeux avaient perdu leur éclat

habituel, tout en conservant l'expression indéfinissable qui faisait bondir le cœur de Prosper ; ses cheveux agités par le vent ondulaient sur son cou. Elle était rêveuse, et tout en passant sous les pommiers, elle leur arrachait des fleurs qu'elle roulait dans ses mains et laissait ensuite tomber à ses pieds.

Prosper ne pouvait se lasser de l'admirer, et, malgré sa timidité, sans la haie qui défendait l'entrée du jardin, il se serait élancé vers elle pour tomber à ses genoux.

Clarisse n'était plus qu'à une faible distance de lui. Craignant d'être vu, il allait se retirer lorsque la jeune fille l'aperçut.

– Ah ! fit-elle.

Et, vivement, elle s'approcha de la haie.

Prosper rougit et se mit à trembler de tous ses membres.

– Clarisse, balbutia-t-il, je pars demain et je… je venais…

– Vous partez demain, je le sais ; vous quittez ceux qui vous aiment, votre oncle, votre cousin…

– Il le faut.

– C'est vous qui l'avez voulu.

– C'est vrai. Mais si vous saviez…

– Ah ! Prosper, n'êtes-vous pas un ingrat ?

– Ingrat ! Non, non, ne croyez pas cela.

– Pourtant…

– Je souffrais, Clarisse, j'étais malheureux…

– Pourquoi ?

– Je ne pouvais pas vous voir épouser François.

– Moi, épouser votre cousin, jamais ! s'écria-t-elle.

– Mon Dieu, est-ce que vous ne l'aimez pas ?

– Ah ! Prosper, fit Clarisse avec un accent de reproche.

– Ainsi, je m'étais trompé ! Mais lui, François, il vous aime, il me l'a dit.

– Il me l'a dit aussi.

– Ah ! Clarisse, vous ne savez pas tout. Oui, j'ai cru que vous aimiez François. Maintenant, comprenez-vous pourquoi j'ai tant souffert ?

– Hélas ! je crois comprendre, répondit la jeune fille d'une voix oppressée.

– Eh bien ! oui, murmura-t-il, je vous aime aussi.

– Ah ! Prosper !

– Je vous aime, continua-t-il, ne comprenant pas l'aveu exprimé par l'exclamation de la jeune fille, je vous aime et vous me pardonnerez d'oser vous le dire… Si vous saviez ce que j'ai souffert de mon amour ! Oh ! aimer sans espoir, c'est horrible ! Constamment je me reprochais de vous aimer ; j'ai voulu vous oublier, mais plus je faisais d'efforts pour vous éloigner de ma pensée et reprendre mon cœur, plus mon amour devenait ardent et s'emparait de tout mon être. Que faire ? M'éloigner de vous ; il le fallait. Demain, je partirai. Je m'en vais pour longtemps, pour toujours, peut-être.

– Prosper, pourquoi ne m’avez-vous pas dit plus tôt que vous m’aimiez ?

– À quoi bon ? répondit-il tristement. Cependant un jour, – oh ! j’étais fou, – j’ai cru deviner que vous m’aimiez.

– Ah ! vous avez cru deviner ! exclama Clarisse.

– C’était à la fête des vendanges ; j’étais triste, vous êtes venue à moi, vous m’avez parlé… Oh ! ce jour-là, votre regard, votre sourire !… Eh bien ! Clarisse, j’ai cru lire dans vos yeux…

– Que je vous aimais ?

– Vous ne vous trompiez pas, Prosper, je vous aimais alors, comme je vous aime encore.

– Vous m’aimez ! vous m’aimez ! s’écria-t-il ; oh ! oh ! oh !… Et je dois partir !

– Non, répliqua vivement la jeune fille, vous ne partirez pas !

– Oui.

– Il est trop tard, je ne m’appartiens plus ! soupira-t-il.

Clarisse comprit et elle lui dit en pleurant :

– Prosper, je vous attendrai.

– Merci, Clarisse, merci ! Ah ! vous me donnez tout le courage, toute la force dont j’ai besoin.

– Nous nous écrirons.

– Oui, souvent.



Ils se penchèrent sur la haie, leurs têtes se rapprochèrent… (P. 1453.)

Ils se penchèrent sur la haie, leurs têtes se rapprochèrent, et la bouche de Prosper mit un baiser sur le front de Clarisse.

– À revoir ! dit-elle, en enveloppant Prosper de son regard mouillé de larmes.

– Adieu ! répondit le jeune homme.

Ce mot « adieu ! » était un cri de douleur.

La jeune fille s'éloigna en s'enfonçant sous les arbres. Prosper rentra chez son oncle. François l'attendait. Les deux cousins causèrent longtemps.

– Frère, tu vas manquer à mon bonheur, avait dit François ; le jour de mon mariage ma joie ne sera pas complète, parce que tu ne seras pas près de moi pour en prendre ta part.

À cela, Prosper n'avait pas répondu. Est-ce qu'il pouvait briser le cœur de François en lui disant que c'était lui, Prosper, qui était aimé de Clarisse ? Mais les paroles de son cousin l'avaient douloureusement frappé. Il voulut de nouveau sacrifier l'amour à l'amitié.

– C'est moi qu'elle aime, se dit-il ; mais sept ans, c'est long : ai-je le droit d'exiger qu'elle m'attende ? Je ne lui écrirai pas. Si elle m'oublie, elle épousera François et ils seront heureux. Si au contraire elle m'attend, mon cousin se sera marié avec une autre et, à mon retour, je pourrai l'aimer et être heureux sans trouble.

Telles furent les pensées qui agitèrent Prosper pendant la dernière nuit qu'il passa à Grisolles.

IV

Depuis le départ du jeune soldat, Clarisse ne sortait plus que rarement de la ferme. Pendant un mois elle avait été bien triste ; elle pleurait souvent. Assise près de la fenêtre de sa chambre, regardant le ciel, sa pensée traversait l'espace à la recherche de Prosper.

Elle n'était plus la jeune fille rieuse et enjouée que nous avons vue danser dans la prairie. L'amour l'avait faite femme.

Peu à peu, elle se sentit plus calme et s'habitua à supporter l'absence de celui qu'elle aimait. Mais tous les matins, lorsque le facteur passait, son cœur battait violemment. Elle attendait toujours une lettre qui n'arrivait point.

François la voyait souvent ; mais dès qu'il essayait de lui parler de son amour, elle trouvait le moyen de porter la causerie sur un autre sujet. Et c'était de Prosper, toujours de Prosper que Clarisse parlait. Plus clairvoyant, François aurait bien vite découvert les secrets sentiments de la jeune fille ; mais aveuglé par son amour, il ne s'apercevait pas de la persistance avec laquelle Clarisse l'amenait à lui parler constamment du soldat. Et puis il lui paraissait si naturel qu'on pensât à Prosper, il était si heureux de causer de lui avec Clarisse !

Un jour il pria son père de rappeler au fermier Richard ce qui avait été convenu entre eux.

– C'est bien, dit Bertrand, je verrai Richard demain, et nous fixerons l'époque de ce mariage qu'il désire autant que moi.

Richard se promenait dans son jardin avec sa fille lorsqu'on vint l'avertir que Bertrand demandait à lui parler.

– Je vais revenir, dit-il à Clarisse en la quittant ; je me doute de ce qui amène Bertrand, et je ne veux pas le faire attendre.

– M. Bertrand chez mon père, lui qui n'y vient jamais ! se dit Clarisse. Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en pâlissant, je devine, je comprends, c'est…

Elle n'acheva pas. Ses yeux devinrent fixes et elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle resta ainsi longtemps, sans mouvement. Enfin elle se ranima, quitta le banc où elle s'était assise et se mit à marcher sous les arbres, fiévreusement agitée. Elle s'arrêta au fond du jardin contre la haie d'aubépine. Hélas ! les fleurs n'y étaient plus et Prosper était parti ! Elle se mit à sangloter. À ce moment son père l'appela.

– Déjà ! murmura-t-elle.

Elle rentra à la ferme.

– Petite, dit le fermier, j'ai une nouvelle à t'annoncer, à laquelle tu t'attends peut-être un peu… Eh bien ! tu ne dis rien ?

– Je vous écoute, mon père.

– Eh bien ! oui, fillette, on va te marier.

– Mais…

– Oui, oui, nous venons d'arranger ça, Bertrand et moi. Es-tu contente ?

– Mais, mon père…

– C’est bien, tu aimes François, je le sais ; tout est pour le mieux.

– Mon père, écoutez-moi…

– Me remercier ! c’est inutile. Si j’accepte François pour gendre, c’est qu’il me convient.

– Cependant, mon père, si je ne voulais pas me marier !

– Ta, ta, ta, tu le veux, voilà l’essentiel.

– Mon père, vous vous trompez.

– Comment ! je me trompe ?

– Je ne veux pas encore me marier.

– Et pourquoi, s’il te plaît ?

– Je suis trop jeune.

– Tu auras dix-huit ans à la Noël.

– Je n’aime pas François, mon père.

– Autre histoire ; depuis quand ne l’aimes-tu pas ?

– Je ne l’ai jamais aimé.

– Je n’en crois rien ; Bertrand m’a dit le contraire ; et puis, quand même tu n’aimerais pas François, il te convient et à moi aussi, cela surfit.

– Mon père, vous ne pouvez pas vouloir que je sois malheureuse.

– Je veux que tu sois la femme de François Bertrand. Écoute, Clarisse, je me fais vieux, j’ai besoin de repos ; il me

faut un gendre, et je ne vois que François à qui je puisse confier l'exploitation de ma ferme.

Moi, maintenant, vois-tu, je ne suis plus bon à rien ; je suis un vieux tronc à remplacer.

Clarisse savait combien son père était impérieux, absolu en tout et terrible dans ses colères. Comment éviter ce mariage ? Pour le moment il lui fallait obtenir un délai. Pendant ce temps, elle trouverait un autre empêchement.

– Vous n'êtes plus jeune, mon père, répondit-elle, cela est vrai ; mais, Dieu merci, vous pouvez encore diriger les travaux de votre ferme. Je ne suis pas disposée à me marier maintenant ; attendez jusqu'aux vendanges ; d'ici là, j'aurai pris mon parti, et je me serai habituée à considérer François comme mon mari. Peut-être pourrai-je l'aimer, ajouta-t-elle plus bas.

– C'est loin, les vendanges, répliqua le fermier ; mais enfin, puisque tu le désires, je t'accorde ce délai. Demain, j'en préviendrai Bertrand.

Clarisse se remit à espérer. C'était beaucoup d'avoir plusieurs mois devant elle.

À partir de ce jour, elle évita de se trouver seule avec François. Elle attendait toujours une lettre de Prosper. Trois mois se passèrent. L'époque du mariage fixée par elle était arrivée, et elle se sentait moins que jamais disposée à épouser François.

Un matin, son père lui dit :

– Clarisse, les vendanges sont faites. J'ai vu Bertrand hier ; il est aussi impatient que moi. À quand le mariage ?

– Mon père, répondit Clarisse, je ne suis pas encore décidée à me marier. Attendons, je vous prie, le printemps prochain.

– Tu te moques de moi, de Bertrand et de son fils ! s’écria le fermier avec colère ; c’est trop jouer avec notre patience. Dans quinze jours tu seras la femme de François.

Richard s’en alla furieux.

Il revint deux heures après et retrouva sa fille assise où il l’avait laissée. Ses yeux étaient rouges. Il comprit qu’elle avait beaucoup pleuré.

– Tu m’as demandé de retarder ton mariage jusqu’au printemps prochain, lui dit-il ; c’est convenu ; mais ce n’est pas moi qui t’accorde ce nouveau délai, c’est François qui le réclame pour toi.

Clarisse sut gré au jeune homme de cette preuve d’affection qu’il lui donnait et l’en remercia dans son cœur. De nouveau elle espéra.

Mais les jours s’égrenaient. Et toujours pas de nouvelles du soldat. On apprit seulement, vers la fin de janvier, que son régiment avait été envoyé en Algérie.

– C’est fini, se dit Clarisse, il m’a oubliée, il ne m’aime plus !

François venait la voir de temps à autre. Un jour elle le reçut mieux qu’à l’ordinaire. Cet accueil, tout nouveau pour lui, l’encouragea à parler de son amour. Clarisse l’écouta, ce qu’elle n’avait pas fait encore.

D'ailleurs, François ne déplaisait pas à la jeune fille ; elle s'imagina qu'elle pourrait l'aimer. Dans-cette pensée, elle vit arriver sans effroi les premiers jours du printemps.

Clarisse, comme la plupart des jeunes filles, ignorait les causes mystérieuses des attractions de l'amour. Elle croyait que la sympathie, fortifiée par l'estime, devait s'accroître dans un mutuel échange d'affection. Elle ne soupçonnait pas les mille épreuves de la vie en commun, dans lesquelles se brisent les cœurs qui ne sont pas étroitement unis.

Vers le milieu du mois d'avril, à la grande satisfaction de son père, Clarisse Richard devint la femme de François Bertrand.

V

Bertrand, avec l'aide d'un garçon de ferme intelligent, pouvait encore conduire ses travaux pendant plusieurs années. François quitta son père pour se mettre à la tête de la ferme du fermier Richard, qui lui en céda la direction avec joie. Sa fille mariée selon ses vœux, il ne désirait plus qu'un bon fauteuil au coin du feu, sa bouteille près de lui et un ou deux marmots à faire sauter sur ses genoux.

François partageait son temps entre son travail aux champs et sa femme, qu'il aimait avec la passion d'un premier et unique amour.

Clarisse était bonne et prévenante pour lui. Il ne lui demandait pas autre chose. C'était là tout le bonheur qu'il avait rêvé.

Dans les premiers temps qui suivirent le mariage, Clarisse essaya franchement d'aimer son mari. Elle chercha à lui donner tout ce qu'il y avait d'affection libre dans son cœur.

Les soins qu'elle dut apporter dans l'arrangement du nouveau ménage, lui donnèrent pendant quelques jours une activité qui l'absorba complètement. Le souvenir de Prosper se présentait plus rarement à sa pensée, elle espéra qu'elle cesserait de l'aimer. Mais son amour avait été trop grand et trop bien maître de son cœur pour ne pas y rester.

Insensiblement, un ennui invincible s'empara d'elle. Souvent elle se surprenait à rêver, et comme si on l'eût réveillée brusquement, elle tressaillait. Elle aimait à se rappeler ses belles années de jeune fille, alors qu'elle était libre, insoucieuse, heureuse. Malgré l'amour de son mari, ses attentions, la tendresse dont il l'entourait, elle ne se trouva point satisfaite. Tout semblait triste autour d'elle, quelque chose manquait à son cœur.

Elle pensa de nouveau à Prosper, et son amour, un instant comprimé, revint plus vif et plus violent. L'état de son cœur l'effraya. Elle voulut puiser dans l'amour de son mari la force qui lui manquait pour éloigner Prosper de sa pensée. Elle chercha à trouver en lui les qualités et les charmes extérieurs qu'elle admirait chez son cousin ; et, un instant, elle crut aimer ce fantôme de l'illusion.

Mais le rêve dura peu. Alors, découragée, sans force, brisée par la lutte, elle se laissa dominer par son amour et regretta le bonheur qui lui était échappé.

Ses traits s'altérèrent, ses fraîches couleurs disparurent, ses joues se creusèrent ; elle se plongea dans une noire mélancolie : terribles effets des tortures de l'âme.

François s'alarma sérieusement du changement de sa femme ; il employa tout ce que put lui suggérer sa tendresse pour chasser cette tristesse à laquelle il ne comprenait rien.

Aux questions qu'il lui adressait sur ce qu'elle éprouvait, ressentait, Clarisse répondait invariablement :

– Je ne souffre pas, je n'ai rien.

Souvent il insistait.

– Mais pourquoi es-tu si triste ? lui disait-il.

– Je n'en sais rien, répondait-elle. Et c'était tout.

Plus d'une fois il la surprit essuyant furtivement ses larmes.

– Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il un jour.

– Je ne pleure pas, répondit-elle.

Après cette réponse il n'osa plus l'interroger. Mais il se dit, le cœur affreusement serré : – Elle me cache quelque chose, elle a un secret pour moi. Pour le découvrir, ce secret, il chercha l'impossible. Cependant il se demandait :

– Suis-je aimé ?

Mais Clarisse était toujours pour lui douce, bonne, affectueuse.

– Si elle ne m'aimait pas, se disait-il, elle ne serait pas ainsi avec moi.

Il aimait mieux croire que douter.

VI

Un soir, – on était au mois de juillet – l'air était imprégné du parfum des fleurs, les blés ondulaient dans la plaine et la cigale chantait dans les hautes herbes. Un jeune homme portant l'uniforme de sous-officier suivait le chemin de grande communication qui traverse Grisolles. C'était Prosper. De temps à autre il s'arrêtait pour essuyer la sueur qui ruisselait sur son front.

Son œil interrogeait les lieux et les objets ; en les reconnaissant, il leur souriait comme à des amis que l'on revoit, comme on sourit à de doux souvenirs.

Tout à coup, il s'arrêta et appuya la main sur son cœur pour en comprimer les battements précipités. Il venait d'apercevoir le clocher et les premières maisons du village. Mais les deux principales habitations fixèrent seules son attention : la maison de son oncle Bertrand et celle du fermier Richard.

Au bout de quelques minutes, il se remit en marche, mais à travers champs, pour ne pas être rencontré par quelqu'un du village.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé à Grisolles depuis son absence. Allait-il retrouver Clarisse libre, l'attendant ? Il l'espérait. L'insensé ! Cependant l'idée lui vint qu'elle avait pu épouser François. Il la repoussa. Clarisse n'avait pu oublier la promesse qu'elle lui avait faite de l'attendre ; il ne songeait pas que lui-même avait manqué à la sienne en ne donnant pas de ses nouvelles.

Bientôt il se trouva derrière la maison du fermier Richard. Il marchait contre la haie du jardin.

– Oui, se disait-il, c'est ici que je l'ai vue la dernière fois. J'allais m'éloigner, le cœur triste, lorsque je l'aperçus, s'avançant lentement sous les arbres. Elle était…

Il s'arrêta brusquement. Clarisse était là, marchant sous les arbres. Comme sept ans auparavant, elle se dirigeait de son côté, et comme à cette époque elle était triste et rêveuse. Il crut d'abord à une hallucination. Mais non, c'était bien Clarisse ; il entendait le frôlement de sa robe sur l'herbe. Elle vint s'asseoir sur un banc de pierre, qui avait été placé sous un pommier depuis son départ, et il se souvint que c'était à cette même place qu'elle lui avait dit adieu. Ses membres tremblèrent comme la feuille d'automne prête à tomber, il cessa un instant de respirer et une sensation étrange lui serra les flancs. Il vit à quelques pas de lui une trouée dans la haie, il s'y élança, et avant que la jeune femme eût eu le temps de le reconnaître, il était à ses genoux.

Au même instant, un troisième personnage se glissait près d'eux dans un massif de noisetiers. C'était François.

De loin il avait cru reconnaître Prosper ; il s'était dirigé vers lui et allait lui adresser la parole, lorsqu'il le vit pénétrer dans le jardin et tomber à genoux devant sa femme. Sa surprise et son émotion furent telles que, momentanément, toutes ses facultés l'abandonnèrent.

– Prosper, vous, c'est vous ! s'écria Clarisse.

– Je suis libre, Clarisse, et je reviens pour vous aimer !

– Oh ! taisez-vous ! fit-elle avec effroi.

– Pourquoi, Clarisse, pourquoi ? Aujourd'hui, comme il y a sept ans, je vous aime, je vous adore !

Il avait pris une des mains de la jeune femme et la couvrait de baisers.

Clarisse la retira vivement.

– Prosper, laissez-moi ! s'écria-t-elle d'une voix oppressée ; relevez-vous… Mon Dieu, si quelqu'un vous voyait…

– Je voudrais crier au monde entier que je vous aime !

– Mais vous ne savez donc pas ?…

– Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime, que je n'ai jamais cessé de vous aimer et que mon cœur et ma vie sont à vous !

– Encore une fois, taisez-vous ! Prosper, je… je suis mariée, dit-elle d'une voix brisée.

– Mariée ! s'écria-t-il, en se dressant comme par un ressort, mariée !

Clarisse laissa tomber sa tête sur son sein.

– Ah ! c'est ma faute, c'est ma faute ! reprit Prosper d'une voix mouillée de larmes.

Puis après un silence :

– Clarisse, reprit-il, vous êtes la femme de François ; il était digne de vous et il vous aimait ; je comprends que vous m'ayez oublié, je n'ai pas le droit de vous adresser un reproche. Rendez votre mari heureux, Clarisse, donnez-lui tout le bonheur qu'il mérite.

La jeune femme étouffa un soupir.

– Si je suis malheureux, moi, continua-t-il, je l'ai voulu ; je ne vous ai pas écrit, j'ai eu tort, je le reconnais ; vous avez cru que je ne vous aimais plus, et…

Sa voix se perdit dans un sanglot. Après un nouveau silence, il reprit :

– Clarisse, je vais tout de suite m'éloigner de Grisolles et je n'y reviendrai jamais. Mon retour n'est connu que de vous, car personne ne m'a vu ni rencontré. Ne dites rien à François ; il doit ignorer que j'étais revenu… Ah ! que rien ne trouble son bonheur, sa tranquillité ! Et maintenant, Clarisse, adieu, adieu ! Pensez quelquefois à l'exilé.

La jeune femme fit un mouvement comme pour le retenir. Elle aurait pu lui dire, car elle le pensait :

– Non, ne pars pas, reste près de moi, je t'aime toujours ! Mais elle ne prononça pas un mot.

Prosper s'élança hors du jardin et disparut. Et Clarisse, qui s'était dressée debout, retomba sur le banc, essayant vainement d'étouffer ses sanglots.

François avait tout entendu. Il venait enfin de découvrir le secret de la tristesse et des larmes de sa femme, découverte affreuse, qui lui enlevait pour toujours sa tranquillité. Bien des choses maintenant lui étaient expliquées.

Ainsi, Prosper aimait Clarisse et était aimé d'elle. Cette taciturnité qu'il avait autrefois remarquée chez son cousin était causée par leur rivalité d'amour. Et Prosper s'était fait soldat pour lui abandonner Clarisse ; il avait voulu se dévouer. Il se rappelait ces conversations dans lesquelles,

faisant abnégation de lui-même, Prosper l'encourageait à aimer Clarisse, lui disant : « Toi seul es digne d'elle, c'est toi seul qu'elle peut aimer. » Oui, il s'expliquait tout, maintenant, Clarisse aimait Prosper, et c'était parce qu'elle l'aimait et lui avait promis de l'attendre qu'elle avait pendant près de deux ans retardé leur mariage. Obéissant aux ordres de son père, elle s'était mariée contre sa volonté…

Sa première pensée, en voyant Prosper s'éloigner à grands pas, avait été de le rappeler, de le forcer à revenir. Mais que lui aurait-il dit ? Quels moyens pouvait-il employer pour le retenir ? Aucun. Il le laissa donc partir.

Clarisse étant rentrée à la ferme, il sortit du jardin, il se mit à errer dans la campagne. Il fit plusieurs comparaisons entre lui et son cousin, et toujours à l'avantage de Prosper, de Prosper qui s'était sacrifié. Il est vrai qu'alors il ignorait son amour pour Clarisse. Mais, aujourd'hui, qu'il savait tout, devait-il accepter le dévouement de son cousin et le sacrifice de sa femme ? Prosper et Clarisse s'aimaient et tous deux souffraient par lui. Il avait fait le malheur de ces deux êtres qu'il chérissait et pour lesquels il aurait donné sa vie.

– Non, s'écria-t-il, je ne pourrai jamais supporter la pensée que Prosper vivra malheureux, loin de Grisolles, à cause de moi. Et Clarisse ? Lorsque je la verrai pleurer, penser à lui, le regretter… Ah ! c'est horrible !… Prosper, mon rival, lui que j'appelais mon frère ! Ah ! il faut bien que ce soit lui pour que je leur pardonne de s'aimer, pour ne pas les maudire ! Et pourtant, s'écria-t-il avec douleur, elle est ma femme, j'ai des droits à son amour ! Ah ! malheureux, malheureux que je suis ! c'est lui qu'elle aime !

Il sentait la jalousie le mordre au cœur, et il courait comme un insensé à travers champs. Puis revenant à des

pensées mieux en rapport avec son caractère et ses sentiments généreux, il s'accusait impitoyablement.

Pourquoi n'avait-il pas deviné qu'ils s'aimaient ? Clarisse ne voulait pas se marier ; il aurait dû comprendre. N'était-ce pas lui, en quelque sorte, qui l'avait forcée à l'épouser ? En les séparant, il avait détruit leur bonheur, brisé leur avenir.

Clarisse, nous le savons, était rentrée à la ferme. Elle avait été sur le point de se trahir et elle s'applaudissait d'avoir eu la force de se taire, le courage de laisser partir Prosper sans lui avoir laissé deviner qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer.

Mais sa force n'avait été qu'un suprême effort de volonté. Si Prosper était resté quelques instants de plus avec elle, il ne lui aurait plus été possible de contenir les élans de son cœur.

Croyant pouvoir ainsi se rendre forte contre elle-même, elle résolut de tout avouer à son mari, de se jeter dans ses bras, en lui criant :

« – Sauve-moi ! Protège-moi contre cet amour que j'ai donné à un autre ! Je veux t'aimer, t'aimer uniquement ! »

Elle attendit François, bien décidée à ne lui rien cacher ; mais, contre son habitude, le jeune fermier ne rentra pas dans la soirée.

Il était une heure du matin lorsqu'elle se coucha. Elle ne put dormir, et, au petit jour, elle entendit son mari, qui donnait divers ordres à ses domestiques.

Elle se leva, s'habilla très vite et descendit dans la cour. François n'y était plus. Elle ne le revit que dans la journée, à

l'heure du dîner. Il lui parut préoccupé, fatigué, souffrant ; elle n'eut plus le courage de lui faire la terrible confidence.

Un mois se passa, François était tout à ses travaux, leur demandant des distractions qu'il ne trouvait pas. Il était devenu morose, constamment en proie à de sombres pensées. Toujours bon et affectueux pour sa femme, il n'avait cependant plus les mêmes élans du cœur, les mêmes transports d'amour.

Un matin, c'était dans les premiers jours de septembre, François se leva et embrassa Clarisse avec une tendresse qu'elle ne lui connaissait plus. La veille, déjà, il avait eu un retour de gaieté étrange, dont elle n'avait pu comprendre la raison.

– Tous les matins, dit-il à sa femme, un aigle superbe vient se reposer sur une roche, toujours la même, de la *Côte aux Roches* ; je désire tuer cet oiseau de première taille ; je le ferai empailler pour le conserver.

Il prit son fusil et partit. Dès qu'il se trouva seul, hors du village, son visage s'assombrit. Il était affreusement pâle. Tout en marchant d'un pas inégal, il songeait à la destinée qui, pour lui, avait été cruelle. Il pensait en même temps à son père, à Clarisse et à Prosper ; ces trois êtres qu'il avait tant aimés, qu'il aimait toujours. Il se retraça sa jeunesse heureuse passée à côté de son cousin, jusqu'au jour où il avait connu Clarisse ; les premiers jours du bonheur goûté près de sa jeune femme ; ses angoisses, ses tourments en voyant Clarisse triste, souffrante ; enfin, la découverte qu'il avait faite du fatal secret de l'amour de sa femme pour Prosper.

Il marchait depuis longtemps sans s'être aperçu du chemin qu'il avait fait. Il se trouva dans la prairie, près de la rivière, à cet endroit où, un jour, Prosper et lui avaient dansé avec les jeunes filles du village. C'était là que Clarisse lui avait donné son premier baiser. Il poussa un long soupir et se dirigea d'un pas rapide vers la Côte aux Roches, dont il gravit la pente. Il se disait :

– Sans le bonheur la vie n'est rien ; il faut que je meure ; ma mort sera utile, elle délivrera Clarisse, et au lieu d'être trois à traîner le fardeau d'une existence douloureuse, ils seront deux heureux, elle et lui.

Il grimpa sur une roche, – la plus élevée, – qui surplombait le précipice. Alors, debout, il jeta autour de lui des regards rapides. Il ne vit personne et put croire que, de ce côté, la campagne était déserte. Il se trompait : dans la gorge, au fond de l'abîme, un homme et une femme cueillaient des prunelles, et à vingt pas de lui, appuyé contre une roche, se trouvait Pierre Barral, son berger. Au-dessus de sa tête, un corbeau passa, d'un vol lourd, faisant entendre un croassement funèbre.

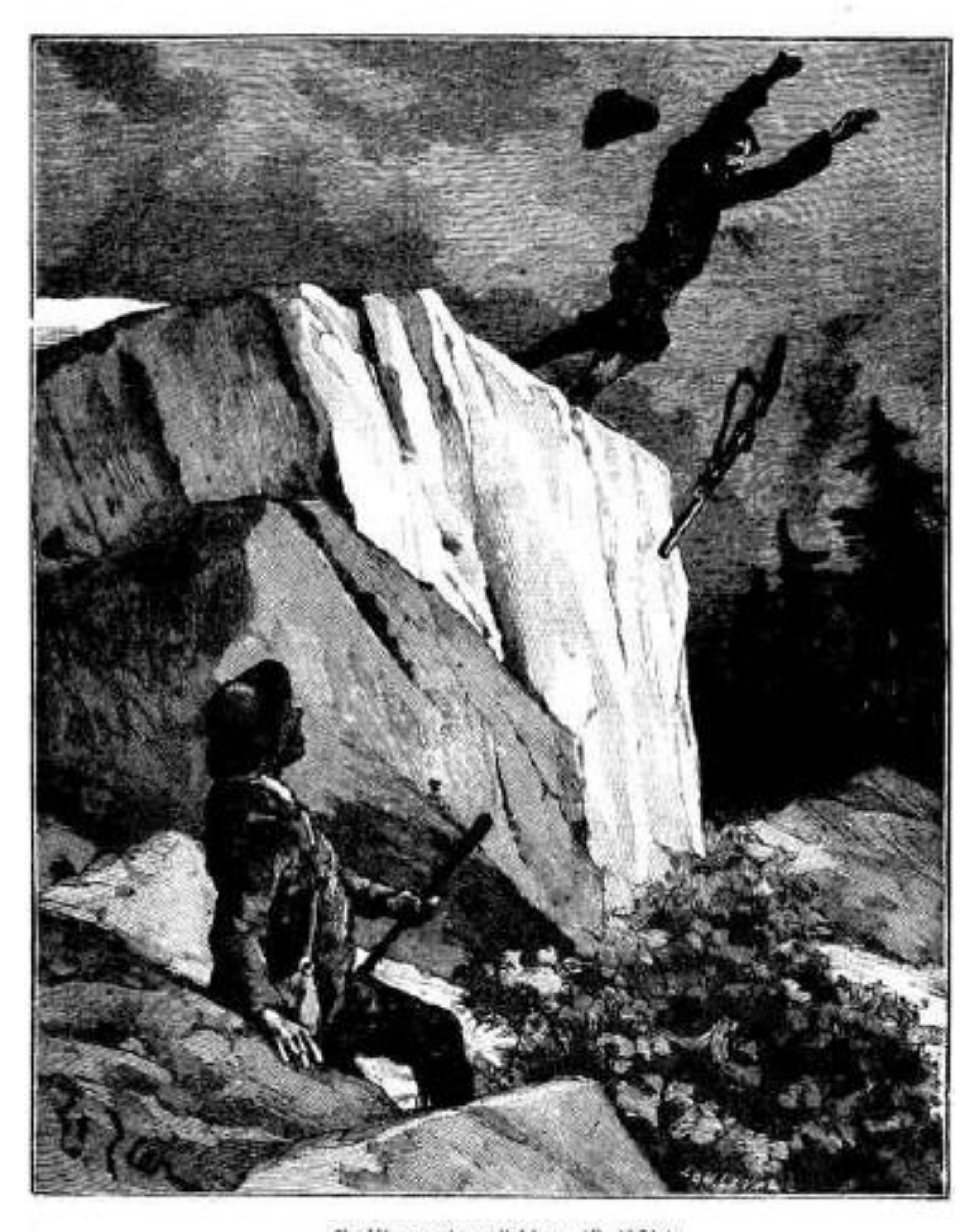
Deux détonations retentirent. Il avait tiré en l'air.

– Monsieur Bertrand, monsieur Bertrand, lui cria le berger, prenez garde !

Entendit-il ? On peut croire que non ; car au même instant, la tête en avant, comme le plongeur, il s'élança dans l'abîme.

On releva son cadavre horriblement mutilé ; il avait la tête broyée, le crâne ouvert en plusieurs endroits. Le malheureux n'était plus reconnaissable qu'à son vêtement. Le fusil, retrouvé déchargé au pied de la roche, fit croire à un

de ces terribles accidents de chasse qui arrivent trop fréquemment.



... Il s'élança dans l'abîme. (P. 1434.)

Seul, le berger aurait pu dire que son maître s'était suicidé ; mais il crut devoir garder le silence. Et quand la roche fut appelée, par les gens du pays, la *Roche maudite*, le berger dit :

– Elle est bien nommée.

VII

Cependant Prosper avait rejoint son régiment. Un jour, on vint lui dire que son capitaine le demandait. Il se rendit aussitôt chez l'officier.

– Le colonel, lui dit le capitaine, vient de me faire remettre ces papiers : une lettre du maire de Grisolles, qui contient une fâcheuse nouvelle.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria Prosper, quelle nouvelle ? Qu'est-il arrivé ?

– Cette lettre à votre adresse vous l'apprendra, répondit le capitaine, en tendant un pli au sergent. Voici ce qu'il contenait :

« Mon cher neveu,

« Je t'écris ces deux mots d'une main tremblante, pour te faire connaître notre épouvantable malheur. Ton cousin, mon pauvre François, s'est tué par accident, étant à la chasse. Je suis bien malheureux, mon cher Prosper.

« Maintenant, je n'ai plus que toi et tu es le dernier espoir de ma vieillesse. Je m'affaiblis tous les jours, et bientôt, je le sens, j'irai rejoindre mon pauvre fils. Mais je

mourrai content si tu es près de moi pour me fermer les yeux.

« M. le maire écrit à ton colonel et le prie de t'accorder ton congé définitif, ce qui ne peut présenter aucune difficulté, vu que tu as fait tes sept ans de service.

« Aussitôt la présente reçue, reviens vite, je t'attends.

« Ton oncle,

« Bertrand. »

Huit jours après, Prosper arrivait à Grisolles. Un an s'écoula. Prosper avait vu Clarisse plusieurs fois, mais ils ne s'étaient pas dit une parole rappelant le passé. Un jour le fermier Richard vint trouver le fermier Bertrand.

– Je viens vous faire une proposition, lui dit-il.

– De quoi s'agit-il ? demanda Bertrand.

– Nous devenons vieux, mon cher ami, et le malheur qui nous est arrivé nous a bien cassés. Depuis un an vous êtes souvent malade ; moi, je n'ai plus de jambes, et ma ferme va de mal en pis. Il y aurait à tout cela un bon remède.

– Voyons ?

– Ce serait de réunir votre ferme à la mienne, c'est-à-dire de n'en faire qu'une seule, dont la direction serait confiée à Prosper.

– Et Clarisse ? fit Bertrand.

– Nous y voilà : il faudrait que Prosper voulût la prendre pour femme.

– Oui, vraiment, Richard, tout pourrait s'arranger ainsi. Prosper rentrait à ce moment. Bertrand lui fit part de la proposition du fermier Richard.

– Clarisse, répondit le jeune homme, a trop aimé mon cousin ; et puis sa mort est encore si récente que je ne saurais consentir à épouser sa veuve ; je suis sûr que Clarisse pense comme moi.

– Vous vous trompez, dit vivement Richard, j'ai parlé de cela à ma fille, et elle m'a fait comprendre que ce mariage ne lui déplaisait pas.

– Serait-il vrai ? exclama Prosper.

– S'il en était autrement, je ne serais pas venu.

Le jeune homme laissa les deux vieillards et courut trouver Clarisse.

– Je viens de voir votre père, lui dit-il ; est-il vrai que vous consentiriez à me prendre pour mari ?

– Oui, répondit-elle.

– Au moins, dites-moi que vous agissez librement.

– Vous ne pouvez en douter, Prosper. Je vous aime, je vous ai toujours aimé !

Un mois plus tard les deux fermes étaient réunies. Clarisse et Prosper étaient mariés.

VI

LE BON CURÉ

Un assez long silence succéda aux dernières paroles du berger.

Il avait les yeux mouillés de larmes, car ce n'avait pas été sans une douloureuse émotion qu'il avait évoqué de si terribles souvenirs.

Édouard Lebel était lui-même vivement impressionné. Il ne pouvait s'empêcher d'établir un rapprochement entre sa situation et celle dans laquelle s'était trouvé Prosper vis-à-vis de la belle Clarisse. En effet, la fille du fermier Richard était riche et lui pauvre, élevé un peu par charité ; il avait compris qu'il ne pouvait prétendre à la main de Clarisse, et pendant des années il l'avait aimée sans espoir.

Sans doute, Prosper s'était fait soldat parce qu'il était convaincu que le fermier Richard ne l'accepterait pas pour gendre ; toutefois, il était difficile de lui retirer le mérite de s'être sacrifié pour son cousin.

Mais tous deux n'avaient-ils pas été admirables ?

Et Édouard se demandait si le sacrifice de Prosper n'avait pas été aussi grand, aussi complet que celui de François, se suicidant pour réunir deux êtres qui s'aimaient et leur rendre le bonheur qu'il leur avait pris.

Ce fut le jeune artiste qui reprit le premier la parole.

– Est-ce que Clarisse et Prosper existent encore ? demanda-t-il.

Le vieillard secoua la tête et répondit :

– S'ils étaient encore de ce monde, monsieur, je ne vous aurais pas raconté leur histoire. Voyez-vous, je sais seul que François Bertrand s'est jeté volontairement dans le précipice, et, comme bien vous pensez, je me suis bien gardé de raconter la chose. Car bien sûr, cela aurait mis empêchement au mariage. Après, Prosper et Clarisse étaient si heureux que je me serais coupé la langue plutôt que de dire des paroles qui auraient troublé leur bonheur. Pour tout le monde dans le pays, aujourd'hui encore, François a eu le vertige et est tombé dans le précipice.

– Êtes-vous certain que personne n'a soupçonné la vérité ?

Le vieux berger eut un sourire triste.

– Clarisse seule, monsieur, eut l'idée que François s'était donné la mort.

– Ah !

– Sachant que j'avais été témoin de la chute de son mari, elle m'a interrogé plusieurs fois à ce sujet ; mais je lui ai toujours répondu de façon à la tranquilliser. Et quand elle s'est remariée, elle croyait bien, comme tout le monde, que le pauvre François était mort victime d'un accident, soit qu'il eût reçu dans la tête la charge de son fusil ou que, pris de vertige, il fût tombé dans le précipice, comme c'était l'avis du plus grand nombre.

Quant à Prosper Alain, il ne se douta jamais de rien.

Ce fut lui qui fit élever un beau monument de marbre blanc à la mémoire de son cousin ; vous pourrez le voir, monsieur, s'il vous plaît d'entrer un jour dans le cimetière de Grisolles.

– Mais il y a encore des Alain à Grisolles ?

– Sans doute, monsieur, les deux fils de Clarisse et de Prosper qui sont, comme autrefois Richard et Bertrand, les plus riches fermiers de la commune. Les deux fermes réunies ont été de nouveau séparées après la mort de Prosper. Jacques Alain, l'aîné des deux fils, a pris l'ancienne ferme de M. Richard, le cadet celle de M. Bertrand. Si vous les connaissez, monsieur, vous savez que Jacques Alain a quatre enfants, et Paul Alain trois ; des cultivateurs pour l'avenir. Ah ! les terres de Grisolles ne sont pas près de rester en friche.

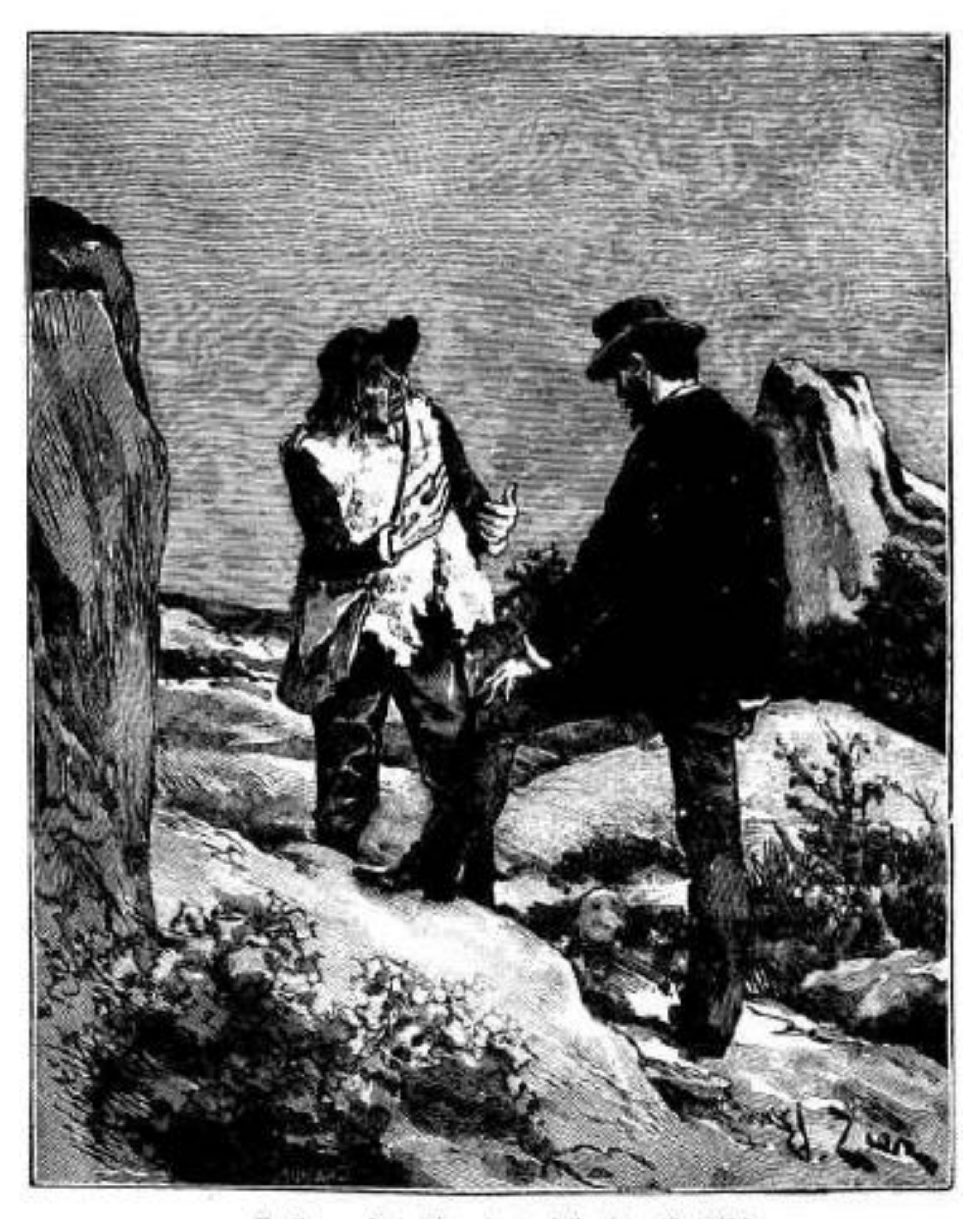
Maintenant, mon bon monsieur, il faut que je vous quitte, car voilà le soleil qui commence à baisser.

– Moi-même, dit Édouard, je vais retourner au château.

Tous deux s'étaient levés. Le jeune homme avait la main dans sa poche pour en retirer les deux louis qu'il voulait donner au vieillard ; mais il était hésitant, il ne voulait pas avoir l'air de faire une aumône, et glisser les deux pièces d'or dans la poche du berger sans qu'il s'en aperçût, lui paraissait difficile.

À ce moment, Pierre Barral se mit à fouiller dans le sac qu'il portait en bandoulière, en tira un étui et le présenta à l'artiste.

– Qu’est-ce que c’est que cela ? demanda le jeune homme étonné, en prenant l’objet.



… En tira un étui et le présenta à l’artiste. (P. 149.)

– Vous le voyez, monsieur, tout simplement un étui, qui n'a par lui-même aucune valeur.

Mais pour quelqu'un qui tient aux choses que tout le monde ne peut pas avoir, cet étui vaut la peine qu'on l'accepte.

– Alors, vous me l'offrez ?

– Oui, monsieur, et vous ferez plaisir au vieux berger en l'acceptant. C'est moi qui l'ai fabriqué avec mon couteau, oh ! bien grossièrement.

Édouard tenait délicatement l'étui, comme il eût fait d'un objet d'art précieux, et il le tournait et le retournait, l'examinant curieusement.

– Il est bon que vous sachiez, reprit le berger, avec quel bois j'ai fabriqué cet étui ; venez, je vais vous faire voir.

Il conduisit Édouard au bord du précipice et lui montra le tronc d'un arbre foudroyé autrefois, qui saillait entre deux roches.

– Par exemple, dit-il, ce n'est pas moi qui suis allé couper là le morceau de bois dont je me suis servi : je l'ai trouvé chez nous où il avait été apporté par mon grand-père. Il faut vous dire, monsieur, qu'il y a une superstition dans le pays : on prétend que celui qui possède un morceau du tronc d'un arbre que la foudre a broyé est sûr de vivre longtemps et de ne jamais manquer d'argent.

Le jeune homme sourit.

– Vous riez, monsieur ; eh bien ! moi aussi, je ris de cette superstition, attendu que, mieux que personne, je peux affirmer que c'est une bêtise. Il y a quarante ans que cet étui

n'est pas sorti de mon bissac, et je suis toujours pauvre, si pauvre que je n'ai pas même dans mon sac les cinq sous du Juif-Errant.

Et le vieillard se mit à rire de si bon cœur qu'il lui en venait des larmes aux yeux.

– Heu ! heu ! fit Édouard, vous vous trompez peut-être.

Comme machinalement, il avait posé la main sur l'ouverture du sac.

– Oh ! vous pouvez regarder dedans, mon bon monsieur, il n'y a pas d'indiscrétion.

L'artiste jeta un coup d'œil au fond du sac.

– Je m'en doutais ! s'écria-t-il.

– Hein ! de quoi donc ?

– S'il n'y a pas d'argent dans votre sac, il y a de l'or.

– De l'or ! Vous vous moquez, mon bon monsieur.

– Mais pas le moins du monde ; du reste, regardez.

Le vieillard vit les deux pièces d'or. Aussitôt il saisit la main de l'artiste, et la serrant avec émotion :

– Ainsi, dit-il, vous n'avez pas voulu accepter un cadeau sans en faire un autre ?

– Je garderai cet étui en souvenir de vous, mon brave homme, et vous, vous accepterez ces deux louis pour vous donner quelques douceurs.

Le vieux berger secoua la tête en souriant.

– Avec votre permission, mon bon monsieur, et en votre nom, je donnerai ces deux belles pièces d'or à ma petite-fille ; c'est son mari, malade, qui a besoin de quelques douceurs. Moi, voyez-vous, il me faut peu de chose : ma soupe matin et soir, puis un morceau de pain avec du fromage et un verre de vin, quand il y en a. Si le vin manque, je bois de l'eau et je suis content tout de même.

Silencieusement Édouard serra la main du vieillard, et ils se séparèrent.

*

* *

Il y avait au château de Grisolles une chapelle où le curé, le vieil abbé Logerot, aurait pu venir dire sa messe de temps à autre, car le château n'était qu'à une petite lieue du village ; mais la jeune châtelaine, quoique très pieuse, trouvait que c'était assez pour elle et ses domestiques d'assister le dimanche aux offices dans l'église paroissiale.

Elle priait simplement, comme toutes les femmes du pays, avec le recueillement de la foi. Chez elle, pas d'affectation de dévotion. Quand le curé montait en chaire, elle écoutait le sermon avec plaisir, bien que le vieux prédicateur dût mettre son éloquence à la portée des braves gens à qui il s'adressait.

C'est qu'il se tenait étroitement dans son rôle, ce bon prêtre de campagne qui, s'il eût été ambitieux, aurait pu arriver à une haute situation ecclésiastique. Il était intelligent, avait une instruction profonde et aussi, disons-le, une réelle éloquence de la chaire. Mais il ne tirait pas vanité de ses qualités personnelles ; il se contentait d'être simple et bon.

À plusieurs reprises et dès le début de sa carrière, on lui avait proposé des changements avantageux qu'il avait opiniâtrement refusés.

Son évêque, qui le tenait en très haute estime, avait voulu lui donner près de lui le poste de grand vicaire.

– Non, monseigneur, avait-il répondu, laissez-moi au milieu de mon troupeau, là où j'aime et suis aimé.

S'il était chanoine depuis quelques années, c'est qu'il n'avait pu refuser cette dignité que son évêque lui avait conférée.

L'abbé Logerot avait laissé passer les années, ne cherchant qu'à se faire oublier dans sa modeste cure de village.

– Je suis si heureux ici au milieu de mes enfants ! disait-il souvent ; et il ajoutait en souriant, rappelant ce vers d'une vieille chanson :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Il avait vu grandir les petits, les avait mariés, avait baptisé leurs enfants, et il avait conduit au champ de l'éternel repos les vieux qui l'avaient vu arriver tout jeune à Grisolles.

– Voyez-vous, disait-il un jour à M. Darimon, si l'on m'offrait la mitre, je la refuserais, comme j'ai toujours tout refusé. Mon Dieu, je pourrais encore consentir, à la rigueur, à quitter ceux qui vivent ; ils m'oublieraient peut-être, car un autre curé aurait pour eux autant de sollicitude que j'en peux avoir… Mais il y a mes chers morts, qui reposent là-bas sous les cyprès, derrière l'église ; ceux-là, je ne peux pas les abandonner.

Et de fait, chaque matin, après sa messe, on pouvait voir l'abbé Logerot se promenant lentement dans le cimetière, en mâchonnant des prières. C'était, depuis nombre d'années, toujours la même promenade. Le curé arrachait par-ci par-là les herbes folles qui envahissaient les modestes sépultures ; il redressait ici une croix que le vent avait penchée, replaçait là une couronne tombée.

Et pendant ce pieux pèlerinage de chaque jour, il trouvait toujours quelque chose à faire dans le cimetière où quelques rares tombes monumentales semblaient protester contre l'égalité après la mort.

Dès les premiers jours de son arrivée à Grisolles, Édouard Lebel avait visité l'église, non en curieux, mais en artiste qui espère toujours trouver quelque merveille ignorée et perdue dans un coin de village.

Dans sa modestie artistique, l'église de Grisolles était bien celle qui convenait au desservant de la paroisse si modeste et en même temps si remarquable. L'architecte, demeuré inconnu, tout en se renfermant dans de modestes proportions, s'était complu, avec un amour passionné de l'art, à imiter les chefs-d'œuvre du genre. L'ensemble de l'édifice présentait cette harmonie que l'on trouve dans le gothique, malgré la profusion des détails.

Malheureusement, le temps avait marqué profondément sa griffe un peu partout : sur le péristyle, cicatrisé en maints endroits ; sur la façade écornée et lézardée ; sur les arcs-boutants affreusement ébréchés. Au milieu du fronton, une délicieuse rosace avait subi toutes les intempéries, et un campanile était décapité. Tel qu'il était, on pouvait encore admirer l'édifice, particulièrement le clocher, qui avait résisté à toutes les attaques du temps, au milieu de ses

quatre clochetons qui semblaient lui servir de gardes du corps.

L'intérieur de l'église était des plus simples.

Seul, le sanctuaire contrastait par sa richesse d'ornementation, un peu criarde, toutefois, avec la nudité de la nef et du transept. Le maître autel et celui de la Vierge étaient richement entretenus par les dames et les jeunes filles riches de la paroisse. C'était à qui ferait les plus beaux cadeaux à l'église.

Quant à Mlle Dubessy, elle se contentait d'entretenir, sans le laisser soupçonner, la bourse où le vieux curé puisait pour ses aumônes et autres bonnes œuvres.

D'un autre côté, M. Logerot, qui était très pauvre, recevait beaucoup du château, des provisions de toute nature ; de sorte que lui et sa gouvernante n'avaient rien ou presque rien à dépenser.

– Vous êtes ma Providence, comme celle de tous les pauvres de la contrée, disait-il à la jeune châtelaine.

– Vous m'aidez à faire un peu de bien, monsieur le curé, répondait la jeune fille ; c'est moi qui suis votre obligée et qui vous dois des remerciements.

– Soit, mademoiselle, mais je vous apporte les bénédictions de tous ceux que vous soulagez. Ils savent que je suis pauvre et que c'est votre main qui donne par les miennes.

Depuis que M. Darimon avait constaté le changement si brusque du caractère de sa pupille, celle-ci ne se rendait plus comme autrefois à l'église pour la grand'messe ; mais elle ne manquait jamais l'office du matin. Le vieux curé s'étonnait,

ne comprenant rien à cette fantaisie de la jeune fille ; toutefois, il ne se permettait pas de lui en demander la raison.

La famille de Lancelin et Mme de Linois et son fils s'étaient empressés d'imiter Mlle Dubessy ; ils assistaient maintenant à la messe du matin, pensant être ainsi agréables à la jeune fille ; jusque dans l'église on faisait la cour à la riche héritière.

Mme de Linois affectait une grande dévotion ; son fils, devenu très rangé, ne quittant jamais sa maman, pouvait passer pour un petit saint. Mme de Linois était de la confrérie de sainte Anne, c'était elle qui portait la bannière de la mère de la vierge Marie. Tous les samedis, dans l'après-midi, elle était à l'église pour parer les autels. Son zèle pieux édifiait tout le monde, particulièrement le bon prêtre, à qui elle avait fait cadeau d'une aube magnifique qu'elle avait, disait-elle, brodée de ses mains, et que le curé ne portait que les jours de fêtes carillonnées. Ces grands jours, c'était Mme de Linois qui faisait la quête dans l'église, et M. Alfred ne dédaignait pas de donner le pain bénit.

Malgré sa finesse et sa perspicacité, le bon vieux curé se laissait prendre à ces manifestations extérieures d'une grande piété. Il est vrai que Mme de Linois jouait admirablement son rôle de femme tout en Dieu ; elle réussissait ainsi à tromper les vraies dévotes qui la prenaient pour exemple. De sorte qu'il y avait à Grisolles une émulation de dévotion et de piété qui enchantait le curé. Naturellement, il avait Mme de Linois et son fils en grande estime et disait, à qui voulait l'entendre, tout le bien qu'il pensait d'eux.

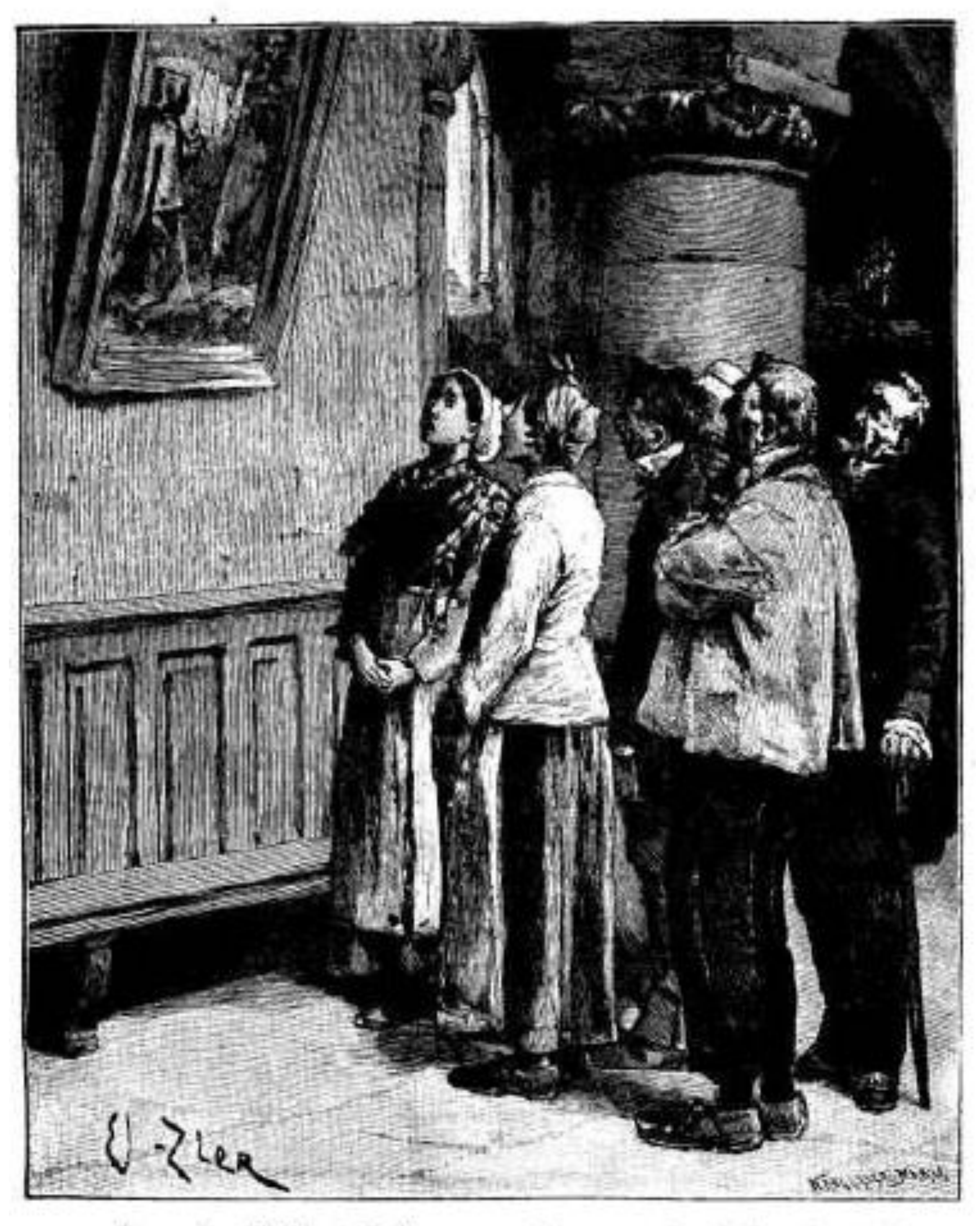
Il s'agissait, pour Mme de Linois, de se faire un ami du vieux curé et, mieux encore qu'un ami, un allié qu'elle ferait agir puissamment, le moment venu, auprès de Mlle Dubessy. Elle savait que la jeune fille avait pour M. Logerot une grande déférence, une affection filiale, qu'elle lui demandait souvent des conseils et l'écoutait toujours avec un profond respect. Évidemment, dans une circonstance aussi grave que celle de faire choix d'un mari parmi les prétendants à sa main, la jeune châtelaine ne manquerait pas de consulter le bon curé ; il était donc important de l'avoir pour soi, de s'en faire un avocat qui plaiderait chaleureusement la cause de M. Alfred et la gagnerait.

Mme de Linois employait tous les moyens pour amadouer le curé, le circonvenir ; comme tous les vieillards, il avait ses manies, et c'était surtout dans ses innocentes manies que l'astucieuse femme s'ingéniait à le flatter.

Aussi, chaque fois qu'elle lui faisait un petit cadeau, était-elle sûre qu'il en éprouverait un grand plaisir.

Tout récemment, deux tableaux, expédiés d'Italie, étaient arrivés à Grisolles à l'adresse de M. Logerot. C'était un envoi de M. le comte de Linois, qui se trouvait alors à Florence, avait dit Mme de Linois. Ces tableaux, dont l'un représentait saint Sébastien percé de flèches, et l'autre saint Georges à cheval, terrassant le dragon, étaient un cadeau que M. le comte offrait à M. le curé Logerot pour son église. Le curé, qui avait pour prénom « Georges » s'était mis à pleurer de joie, comme un enfant, à la vue de son saint patron vainqueur du dragon, c'est-à-dire du démon.

Les tableaux avaient été placés dans le chœur, en face l'un de l'autre, et déjà bon nombre d'habitants de la commune étaient venus les admirer.



… Bon nombre d'habitants de la commune étaient venus les admirer. (P. 1475.)

Mais le curé désirait vivement qu'Édouard Lebel vînt voir les tableaux, et lui dise sincèrement ce qu'il pensait des

deux toiles. Et puis, il avait encore autre chose à demander au jeune artiste, et, à ce sujet, il se promettait de faire prochainement une visite au château.

Un dimanche, après la messe basse, Mlle Dubessy, avant de sortir de l'église, se rendit à la sacristie pour dire bonjour au curé, ainsi qu'elle en avait l'habitude.

Après quelques paroles échangées, M. Logerot reprit :

– Mademoiselle, j'aurais bien du plaisir à vous voir aujourd'hui à la grand'messe.

Et comme la jeune châtelaine ne répondait pas tout de suite, il ajouta en souriant :

– J'ai préparé un sermon… Cette fois, c'est pour vous que je prêcherai.

– S'il en est ainsi, monsieur le curé, répondit la jeune fille, je serai à mon banc, je vous le promets.

– Merci.

– Votre bourse est-elle encore suffisamment garnie ?

– Mais dimanche dernier vous m'avez remis trois cents francs ; malgré mes prodigalités, je n'ai pas donné cent francs cette semaine ; c'est que grâce à vos nombreux bienfaits, sans cesse renouvelés, mademoiselle, les malheureux, les nécessiteux deviennent de plus en plus rares, non seulement à Grisolles, mais dans toutes les communes voisines.

– Eh bien, monsieur le curé, répondit la jeune fille avec son adorable sourire, nous ne devrons être contents, vous et

moi, que le jour où nous pourrons dire : nous n'avons plus autour de nous aucune misère à soulager.

Le vieillard saisit les mains de la jeune fille, et avec attendrissement :

– Vous êtes un ange du bon Dieu ! dit-il.

Claire quitta M. Logerot et sortit de l'église.

Mais avant de monter dans son coupé, elle dut répondre aux compliments que lui adressèrent Mme de Linois et M. et Mme de Lancelin ; à Mme Éliane, qui se jeta à son cou et l'embrassa sur les joues ; aux salutations empressées de M. Alfred de Linois et de M. Auguste de Lancelin, qui ne perdaient jamais l'occasion d'obtenir de la belle châtelaine l'aumône d'un regard ou d'un sourire.

Comme toujours et avec sa grâce charmante, Claire tendait la main aux femmes de Grisolles qui s'approchaient pour la saluer, et elle avait pour les unes et les autres des paroles affectueuses.

Puis c'était le tour des petites filles qui l'entouraient et qu'elle embrassait.

– Mademoiselle, lui dit une fillette de dix ans, il y a bien longtemps que vous n'êtes pas venue nous voir à l'école ; nous vous attendions tous les jours ; nous sommes toutes si heureuses lorsque vous venez passer un instant avec nous.

– Vous avez raison, ma mignonne, répondit Claire, je vous ai trop négligées dans ces derniers temps, c'est un devoir auquel j'ai manqué ; mais je n'oublie pas mes petites amies de l'école, je pense à vous souvent, au contraire, et puisque vous me rappelez que je vous dois une visite, je vous

la ferai demain, vous pouvez le dire à vos petites camarades et prévenir votre excellente maîtresse.

– Ah ! je suis contente, bien contente ! s'écria la petite fille en frappant dans ses mains.

Puis après avoir fait une révérence, elle rejoignit sa mère, qui l'attendait. Les autres petites filles s'envolèrent comme une bande d'oiseaux joyeux.

– Nous aurons le plaisir de vous revoir ce soir, dit Mme de Linois à Mlle Dubessy.

– Et nous aussi, ajouta Mme de Lancelin.

– Vous êtes mes fidèles, répondit la jeune fille.

– Sortirez-vous dans la journée ? demanda Mme de Linois.

– Je ne sais pas, répondit Claire, cela dépendra du temps, d'abord, et ensuite de la disposition d'esprit dans laquelle je me trouverai.

– Oh ! nous aurons un bel après-midi, dit vivement Mlle Éliane, et si mademoiselle Claire voulait bien venir jusque chez nous…

– Je ne dis pas non, ma chère Éliane, mais je ne promets rien. M. le curé m'a témoigné le désir de me voir assister aujourd'hui à la messe de dix heures.

– Alors ? fit Mme de Linois.

– Je reviendrai. M. le curé m'a parlé d'un sermon…

– Oh ! en ce cas, nous assisterons aussi, Alfred et moi, à la grand'messe.

– Il ne nous sera pas possible de revenir, dit assez piteusement Mme de Lancelin ; nous attendons quelques personnes à déjeuner et les Ridelles sont plus éloignées de l'église que le château de Grisolles. Je le regrette vraiment, car un sermon de M. le curé est toujours très agréable à entendre.

On se sépara. Claire monta dans son coupé et rentra au château, après avoir dit au cocher de se tenir prêt à dix heures moins un quart, pour la reconduire à l'église.

M. Darimon, qui avait entendu donner l'ordre, se montra très surpris. Ce n'était pas assez d'une messe, il en fallait deux, maintenant ; que signifiait cette nouvelle fantaisie ? Est-ce que sa pieuse pupille allait se jeter dans une dévotion outrée, comme cette chère Mme de Linois, qui ne passait pas un jour sans aller prier dans la chapelle de sainte Anne ?

– Moi, se disait l'honnête tuteur, je ne blâme pas les croyants ; chacun a ses idées et j'ai le respect des convictions ; parbleu, j'ai de la religion autant qu'un autre ; mais en cela comme en bien d'autres choses, pas trop n'en faut. L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe, et j'ajoute qu'en matière de religion, l'exagération devient ridicule.

Et comme M. Darimon était préoccupé, sa pauvre tabatière en souffrait. Il l'avait constamment, tantôt dans une main, tantôt dans l'autre, et quand il était contrarié, Dieu sait avec quelle rage il la tourmentait.

– Ainsi, Claire, dit-il à sa pupille, vous allez retourner à l'église ?

– Oui, pour assister à la grand'messe.

– Est-ce que ce sera ainsi tous les dimanches ?

– Cela vous déplairait-il, mon cher tuteur ?

– Non, Claire ; mais il me semble qu'une messe suffit. Auriez-vous oublié ce matin de dire une prière ?

– Je vais aujourd'hui à la messe de dix heures pour faire plaisir à M. le curé.

– Ah !

– Il a préparé, m'a-t-il dit, un très beau sermon.

– Oh ! alors, je comprends, je comprends.

– Et vous êtes tranquillisé, rassuré ?

– Mais…

– Avouez-le, mon cher tuteur, vous craigniez que je ne devinsse trop dévote ?

– Oh ! Claire, je sais bien que vous êtes trop raisonnable…

– N'allez pas si vite, monsieur Darimon ; si je vous disais que plus d'une fois déjà j'ai eu l'idée de me faire religieuse.

Le brave homme éprouva une telle commotion que la tabatière faillit s'échapper de ses mains.

– Claire, mon enfant, que me dites-vous là ? s'écria-t-il.

– La vérité.

– Oh ! mon Dieu !

– Elle ne me viendrait pas, cette idée, si j'étais une fille pauvre, si, comme tant d'autres, j'étais obligée de travailler pour vivre. Il est des jours où je me sens écrasée sous le

poids de ma fortune, de cette fortune dont vous prenez tant de soins et que vous augmentez constamment.

Claire avait de grosses larmes dans les yeux.

– Ainsi, Claire, ma chérie, c'est donc vrai, bien vrai, vous n'êtes-pas heureuse ?

– Heureuse ! est-ce que je peux l'être ? Est-ce que je le serai jamais ? Mon cher tuteur, il y a de bien étranges destinées. Il semble que je n'ai rien à désirer, que tout me sourit, que tout rayonne autour de moi. On dit : Est-elle heureuse la demoiselle de Grisolles ! Cruelle ironie ! Et l'on m'envie ! Eh bien, moi, j'envie le sort de la plus humble des ouvrières, j'envie le sort de ces jeunes filles que je vois dans les champs, courbées vers la terre du matin au soir. Elles n'ont pas le rire forcé, la parole contrainte ; elles ont l'âme sereine, elles ont l'espérance ! Ah ! l'espérance ! Je ne l'ai pas, moi. Oh ! oui, je suis malheureuse !

– Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Claire, mon enfant, vous me parlez aujourd'hui comme vous ne l'avez pas fait depuis deux mois ; ah ! si vous saviez comme j'ai souffert de votre froideur, de votre tristesse, de vos refus à me répondre quand je vous interrogeais… Et pourtant, vous savez combien je vous aime et vous suis dévoué ; mon Dieu, mais je ne vis que pour vous ! Claire, dites-moi vos ennuis, vos chagrins, ouvrez-moi votre cœur. Si je puis faire quelque chose pour vous, parlez, Claire, parlez, ordonnez. Ah ! mais, je ne suis pas aussi vieux qu'on le croit ; j'ai encore en moi de la vigueur, une grande force à mettre au service de ma chère pupille.

La jeune fille secoua tristement la tête.

– Vous ne pouvez rien, mon ami, dit-elle. On ne détourne pas la fatalité, on la subit.

– Claire, répliqua M. Darimon, le teint animé, les yeux brillants, pourquoi êtes-vous malheureuse ?

– Parce que je suis riche, trop riche.

– Mais ce n'est pas une raison, cela ; je ne comprends pas, Claire, non, je ne peux pas comprendre… Est-ce qu'on se plaint jamais d'être trop riche ? Ah ! si vous étiez d'une mauvaise santé, malade ou infirme, vous pourriez dire… Mais rien de cela… Vous vous portez à merveille et la nature vous a comblée de ses dons les plus précieux. En effet, – et laissez-moi vous le dire, – vous avez toutes les perfections…

La jeune fille sourit amèrement.

– Vous êtes divinement belle, continua M. Darimon, et vous êtes bonne, si bonne que je ne crois pas qu'il y ait un cœur de jeune fille comparable au vôtre. Généreuse et compatissante, vous aimez faire le bien et, grâce à votre fortune, vous en faites autant que vous voulez. Vous êtes la providence des malheureux ; à dix lieues à la ronde vous êtes vénérée, bénie, et l'on vous a surnommée la fée du château. Et vous vous plaignez d'être riche, et, pour un peu, vous maudiriez votre richesse. Ah ! Claire, Claire, vous n'étiez pas ainsi autrefois ; comment ayez-vous pu changer ainsi ? Je me perds en conjectures et constamment je me demande : Qu'est-ce que cela veut dire ?

La jeune fille saisit le bras du vieillard et le serrant fiévreusement :

– Cela veut dire, répondit-elle d'une voix assourdie par l'émotion, que mon âme a des enthousiasmes qui lui sont

défendus, des élans que je suis obligée de réprimer, des aspirations que je dois étouffer, des douleurs qui ne peuvent s'apaiser… Cela veut dire, continua-t-elle en s'animant, que j'ai besoin d'affection et de tendresse, d'un cœur qui se donne à moi tout entier, sans réserve, comme je suis disposée à donner le mien ; enfin, j'ai besoin d'être aimée, aimée comme je le voudrais, comme je le désire, ardemment, uniquement, et je ne peux pas l'être et je ne le serai jamais !

– Il me semble, Claire, que vous ne manquez pas d'amoureux, hasarda timidement M. Darimon.

Elle eut un frémissement des lèvres et des narines.

– Des amoureux de mes millions et non de ma personne, répliqua-t-elle en haussant les épaules.

– Oh ! ma chère enfant, fit le vieillard avec un accent de tristesse profonde, est-il possible que vous vous plaisiez à vous tourmenter ainsi ? Mais vous vous faites injure ; voyons, vous êtes belle, charmante, gracieuse, vous possédez toutes les qualités qu'on recherche chez la femme et vous ne croyez pas qu'on puisse vous aimer pour vous-même !

– Si j'étais aimée ainsi, peut-être ne le croirais-je pas.

– Oh !

– Oui, parce que j'aurais toujours cette pensée que ce serait, avant tout, ma fortune que l'on voudrait. J'ai donc raison en disant que je suis malheureuse parce que je suis riche, trop riche.

– Claire, pauvre enfant, c'est vous qui vous rendez malheureuse par le doute qui s'infiltre en vous comme un

poison mortel ; chassez-le de votre esprit, chassez-le, il est votre cruel ennemi.

– Impossible, j'ai essayé, il reste.

Le tuteur regarda sa pupille avec compassion.

Elle reprit :

– Puis-je croire à la sincérité de tous ces jeunes gens qui me font la cour et prétendent à ma main, plus ou moins ouvertement ? Non, non. Les plus hardis, ceux qui soupirent le mieux et qui cherchent par tous les moyens à me convaincre de leur amour, sont précisément ceux qui ne m'inspirent aucune confiance. Comédie, mon cher tuteur, comédie ! Ce n'est pas une femme à aimer, à rendre heureuse qu'ils veulent, ce sont nos millions qu'ils convoitent.

– Pourtant, Claire…

– Laissez donc, j'observe et je vois clair dans leur jeu ; ils sont également ambitieux, l'un à cause de ceci, l'autre à cause de cela, et celui-ci vaut celui-là. Tous pareils ! Des dehors charmants, j'en conviens ; mais qu'y a-t-il dans le cœur ? Rien. Si par suite d'une catastrophe quelconque je perdais ma fortune, vous les verriez, ces jolis messieurs, ces prétendants désintéressés, qui se disent épris de ma beauté et de mes adorables qualités, vous les verriez s'enfuir comme une compagnie de perdreaux au coup de fusil du chasseur.

Elle se mit à pleurer, la figure cachée dans ses mains. M. Darimon hocha la tête.

– Décidément, pensait-il, plus nous vieillissons, moins nous marchons vers le mariage ; pourtant je voudrais bien ne pas mourir sans la voir mariée. Mais voilà, avec une petite

tête comme la sienne… Et je ne sais plus quoi dire. Diable, diable ! Il me semble que les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont plus du tout ce qu'étaient celles d'autrefois.

VII

LE TUTEUR

Mlle Dubessy essuya ses beaux yeux et dit d'un ton bref :

– Tenez, mon cher tuteur, ne parlons plus de cela, n'est-ce pas ? n'en parlons plus.

– Mais, Claire, fit-il un peu ahuri, je ne disais rien, absolument rien.

– Ah ! Alors j'ai répondu à une de mes pensées.

Elle se leva. Elle était agitée et paraissait singulièrement énervée. Elle fit plusieurs fois le tour du salon ; puis s'arrêtant brusquement devant le vieillard :

– Avez-vous vu M. Lebel ce matin ? demanda-t-elle.

– Oui, je l'ai vu.

– Alors il n'est pas sorti aujourd'hui de grand matin, ainsi qu'il en a pris l'habitude.

– Je crois même qu'il n'est pas sorti du tout et qu'il est encore, en ce moment, dans son pavillon.

– Ah ! voilà qui est bien étonnant, fit-elle un peu sèchement.

– Il a besoin de se donner du mouvement, ce jeune homme, il aime à courir par monts et par vaux ; allez-vous

donc lui reprocher d’employer ses dimanches selon sa fantaisie ?



Avez-vous vu M. Lebel ce matin ? demanda-t-elle. (P. 1454.)

– Non, certes. Mais croyez-vous, réellement, qu'il passe son temps, le dimanche, à se promener dès le jour naissant, jusqu'à la nuit venue ?

– Dame, n'y étant pas forcé, comme le Juif-Errant, il est probable qu'il ne marche pas constamment. Quand il a les jambes lasses, il doit se reposer, ce qui ne lui est pas défendu.

La jeune fille eut comme un mouvement d'impatience. Elle reprit :

– Savez-vous de quel côté il se dirige de préférence ?

– Il ne m'est jamais venu à l'idée de le surveiller et moins encore de m'enquérir de ses actions, dont il est, après tout, parfaitement libre.

Cependant, je sais qu'on le voit et qu'on le rencontre un peu partout, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Je sais également qu'il déjeune dans une petite auberge qui se trouve sur la route de Beauval. Oh ! il ne fait pas là des festins de Balthazar : une omelette, un morceau de fromage avec une demi-bouteille de vin blanc, et c'est tout. Comme vous voyez, ce n'est pas un dépensier, il ne prodigue pas pour sa bouche et son estomac l'argent que vous lui faites gagner. Et, cependant, il n'a pas l'air de tenir beaucoup à l'argent ; il est généreux et semble vouloir vous imiter ; il ne rencontre pas un pauvre sans lui mettre une pièce de monnaie dans la main. Dimanche dernier il a donné deux pièces de vingt francs à Pierre Barral, le vieux berger de Beauval.

– Comment savez-vous cela ?

– Je le tiens du vieux berger lui-même qui, tout en me parlant longuement de M. Édouard, en me faisant son éloge, avait les yeux pleins de larmes. J'ai su aussi par le père Barral que, il y a trois semaines, M. Lebel avait donné deux cent cinquante francs à une pauvre famille de Grécourt que M. Bertillon, le millionnaire, allait faire expulser de la chaumière qu'il loue à ces malheureux. Il n'a pas un bon cœur, M. Bertillon, et je n'aurais jamais cru qu'il fût aussi dur pour les pauvres gens.

Après un silence, la jeune fille reprit :

– Je vois, mon cher tuteur, que vous êtes beaucoup mieux renseigné au sujet de M. Lebel que vous ne voulez en avoir l'air.

– Je répète ce que l'on me dit, voilà tout.

– Ainsi vous pensez que M. Lebel ne va chez personne, pas plus à Beauval et à Grécourt qu'à Grisolles ?

– Je suis certain qu'il ne fréquente aucune maison dans le pays. Depuis quelque temps il ne s'attarde même plus comme autrefois à causer avec les paysans. Il n'est jamais allé chez Mme de Linois, qui l'a cependant invité plusieurs fois à déjeuner ; il trouve toujours une raison pour s'excuser ; Mme de Linois s'en est plainte à moi. M. et Mme de Lancelin cherchent aussi à l'attirer chez eux ; mais il fait la sourde oreille ou feint de ne pas comprendre. Il se tient vis-à-vis de tout le monde dans une réserve absolue qu'on pourrait prendre pour du dédain, s'il n'était pas aussi aimable et toujours d'une politesse exquise.

De temps à autre, l'année dernière, il faisait une visite à la comtesse de Blérac ; la vieille dame était enchantée ;

maintenant elle ne le voit plus ; elle s'en étonne et se montre mécontente.

« – Mais, dit-elle, il est encore plus sauvage qu'il ne l'était lors de son arrivée à Grisolles. »

Nous nous en apercevons ici et nous avons été les premiers à ne pas nous féliciter de sa sauvagerie, à nous étonner des singularités de son caractère.

Étrange nature tout de même que ce garçon ; il est pour moi une énigme. On peut l'appeler le bon misanthrope, le misanthrope bien-faisant. Dans tous les cas, il justifie bien le nom qu'on lui a donné.

– On lui a donné un nom ?

– Oui, on l'appelle dans le pays le Beau Ténébreux.

Mlle Dubessy ébaucha un sourire.

M. Darimon laissa aussi glisser sur ses lèvres un sourire malicieux et reprit :

– Je vous parlais tout à l'heure des avances que les de Lancelin faisaient au jeune artiste.

– Oui, eh bien ?

– Eh bien, Claire, entre nous, je crois que M. et Mme de Lancelin ne seraient pas éloignés de donner leur fille à M. Lebel, bien qu'il soit pauvre comme Job, mais dont ils escomptent l'avenir. Mlle Éliane n'est déjà plus de la première jeunesse ; elle se morfond depuis des années à attendre un époux qui ne vient pas, et nous avons remarqué, Julie et moi, Julie surtout, qu'elle fait assez audacieusement les yeux doux à l'artiste.

La jeune châtelaine eut un imperceptible tressaillement.

– Mon Dieu, fit-elle froidement, quoique M. Lebel n'ait pas de fortune et malgré l'étrangeté de son caractère, Éliane pourrait moins bien tomber.

– Et ce serait pour M. Lebel un mariage superbe, car Mme de Lancelin aura deux cent mille francs de dot, sans compter les espérances. Malheureusement, le jeune homme ne répond point aux avances qu'on lui fait, n'a pas du tout l'air de s'apercevoir des petites mines, des agaceries de Mlle Éliane, et j'ai bien peur que la chère demoiselle n'en soit pour ses frais, cette fois encore.

La fortune, qu'est-ce que cela pour notre artiste ? Moins que rien. Il voit plus grand. Son rêve est de se faire un nom, ce qu'il veut, c'est la gloire. Mais la gloire n'est pas à la portée de tous ; c'est une couronne que l'on n'obtient souvent qu'après celle du martyre. N'importe, il y a des obstacles, des souffrances devant lesquels ne reculent pas les âmes vaillantes. Or, autant que j'ai pu en juger, M. Édouard Lebel est un vaillant et il a une volonté de fer.

Je l'ai entendu causer, il répugnerait à sa franchise de déguiser sa façon de penser : eh bien, si haut que puisse le porter son rêve, il veut tout devoir à lui-même ; il dédaignerait, mépriserait l'appui d'une fortune qu'il trouverait dans le mariage.

D'ailleurs, pas plus que moi, vieillard, il ne songe à se marier. Il voit ici de fort jolies personnes, le voyez-vous jamais faire attention à n'importe laquelle de ces demoiselles ? Ah ! bien, c'est là le moindre de ses soucis.

Sans doute, comme tout homme bien élevé, il a le respect de la femme, mais c'est tout. Je ne dis pas qu'il la

considère comme un être inférieur, et, cependant, on pourrait le croire, tellement il met de soin à s'en éloigner. Oui, Claire, que ce soit Mme et Mlle de Lancelin, Mme et Mlle Guichard, Mme de Linois ou toute autre, il fuit la compagnie de la femme.

– Vous êtes bien sévère, monsieur Darimon.

– Mais cela saute aux yeux, Claire ; il est vrai, et je dois le reconnaître, qu'il n'est guère plus sociable avec les hommes.

Je vois qu'il ne vous déplaît pas que je parle de M. Édouard, et tout ce que j'en dis n'est que pour expliquer son caractère, autant qu'il est possible de le faire.

J'entends dire autour de moi qu'il a laissé à Paris une maîtresse aimée…

– Comment, on dit cela ? fit la jeune fille qui, depuis un instant, était songeuse.

– Il est si triste, parfois, qu'il faut bien trouver une raison à sa tristesse ; mais, moi, qui pense tout différemment, je hausse les épaules et je ris.

– Pourquoi donc ?

– M. Édouard Lebel ayant une maîtresse, ce serait drôle, et être amoureux plus drôle encore… Lui, amoureux d'une femme, allons donc !

– Pourquoi pas, monsieur Darimon ?

– Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Eh bien, Claire, croyez-moi, M. Lebel n'aime que la peinture ; pour tout ce qui n'est

pas du domaine de ses rêves et de son idéal, ce garçon-là est de marbre…

– Oh !

– Il n'y a et il n'y aura jamais dans son cœur qu'un seul et unique amour, l'amour de son art !

– Sincèrement, vous croyez cela ?

– Oui, c'est ma conviction.

– S'il en est ainsi, mon cher tuteur, dit la jeune fille d'une voix qui trembla légèrement, nous devons plaindre Mlle de Lancelin.

– Oh ! répliqua cruellement le vieillard, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est à plaindre.

Mlle Dubessy resta quelques instants silencieuse, la tête baissée.

– En vérité, reprit-elle avec un accent qui trahissait un secret dépit, je ne comprends pas quel plaisir si grand peut éprouver M. Lebel à faire constamment les mêmes promenades dans un pays où tous les accidents de terrain et jusqu'aux plus petits sentiers lui sont connus. L'année dernière, c'était bien ; désireux de connaître les environs de Grisolles, ses excursions s'expliquaient ; mais à présent, qu'il n'a plus rien à voir…

– Un artiste, Claire, a toujours quelque chose à voir et à admirer dans la nature ; en hiver, les paysages ne sont pas les mêmes qu'au printemps ou à l'automne. Du reste, l'artiste possède cette faculté de voir la même chose sous vingt, sous cent aspects différents.

Ainsi, M. Lebel, qui est allé maintes fois à la Côte-aux-Roches, y retourne souvent ; il y était il y a quinze jours, il y était dimanche dernier et s'il sort aujourd'hui, je parierais que c'est encore là qu'il ira. Cela prouve que cet endroit si pittoresque l'attire et qu'il se plaît au milieu de ces énormes pierres de formes bizarres.

Il faut bien dire aussi que du haut du monticule, on a des vues superbes, très étendues, et qu'on peut contempler et admirer de magnifiques paysages.

– Est-ce que M. Lebel va là pour dessiner, enrichir ses albums de croquis ?

– Du tout, il grimpe au sommet de la côte tout simplement pour regarder.

– Quoi ?

– Dame, je ne sais pas trop : la vallée avec sa rivière, son étang et ses ruisseaux, les bois, les coteaux, le château de Grisolles, dont les clochetons brillent au soleil, et je ne sais quoi encore… Toujours est-il que, souvent, il reste là pendant plus d'une heure, debout, les bras croisés, et comme en extase, m'a dit le père Barral.

Peut-être bien, ajouta M. Darimon en riant, qu'il s'amuse à compter les cheminées de Grisolles, de Beauval et de Grécourt.

– Enfin, si tel est son plaisir, murmura la jeune fille.

– Claire, reprit le tuteur, croiriez-vous que dimanche dernier il est monté sur la *Roche maudite* et s'y est tenu debout, au risque d'être pris de vertige et de rouler au fond du précipice, comme dans le temps ce pauvre François Bertrand.

– Oh ! l'imprudent ! s'écria Claire, en pâlissant.

– Un artiste, voyez-vous, ça n'a peur de rien.

Maintenant, Claire, continua M. Darimon, comme vous je trouve singulier que M. Édouard Lebel ait cette manie de s'en aller courir les champs, le dimanche, du matin au soir.

– Ah ! vous êtes donc de mon avis ?

– Oui. Mais n'y a-t-il pas un peu, beaucoup de votre faute ?

– Hein ? que voulez-vous dire ? demanda vivement Claire.

– Convenez, chère enfant, – ah ! Dieu me garde de vous adresser un reproche, – convenez que vous êtes devenue bien froide avec M. Lebel et que, forcément, il a dû trouver singulière votre conduite envers lui. Vous êtes enthousiaste, Claire ; c'est une de vos qualités et peut-être, en même temps, votre seul défaut. Tout d'abord, vous avez été pour ce jeune homme extrêmement aimable et gracieuse, vous le considériez comme un ami ou un parent ; vous preniez plaisir, comme moi-même, d'ailleurs, à causer avec lui, et plus encore à le faire parler afin de l'écouter, car, quels que puissent être ses travers, il est spirituel, instruit, et possède le charme de la parole.

J'ai vu, non sans étonnement, mais je dois dire aussi sans déplaisir, s'établir entre vous une familiarité charmante, enjouée de votre côté, respectueuse du sien. Vous allez jusqu'à vous confectionner un costume de jeune garçon, de rapin – c'est le mot employé dans les ateliers – pour lui tenir compagnie, jouir de sa conversation, bien plus, certainement, que pour l'aider dans son travail.

C'était charmant, jamais l'on n'avait été aussi gai au château, et vous-même, chère enfant, n'étiez plus reconnaissable.

Brusquement, sans qu'on puisse savoir pourquoi, tout cela change. Vous devenez triste, votre caractère s'aigrit, vous avez des mouvements d'impatience inexplicable, vous vous isolez, vous travaillez pendant de longues heures pour les petites filles pauvres de l'école et il vous vient des idées insensées, comme celle de vous faire religieuse, vous me l'avez dit tout à l'heure.

Votre pauvre vieux tuteur ne peut plus trouver un moment pour causer avec vous de vos affaires, et s'il obtient enfin quelques minutes d'entretien, vous l'écoutez distraitement ou ne l'écoutez pas du tout. Et le bonhomme, que sa tabatière ne parvient pas à consoler, en est réduit à se demander sans cesse :

« – Qu'est-ce que cela veut dire ? »

M. Édouard Lebel n'est plus l'ami des premiers jours ; l'hiver vient, ils sont passés, les beaux jours ! C'est à peine si vous le regardez, si vous lui adressez la parole. Plus un sourire, plus un mot affectueux, plus rien ; vous le traitez comme un étranger.

Alors, lui aussi devient triste, sombre, morose, inquiet ; il ne parle plus, ne rit plus, ne chante plus ; on déjeune, on dîne sans mot dire, on est à table comme des chiens de faïence, et l'on mange vite, tellement on a hâte de ne plus être ensemble. Et, sans doute, pour ne pas avoir à se contraindre devant vous, à souffrir, peut-être, M. Lebel, le dimanche, s'en va de grand matin courir la prétantaine. Comme il n'entend plus votre voix, il va dans le bois écouter le chant des

oiseaux, et il regarde le ciel, lui demandant le sourire que vous lui refusez.

Eh bien, oui, ma pauvre Claire, voilà où nous en sommes. Je vois bien que je vous fais de la peine et que vous vous retenez pour ne pas pleurer : mais, voyez-vous, chère enfant, tout ce que je viens de vous dire, je l'avais sur le cœur.

Respirant bruyamment, il ajouta :

– Je me dégonfle, enfin !

Et comme la jeune fille restait muette, la tête penchée sur sa poitrine :

– Ah ! continua tristement M. Darimon, il faut que M. Édouard Lebel ait sérieusement pris à cœur d'achever les travaux que vous lui avez confiés pour ne pas avoir déjà bouclé sa valise, enfermé dans leur boîte palettes, couleurs et pinceaux, et repris la route de Paris après vous avoir dit : – « Mademoiselle, je vous prie de recevoir mes humbles salutations et de ne pas trouver mauvais que je prenne congé de vous ; je ne me plais plus en votre beau château de Grisolles, et comme tout me fait croire que vous serez enchantée d'être délivrée de ma présence, je m'empresse de vous être agréable, en retournant à Paris par le train express. »

Claire ne put s'empêcher de tressaillir, et se redressant brusquement :

– M. Édouard Lebel ne ferait pas cela, dit-elle.

– Et pourquoi, s'il vous plaît, ma chère pupille ?

– Mais… mais… balbutia-t-elle embarrassée, parce que la restauration des peintures est loin d'être terminée et que, en entreprenant ces travaux, il a pris l'engagement de les achever.

– Hé, riposta le vieillard presque durement, on voit tous les jours se rompre des engagements que l'on ne peut tenir pour une raison quelconque. D'ailleurs, M. Lebel ne s'est lié vis-à-vis de vous que par une promesse verbale ; il n'y a rien d'écrit ; et quand même il y aurait un engagement écrit, même sur papier timbré et enregistré, quelle action auriez-vous sur lui, s'il vous disait nettement : « Je ne veux plus travailler pour vous, mademoiselle » ?

– Avant tout, M. Lebel est honnête, dit Claire devenue très pâle, et il est incapable de manquer à sa parole.

– Heu, heu, ne vous y fiez pas trop.

– Vous croyez que M. Édouard Lebel quitterait Grisolles ? s'écria la jeune fille toute frémissante.

– Oui, oui, je le crois, si on lui rendait la vie insupportable.

– Oh !

– Il ne m'a rien dit de ce qu'il pense, mais je ne serais pas surpris qu'il eût déjà songé à nous quitter. Mais il ne dépend que de vous de le retenir, Claire.

– Ah ! fit la châtelaine, dont le regard s'éclaira. Et que dois-je faire pour cela ? demanda-t-elle.

– Oh ! bien peu de chose.

– Mais encore…

– Redevenez simplement telle que vous étiez il y a quelques mois ; chassez cette mélancolie, cette tristesse qui éteint l'éclat de vos yeux ; que le sourire refleurisse sur vos lèvres ; enfin, ramenez la gaieté au château. Soyez heureuse, Claire, et tout le monde le sera, votre vieux tuteur plus encore que les autres.

La jeune fille passa la main sur son front et répondit :

– J'essayerai.

– En ce qui concerne M. Lebel, reprit M. Darimon, sans être pour cela familière avec lui, ne lui faites plus trop mauvaise mine, traitez-le, comme autrefois, un peu en ami, et vous verrez que tout ira bien.

Claire eut un sourire indéfinissable.

Après un assez long silence, elle reprit vivement :

– Si M. Lebel ne sort pas aujourd'hui, peut-être l'aurons-nous à déjeuner.

– Peut-être, Claire, peut-être. Mais il est probable qu'il s'en ira courir les champs, selon son habitude.

Mlle Dubessy étouffa un soupir, secoua sa belle tête lourde de pensées, puis jetant un regard sur la pendule :

– Ah ! fit-elle, voici l'heure de retourner à l'église.

Elle fit de la main un signe amical à M. Darimon et sortit du salon.

Quelques instants après, elle remontait dans son coupé, qui disparaissait bientôt au bout de l'avenue.

M. Darimon, descendant au jardin, rencontra la jeune femme de chambre.

– Eh bien, monsieur Darimon, lui dit-elle, vous n'avez pas à vous plaindre aujourd'hui ; vous êtes content, n'est-ce pas ? bien content ?

– Content, content, grommela le vieillard, je ne sais pas.

– Pourtant, vous avez causé longtemps avec mademoiselle.

– C'est vrai, nous avons causé.

– Comme cela ne vous était pas arrivé depuis trois mois.

– C'est encore vrai, Julie.

– Ma foi, si vous n'êtes pas satisfait, c'est que vous êtes difficile.

– Je suis satisfait et je ne le suis pas.

– Prenez garde, monsieur Darimon, voilà une réponse de Normand.

– Julie, je ne sais toujours rien et je reste dans mes inquiétudes.

– Voyons, monsieur Darimon, que pensez-vous ?

– Ce que je pense, Julie ? Je pense… je pense… que je ne sais plus que penser.

Deux fortes prises de tabac avaient ponctué cette phrase de points suspensifs.

La femme de chambre s'était mise à rire de bon cœur.

– Eh bien, dit-elle, voulez-vous savoir ce que je pense, moi ?

– Oui, vraiment, Julie, et cela me fera plaisir.

– Eh bien, monsieur Darimon, je pense, d'abord, que mademoiselle fait bien d'aller une seconde fois à la messe puisque cela lui plaît, et qu'elle ferait également bien d'aller aux vêpres si cela lui était agréable.

– Julie, dit sévèrement le vieillard, vous vous permettez de plaisanter…

– Mais non, mais non, monsieur Darimon, et si vous m'aviez laissé achever… Eh bien, et cette fois je suis sérieuse, je pense que d'ici peu personne ne s'ennuiera plus au château de Grisolles.

– Ah ! puisses-tu dire vrai, ma fille.

– Vous verrez cela, monsieur Darimon. Je connais ma maîtresse, allez, je la connais bien ; elle n'est pas née pour la tristesse et elle sent bien que cela ne lui va pas du tout d'être triste. Je m'aperçois depuis quelques jours que chaque fois qu'elle se met à une fenêtre et promène ses regards sur les belles pelouses vertes du jardin et les plates-bandes fleuries, la joie lui revient au cœur.

– Ah ! Et à quoi attribues-tu cela, Julie ?

– Au soleil qui fait naître les fleurs et habille les arbres de verdure. Un effet du printemps, monsieur Darimon. Voyez la belle verdure ; c'est gai, le vert… Le vert est la couleur…

– De l'espérance, acheva le vieillard.

– Eh bien, voilà, monsieur Darimon, l'espérance !

Le brave homme, cherchant à comprendre, regardait Julie avec ahurissement.

– Ah ! s'écria la gentille femme de chambre, voilà le Beau Ténébreux qui se montre à sa fenêtre ; est-ce croyable, monsieur Darimon ? il vous sourit ; regardez, il vous fait signe qu'il va descendre et venir !

Et Julie, qui était toujours de bonne humeur et ne perdait jamais sa gaieté, s'éloigna en riant.

VIII

EFFET DU PRINTEMPS

Mlle Dubessy avait écouté le sermon avec une émotion remarquée par M. Logerot et qui devait lui être fort agréable à constater, car jamais encore, peut-être, il n'était arrivé à ce degré d'éloquence simple et familiale qui allait droit au cœur de tous. Il avait pris pour thème la Foi, l'Espérance et la Charité. En disant à Mlle Dubessy qu'il allait prêcher pour elle, il se proposait, en effet, de faire quelques allusions à la façon dont la jeune châtelaine mettait en pratique les trois vertus théologales.

Avait-il soupçonné ce qui se passait dans le cœur de Claire, et tenait-il à lui faire entendre, du haut de la chaire, que, si cruelles que soient souvent les épreuves de la vie, il ne faut jamais se décourager et toujours garder en soi l'espérance ?

S'inquiétait-il de ce que Mlle Dubessy n'assistait plus le dimanche à la grand'messe, et, dans ce cas croyait-il, par sa parole, raffermir une foi chancelante ?

Quant à la charité, et en ce qui concernait la Fée du château, il n'avait que des éloges à faire et de la reconnaissance à avoir. Aussi, ce fut avec une rare éloquence qu'il expliqua comment Dieu voulait qu'on fût charitable, et ce que l'on devait exactement entendre par ce mot divin : charité.

Indulgence, tolérance, oubli des injures, pardon des offenses : charité. Cacher les vices ou les défauts d'autrui, prendre la défense, même de son ennemi : charité. Aimez-vous les uns les autres, voilà la belle et immortelle devise de la charité ; c'est la parole de Dieu.

Venir en aide à ceux qui souffrent, consoler ceux qui sont affligés, donner du pain à ceux qui n'en ont pas, soulager autant qu'on le peut les misères de ce monde, enfin être bon et bienfaisant de toutes les manières, c'est être charitable, c'est pratiquer la charité.

Mais, ajoutait le prédicateur, les yeux fixés sur Mlle Dubessy, faites le bien discrètement, répandez vos bienfaits sans ostentation, la charité qui s'affiche n'est pas la charité comme on doit la comprendre ; la vraie charité ne veut pas de bruit autour d'elle, elle se plaît à rester dans l'ombre.

Le sermon dura une bonne demi-heure, ce qui était beaucoup pour le vieux curé, dont la voix se fatiguait vite.

Jamais on ne l'avait écouté avec autant d'attention, de recueillement et dans un silence aussi respectueux.

Parmi les hommes, ceux mêmes qui filaient d'ordinaire en catimini lorsque le curé montait en chaire, restaient cloués à leur place, captivés par cette bonne parole, qui disait de si réconfortantes choses dans un langage mis à la portée de tous.

Le sermon achevé, Mlle Dubessy parcourut du regard l'assistance, qui avait accueilli par un long frémissement les derniers mots tombés de la bouche du bon curé.

Soudain, elle eut un vif mouvement de surprise, de satisfaction aussi, sans doute, et elle courba la tête sur son livre afin de cacher la rougeur qui avait subitement envahi son visage.

Elle venait de voir debout, l'un près de l'autre, adossés à un pilier, M. Darimon et Édouard Lebel.

Le prêtre remontait à l'autel.

Mais Mlle Dubessy n'écouta plus la messe comme avant le sermon.

Maintenant son cœur battait avec précipitation, et des pensées tumultueuses s'agitaient dans son cerveau.

Elle releva lentement la tête et, irrésistiblement attiré, son regard se porta vers le pilier, puis chercha dans l'église. Mais M. Darimon et Édouard Lebel n'étaient plus là.

Elle eut un soupir étouffé et se dit :

– Que sont-ils donc venus faire ici, eux qu'on ne voit presque jamais à l'église ?

Alors, rêveuse, elle repassa dans sa mémoire tout ce qu'avait dit M. Logerot. Une chose la charmait, une autre la troublait. En effet, elle avait de délicieuses pensées et d'autres qui étaient douloureuses pour son âme.

L'office terminé, elle sortit une des dernières de l'église.

Espérait-elle trouver l'artiste et son tuteur l'attendant devant le portail ? Peut-être. Mais elle ne les vit point.

Par contre, elle n'évita pas les inévitables de Linois, mère et fils, dont il lui fallut subir à nouveau les

interminables compliments. Elle écoutait distraitement, pouvant à peine dissimuler son impatience.



… Elle sortit une des dernières de l'église. (P. 1495.)

Cependant elle était parvenue à s'approcher de sa voiture dont le valet de pied tenait la portière ouverte.

Claire put enfin, mais non sans peine, monter dans le coupé.

– Ah ! mademoiselle, dit encore Mme de Linois, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer.

– Qu'est-ce donc ? demanda Claire.

– M. le comte de Linois va nous revenir.

– C'est un bonheur dont je vous félicite, madame, dit la jeune fille assez froidement.

Mme de Linois poussa un long soupir.

– Oui, reprit-elle d'une voix larmoyante, le père d'Alfred renonce enfin à ses longs voyages ; il sait comment nous sommes reçus à Grisolles, et sa première visite sera pour vous, mademoiselle.

– Je recevrai de mon mieux M. le comte de Linois, répondit Claire. Et avançant la tête hors de la voiture, elle cria au cocher :

– Au château, et le plus vite possible.

M. Darimon et Édouard Lebel étaient sortis de l'église immédiatement après avoir entendu le sermon, et s'en étaient retournés à pied, comme ils étaient venus.

Arrivés quelques minutes avant Mlle Dubessy, ils l'attendaient au bas du perron du château, dans la grande

cour d'honneur, laquelle était ornée de magnifiques statues de marbre de grandeur naturelle.

Ce fut Édouard qui ouvrit la portière du coupé et tendit la main à Claire pour l'aider à descendre.

Elle sauta lestement à terre.

– Je vous remercie, dit-elle simplement, mais avec un de ces adorables sourires qu'on n'avait pas vus depuis longtemps sur ses lèvres.

Les paroles presque sévères de M. Darimon, le matin, et plus encore, peut-être, le sermon de M. Logerot, avaient impressionné la jeune fille et préparé son esprit à des pensées moins sombres, plus conformes à sa nature et à son caractère.

– Ma chère enfant, lui dit M. Darimon, nous sommes allés à l'église, M. Lebel et moi, et nous avons entendu M. le curé parler – fort éloquemment, – de la foi, de l'espérance et de la charité.

– Oui, répondit-elle, je vous ai aperçus.

– Vous voyez, monsieur Lebel, je vous avais bien dit que Mlle Dubessy nous avait vus.

S'adressant à la jeune fille, M. Darimon continua :

– Nous n'avons pas attendu la fin de l'office parce que nous désirions rentrer un peu avant vous.

– Eh bien ! demanda Claire, M. le curé a-t-il bien parlé ?

– D'une façon vraiment remarquable, répondit M. Darimon.

– Est-ce aussi votre avis, monsieur Lebel ?

– Les paroles de M. Logerot m'ont laissé une impression profonde, répondit le Jeune homme.

– Selon vous, monsieur Lebel, lequel des trois points a-t-il le mieux traité ?

– Il admirablement parlé de la charité telle qu'elle doit être comprise ; cependant…

– Veuillez continuer.

– Cependant, ce qui m'a le plus vivement touché, ce sont ses chaleureux appels à la confiance et à l'espérance.

– Vous pouvez ajouter, monsieur Lebel, dit le vieux tuteur, qu'à ce moment où M. Logerot parlait avec tant de chaleur de l'espérance, vous aviez les yeux pleins de larmes.

– C'est que plus d'une fois déjà j'ai été découragé et désespéré, répondit l'artiste.

– Par manque de confiance, jeune homme ; prenez garde au scepticisme, qui est aujourd'hui, M. le curé le disait tout à l'heure, la maladie contagieuse la plus cruelle pour les âmes.

Claire gardait le silence ; mais elle avait regardé Édouard et un sourire doux et triste était venu sur ses lèvres.

Tout en causant on était entré au château.

– Ma chère Claire, reprit M. Darimon, il faut que je vous dise comment il s'est fait que M. Lebel et moi sommes allés ce matin à l'église.

Vous veniez de partir. J'étais descendu au jardin et M. Lebel, sortant de son pavillon, vint me serrer la main.

Naturellement, il me demanda de vos nouvelles. Je lui répondis que vous vous portiez très bien et que la preuve en était, qu'après avoir assisté à la petite messe du matin, vous veniez de partir pour assister à la grande, à la prière de notre bon vieux curé, qui désirait que vous entendissiez son sermon. Alors je demandai à M. Lebel de quel côté il allait diriger sa promenade. « – Je ne sais pas trop, me répondit-il. – Une idée ! m'écriai-je ; si nous allions aussi entendre ce fameux sermon ? – Je ne demande pas mieux, monsieur Darimon, me répondit M. Édouard. »

Et il ajouta gentiment :

« – Cela me procurera le plaisir de passer agréablement une heure avec vous. »

Je courus prendre mon chapeau et ma canne…

– Et dans votre précipitation, dit Julie, qui venait d'entrer dans le salon, vous avez oublié votre tabatière.

– Endiablée Julie, fit le bonhomme en riant, c'est vrai ; mais comme ma tabatière et ce qu'elle contient sont surtout une distraction pour moi, je m'en suis facilement passé.

Le jeune homme et la jeune fille avaient seulement ébauché un sourire.

– Donc, poursuivit M. Darimon, nous voilà en route pour l'église où nous sommes arrivés comme M. Logerot montait en chaire.

En sortant de l'église, tout de suite après le sermon, comme je vous l'ai dit, Claire, j'ai dit à M. Lebel :

« – Et maintenant, mon jeune ami, où allez-vous aller ?

« – Probablement du côté de Beauval, me répondit-il ; je dis, probablement, parce que je n'ai jamais un but de promenade arrêté.

« – Bah ! lui dis-je, vous connaissez assez Beauval, la côte aux roches, les plaines et les vallées de ce pays pour aller voir aujourd'hui si les prairies de Beauval sont fleuries ; et puisqu'il vous a été agréable de passer une heure avec moi, il me serait très agréable, à moi, et à Mlle Claire, j'en suis convaincu, que vous passiez la journée avec nous. »

Il est devenu rouge comme une pivoine, je vous demande un peu pourquoi, ma chère pupille, et après quelques instants d'hésitation, il me répondit :

« – Soit, monsieur Darimon, je retourne au château avec vous. »

L'excellent tuteur parlait, sans se douter des cordes du cœur qu'il pouvait faire vibrer. Du reste, il ne s'aperçut pas que sa pupille était devenue subitement, à son tour, rouge comme une pivoine, pendant qu'il se faisait sur le visage de l'artiste comme une tombée de neige.

– Bref, reprit-il, M. Édouard Lebel déjeune avec nous et nous donne entièrement cette journée.

– Si je ne gêne en rien mademoiselle Dubessy, dit vivement le jeune homme.

– Oh ! monsieur Lebel » fit Claire, d'une voix où l'accent du reproche perçait malgré elle, comment pouvez-vous avoir cette pensée ?

– Mademoiselle…

Elle continua, osant le regarder fixement :

– La faveur que vous nous accordez aujourd'hui est rare et nous savons l'apprécier, mon tuteur et moi ; je vous en remercie, monsieur Édouard.

Le jeune homme, ne trouvant rien à répondre, se contenta de s'incliner respectueusement.

M. Darimon se frottait les mains en souriant malicieusement. Et cependant, pas plus maintenant que le matin, en parlant à Claire, il ne soupçonnait ce qui se passait dans le cœur des deux jeunes gens.

La jeune fille se débarrassa de son chapeau et de sa tunique qu'elle remit à Julie, qui attendait.

Comme la femme de chambre allait sortir, M. Darimon s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

– On peut tout de même trouver le moyen de distraire ta maîtresse ; tu vois, la voilà de plus belle humeur, et lui, le Beau Ténébreux, moins sauvage.

– Effet du printemps ! monsieur Darimon, répondit Julie, en riant.

Et quand elle fut sortie du salon :

– Il n'y voit toujours pas plus clair que dans un four, ce bon monsieur Darimon, se dit-elle, et pourtant il n'est pas un imbécile. Enfin, la glace commence à fondre, ça va changer, et probablement, s'arranger. Oh ! le printemps !

Un instant après, le maître d'hôtel, avec l'habit noir et la cravate blanche, – tenue du dimanche, – vint annoncer que mademoiselle était servie ?

Avant que le jeune homme eût eu le temps de s'écarter pour permettre à M. Darimon d'offrir son bras à sa pupille, celle-ci avait pris le sien, comme machinalement, en disant :

– Eh bien ! messieurs, allons déjeuner.

Édouard n'avait pas été maître de son émotion et Claire s'aperçut qu'il tremblait ; d'ailleurs, sa pâleur de tout à l'heure ne lui avait pas non plus échappé.

– Oui, pensait-elle, je crois bien qu'il m'aime, mais m'aime-t-il assez pour ne pas être repoussé par ma fortune et surtout pour me pardonner d'être la fille de ma mère ?

Ah ! Henriette, chère Henriette, ajoutait-elle, si Édouard n'était pas mon cousin, et s'il ne m'avait pas maudite avec tous les miens, je n'aurais plus rien à t'envier ! André Clavière, Édouard Lebel, les deux amis, les deux frères, comme ils sont dignes l'un et l'autre de la Dame en noir !

Le déjeuner fut plus animé qu'à l'ordinaire. Décidément, il y avait une détente, diversion aux pensées attristantes, on se déridait de part et d'autre. M. Darimon amena la conversation sur le sermon du curé et manœuvra si bien qu'il entraîna l'artiste à une assez longue dissertation sur l'intéressant sujet traité par le vieux prêtre.

Édouard retrouvait sa parole vive, ardente, son enthousiasme dans les brillantes envolées de son esprit, et Claire l'écoutait, suspendue à ses lèvres, avec une attention recueillie. Ah ! c'était bien Édouard Lebel, l'artiste instruit et toujours inspiré qui parlait ; elle le retrouvait tout entier.

– Ma parole d'honneur, monsieur Lebel, s'écria tout à coup M. Darimon, on ne se lasse pas de vous écouter, et si

vous vous étiez fait prêtre, vous auriez été un de ces admirables orateurs de la chaire, dont on fait les évêques.

– Je ne sais pas, monsieur Darimon, répliqua le jeune homme, si j'aurais été un orateur de la chaire, comme vous le prétendez, mais ce que je sais bien, c'est que j'aurais fait un mauvais prêtre.

– Et pourquoi cela ?

Le jeune homme, fort troublé, ne répondit pas.

– Mon cher tuteur, dit Claire, votre question est quelque peu indiscrète.

On devient ecclésiastique par vocation, et M. Édouard Lebel n'a pas besoin de vous dire que sa vocation, à lui, était d'être artiste peintre.

Sans le vouloir, M. Darimon avait jeté un froid.

Ce fut en vain qu'il s'écria de nouveau, au bout d'un instant :

– Je suis enchanté, nous allons revenir à nos bonnes et intimes causeries de l'année dernière.

Édouard avait perdu sa verve. Peut-être se repentait-il de s'être oublié, d'être sorti un instant de l'extrême réserve qu'il s'était imposée.

On prit le café silencieusement.

M. Darimon soucieux, mécontent de lui, se leva brusquement pour aller chercher sa tabatière. À défaut de quelqu'un, il fallait que quelque chose supportât sa mauvaise humeur.

Si Édouard était sorti de sa réserve, Claire l'imita, car elle lui dit doucement et avec une grâce adorable :

– Vous allez peut-être regretter de ne pas avoir fait aujourd'hui votre longue promenade habituelle ?

– Oh ! ne croyez pas cela, mademoiselle, répondit-il vivement.

– Monsieur Édouard, il m'est pénible de voir votre front assombri.

– C'est bien contre ma volonté, mademoiselle, je vous assure ; je ne peux me soustraire à certaines pensées qui, me rappelant le passé, me mettent en défiance de l'avenir.

– Confiance et espérance, a dit M. le curé.

M. Darimon rentrait.

La jeune fille étouffa un soupir.

Le vieillard resta debout, regardant les deux jeunes gens et tournant sa tabatière dans ses mains :

– Eh bien ! dit-il, qu'est-ce que nous allons faire, à présent ? Une promenade dans le parc ?

– Mon cher tuteur, répondit Claire, nos grands arbres ne donnent pas encore un ombrage suffisait pour nous risquer à braver, à cette heure de la journée, ce magnifique soleil d'avril. Nous pourrons faire une promenade dans le parc et les jardins après quatre heures, lorsque ceux de nos amis que nous aurons ce soir à dîner seront arrivés.

– Oui, Claire, vous avez raison.

La jeune fille se tourna vers Édouard :

– En attendant, lui dit-elle, nous pourrions faire un peu de musique, et s'il vous plaisait de chanter le duo de *Carmen*…

– Je crains de ne pas me rappeler… balbutia le jeune homme.

– Nous verrons ; d'ailleurs nous pourrons dire que c'est une répétition et M. Darimon, notre unique auditeur, sera indulgent.

– Eh bien ! mademoiselle, dit Édouard en se levant, je suis à vos ordres.

– Vous chanterez tous deux à ravir, j'en suis certain, opina M. Darimon.

On sortit de la salle à manger pour se rendre dans le boudoir Pompadour où l'artiste n'était pas entré depuis deux mois.

– Je n'ai pas joué une note du duo de *Carmen* depuis que nous l'avons chanté ensemble, dit Claire en se mettant au piano ; et cependant j'aime beaucoup la musique de Bizet.

– Vous auriez pu chanter ce morceau avec M. Marcillac, dit l'artiste.

– M. Marcillac chante assez bien, en effet ; mais il a la voix dure et son accent gascon me choque les oreilles.

– Et puis, apprenez donc, monsieur Lebel, dit le terrible tuteur, que Mlle Dubessy, depuis deux mois, n'a ni joué, ni chanté un seul morceau d'opéra, pas même la romance d'Alice de Robert le Diable ou la Lettre des Porcherons,

qu'elle chante si délicieusement, comme vous savez ; par contre, elle se plaisait à jouer tout ce qu'elle trouvait de plus triste dans ses albums, de vrais morceaux d'enterrement, quoi !

La jeune fille était devenue très rouge.

– Du reste, monsieur Lebel, continua le vieillard, vous-même ne chantiez plus ; on pouvait croire que la gaieté avait été pour toujours exilée du château de Grisolles. Mais nous allons la faire revenir ; par ma foi, on ne doit envisager la vie que sous ses aspects les plus agréables ; est-ce qu'on s'enterre vivant ? Allez, on ne chante plus, on ne rit plus quand on est mort.

Il n'y avait qu'un moyen de faire taire M. Darimon, la jeune fille l'employa, en disant :

– Monsieur Édouard, commençons.

Le tuteur s'installa dans un fauteuil, allongea les jambes et écouta, les yeux demi-fermés.

Le duo fut admirablement chanté.

– Bravo ! bravo ! s'écria M. Darimon, en frappant dans ses mains, on ne chante pas mieux au grand Opéra de Paris. Dites donc, Claire, il avait peur de ne pas se rappeler… Allons donc, est-ce que l'on oublie jamais ce que l'on sait bien ? Bravo encore ! bravo ! Ah ! ça me rajeunit de vous entendre ; je suis aux anges.

La jeune fille, dont les yeux avaient repris leur éclat, dont le visage s'était animé, n'avait jamais été plus adorablement jolie.

– Mademoiselle, dit Édouard, cherchant à se soustraire au charme qui, malgré lui, s’emparait de tout son être, M. Darimon réclamait tout à l’heure la romance d’Alice, je l’entendrais aussi avec grand plaisir.

– Alors, je vais la chanter, répondit Claire.

Elle chanta la romance d’Alice, puis avec Édouard le duo du *Pré aux clercs*, un autre encore et plusieurs autres morceaux de son répertoire.

Enfin, on fit de la musique jusqu’à quatre heures, à la grande satisfaction de M. Darimon.

Il était si heureux, le brave homme, de voir sa chère pupille sortir de son apathie et s’égayer ! d’autant plus heureux qu’il s’imaginait que c’était lui, lui seul, qui avait opéré cette espèce de changement à vue.

Dans l’antichambre, Julie écoutait et, souriante, murmurait :

– Toujours l’effet du printemps !

Les autres serviteurs du château avaient déjà pris, eux aussi, un air de gaieté.

On voulait être à l’unisson de la maîtresse.

– Vraiment, mademoiselle Micheline, disait le valet de chambre à la cuisinière, une jolie et appétissante Poitevine de vingt-huit ans, si nous pouvons rire un peu ici, maintenant, je n’en serai point fâché ; franchement, nous aurions fini par nous ennuyer.

Et le galant valet de chambre prit à deux mains la tête de Micheline et l’embrassa sur les deux joues.

– Monsieur Jean, dit la cuisinière, essayant de dissimuler le plaisir, qu'elle éprouvait sous une feinte colère, c'est mal, c'est très mal ce que vous faites, je m'en plaindrai.

– À qui ?

– À ma mère, quand elle viendra me voir.

Jean répliqua en riant :

– Allons, ma gentille Micheline, vous savez bien que c'est pour le bon motif.

– Ils disent tous cela, les garçons, soupira la sensible cuisinière, et pour changer… Enfin, monsieur Jean, m'aimez-vous sincèrement ?

– Vous le savez bien, Micheline. Ah ! oui, je vous aime, je vous aime tant que j'en deviens tout bête.

– Alors, pourquoi ne me demandez-vous pas en mariage ?

– J'attends.

– Vous attendez quoi ? Que je devienne votre maîtresse ? Ça, monsieur Jean, jamais, jamais ! Vous savez bien que ces choses-là ne sont pas reçues ici.

– J'attends, ma charmante Micheline, que le mariage de notre chère maîtresse soit enfin décidé.

La cuisinière eut un nouveau soupir et répliqua :

– Mademoiselle n'a pas encore vingt ans ; elle n'est pas aussi pressée de se marier que moi, qui en ai vingt-huit.

– Micheline, voulez-vous que je vous fasse une confidence ?



Allons, ma gentille Michaline, vous savez bien que c'est pour le bon motif. (P. 1504.)

– Certainement, dites.

– Eh bien ! si j'en crois Mlle Julie, nous n'avons plus guère longtemps à attendre.

– Alors mademoiselle se décide, et c'est sans doute M. Alfred de Linois…

– Je ne sais pas, Micheline ; mais c'est lui ou un autre.

– Moi, je ne vois que M. Alfred ; c'est un si bel homme !

– Je sais, Micheline, que vous aimez les beaux hommes.

– Hé, oui, fit-elle, prenant un air langoureux, puisque je vous aime !

– Ah ! voilà qui vaut encore un double baiser.

Et les deux baisers furent appliqués, sonores, sur les joues fortement colorées de la belle Poitevine.

– À votre poste, monsieur Jean, vite, vite ; voici Mme de Linois et son fils.

Le valet de chambre s'élança hors de l'office et arriva juste à temps pour annoncer les visiteurs, que Mlle Dubessy reçut dans le salon de réception.

La jeune châtelaine n'admettait pas tout le monde dans le boudoir Pompadour.

Du reste, les de Linois étaient suivis de près par les de Lancelin et les Bertillon.

IX

À LA SOURDINE

Tout en arrivant, Mme de Linois avait remarqué qu'un rapprochement, en apparence, tout au moins, s'était fait entre Claire et Édouard, et elle avait dit à son fils :

– Attention, Alfred, la situation ici ne me paraît plus la même ; il me semble que le peintre reprend pied au château.

Sur ces paroles, le jeune de Linois avait tendu cordialement la main à Édouard qui, sans rancune, avait gracieusement répondu à cette avance.

La famille de Lancelin était alors arrivée, et après les compliments d'usage on s'était assis, Édouard Lebel entre Mme de Lancelin et Mlle Éliane, qui s'étaient empressées de l'accaparer.

De son côté, Mme de Linois s'était emparée de Mlle Dubessy.

Les messieurs de Lancelin et Alfred causaient avec M. Darimon.

– Attendez-vous beaucoup de monde aujourd'hui ? demanda Mme de Linois à la châtelaine.

– Je ne sais pas si nous serons nombreux à dîner, répondit la jeune fille ; j'attends M. Bertillon et son fils et Mme Guichard et Mlle Léontine ; il est probable que

M. Marcillac viendra et que nous aurons aussi M. Gustave Trumelet et son oncle.

– Votre société ordinaire à peu près au complet.

– Mon tuteur et moi ne tenons nullement à augmenter le nombre de nos amis.

– Ah ! que vous avez bien raison !

Puis après un silence :

– Enfin, hasarda Mme de Linois sournoisement, vous allez avoir ce soir tous vos amoureux.

Claire, distraite, ne répondit pas.

Elle regardait Mlle Éliane, qui parlait tout bas à Édouard, mais avec beaucoup d'animation, ayant l'air de lui adresser des reproches !

Éliane se plaignait sans doute du peu d'empressement que l'artiste avait mis à répondre aux invitations de Mme de Lancelin.

Claire eut un imperceptible froncement des sourcils.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, elle se trouvait choquée de voir Mlle de Lancelin parler presque confidentiellement à Édouard.

Assurément elle n'était pas, elle ne pouvait pas être jalouse d'Éliane qui n'avait rien de séduisant ; mais si elle avait interrogé son cœur, serré par une sorte d'angoisse, elle se serait convaincue qu'elle pourrait être facilement accessible à la jalousie.

L'entrée dans le salon du millionnaire Bertillon et de son fils Hector, interrompit un instant les causeries à part ; mais elles ne tardèrent pas à recommencer de plus belle.

Mlle Dubessy était redevenue nerveuse, comme le matin. Elle se leva brusquement, en disant :

– Si vous le voulez bien, mesdames, nous ferons une promenade dans le parc ; ceux de ces messieurs qui ne nous accompagneront pas pourront se rendre dans la salle de billard où on leur servira de la bière.

Alfred de Linois, devançant ses rivaux, s'approcha de Mlle Dubessy et lui offrit son bras, qu'elle accepta, ne pouvant faire autrement. À ce moment, arrivèrent Mme Guichard et sa fille. Mlle Dubessy les embrassa.

– Nous vous accompagnons dans votre promenade, dit Mme Guichard.

On descendit au jardin. Édouard, croyant ainsi se débarrasser de Mlle Éliane, avait offert son bras à Mme de Lancelin ; mais la demoiselle, ne voulant pas le quitter, marchait obstinément à son côté.

Hector Bertillon donnait le bras à Mlle Léontine, et Auguste de Lancelin donnait le sien à Mme Guichard. En arrière des couples venaient Mme de Linois et M. Darimon. La mère d'Alfred, qui ne perdait jamais une occasion de plaider la cause de son fils, s'était emparée du bras du tuteur.

– Voyez donc, monsieur Darimon, comme ils vont bien ensemble ! dit-elle, parlant de son fils et de Claire ; oui, vraiment, et quoi qu'il puisse dire, ils sont faits l'un pour l'autre ; regardez-les, cher monsieur Darimon, ne sont-ils pas charmants ?

– Oui, chère madame, un beau couple.

– Dame, oui, et si votre pupille est une ravissante jeune fille, je peux dire que mon fils est un charmant jeune homme ; je suis fière d’Alfred, monsieur Darimon ; vous comprenez, une mère a son orgueil.

– Le vôtre est légitime, chère madame ; votre fils est gracieux, aimable…

– D’une distinction parfaite.

– Très distingué, madame, c’est un cavalier accompli.

– Tout est naturel chez lui.

– Il n’en peut être autrement, puisqu’il est de race noble.

– Vous verrez son père, monsieur Darimon ; oh ! le comte de Linois ! voilà le véritable grand seigneur ! Lui et son fils ne ressemblent guère à tous ces parvenus… Allez, la bourgeoisie a beau faire, avec ses millions, elle ne détrônera jamais la noblesse de race.

– C’est bien mon avis, madame.

– Monsieur Darimon, voulez-vous que je vous dise…

– Dites, madame.

– Alfred est bien le mari qui convient à Mlle Dubessy.

– Mais je ne dis pas non, moi.

– Elle n’en trouverait pas un pareil dans toute la vraie noblesse du département.

– Malheureusement, chère madame, pour votre fils comme pour ses concurrents, le cœur de ma pupille ne se

décide pas à parler ; on dirait qu'elle a fait le serment de ne jamais aimer. Et pourtant, Dieu sait si je voudrais la voir mariée ; car, enfin, si je venais tout à coup à lui manquer…

– Voilà ce qu'il faut absolument lui faire comprendre, cher monsieur Darimon.

– Ah ! je ne me fais pas faute de lui dire tout ce que je pense, et ce matin encore je lui conseillais de songer sérieusement au mariage. Elle m'a écouté, ce qui ne lui arrive pas toujours, et je suis parvenu à l'émouvoir, car à deux reprises, je l'ai fait pleurer.

– Mais voilà qui est de très bon augure, monsieur Darimon.

– Heu ! je ne sais pas, fit le vieillard, en secouant tristement la tête.

– Voyons, M[me] Dubessy ne peut pas vouloir rester fille, vieille fille.

– Est-ce qu'on peut savoir, avec un caractère comme le sien ? Personne ne connaît exactement ses idées, il est impossible de deviner ce qu'elle pense. Sans doute, elle se mariera, mais quand ? Ah ! si elle était aimée comme elle veut l'être, non parce qu'elle est riche, mais pour elle-même, vous verriez comme tout ici changerait de face ; elle ne serait pas longue à prendre une décision.

– Mais, cher monsieur Darimon, Alfred l'aime comme elle veut être aimée, ainsi qu'elle mérite de l'être. Pourquoi a-t-elle cette défiance que rien ne justifie ? Parce qu'elle s'imagine que c'est sa fortune que l'on recherche.

– Voilà, chère madame.

– Comment ne comprend-elle pas que ses admirables qualités, son grand cœur, sa beauté incomparable sont bien au-dessus de sa richesse ? Je n'ai pas à parler de M. Auguste de Lancelin, de M. Hector Bertillon, ni des autres prétendants à la main de votre pupille ; je n'ai pas à savoir ce que pensent ces messieurs, et s'ils sont aussi désintéressés qu'ils le veulent paraître ; je ne m'occupe que de mon fils, cher monsieur Darimon, et je puis vous assurer que l'amour profond que Mlle Claire lui a inspiré est exempt de tout calcul d'intérêt ; ah ! oui, c'est bien pour elle-même qu'Alfred aime votre pupille.

– Je veux bien le croire, chère madame, mais il faudrait que Claire en fût convaincue.

– Je le lui ai dit, je le lui ai répété sur tous les tons. Et Alfred, est-ce qu'il ne lui a pas fait assez comprendre qu'il l'aime, qu'il l'adore, qu'il ne vit que pour elle ? Elle voit bien comme il est gêné, troublé en sa présence ; il ose à peine la regarder, et c'est toujours d'une voix hésitante, tremblante qu'il lui adresse la parole. L'amour, cher monsieur Darimon, l'amour vrai est timide. Dites donc bien tout cela à Mlle Claire, et vous nous aiderez ainsi à la convaincre que mon fils l'aime sincèrement, comme elle a le droit d'être aimée.

– Oui, chère madame, mais il faudrait encore autre chose.

– Quoi ?

– Que ma pupille aimât votre fils.

– Mais elle l'aime, monsieur Darimon, elle l'aime !

– Heu, heu ! fit le tuteur.

– Voyez comme elle cause gentiment avec lui.

– C'est vrai, chère madame, mais cela ne prouve absolument rien.

– Voyons, entre nous, cher monsieur Darimon, où est le jeune homme que votre pupille peut préférer à mon fils ?

– Il est de fait que je ne vois pas…

– Oh ! je sais bien que vous avez un faible pour Alfred.

– Certainement, il me plaît beaucoup.

– Et vous n'en dites pas autant des autres.

– M. Gustave Trumelet est fort bien aussi.

– Allons donc ! un avocat, un bavard insupportable qui, une fois qu'il est lancé, ne s'arrête plus ; il a la parole facile, je le veux bien, mais, vraiment, il en abuse, et l'on s'ennuie vite à entendre ses interminables discours. Si, seulement, il n'avait que cela contre lui ! mais il est d'une ambition démesurée pour sa taille. Celui-là, par exemple, ne voit que la fortune de Mlle Dubessy ; il lui faut un brillant mariage, il le lui faut à tout prix, afin de pouvoir réaliser ses rêves. Pas bête du tout, M. Gustave Trumelet ; époux de la riche héritière, il se ferait nommer conseiller général d'abord, puis député ; il est dans la politique jusqu'au cou, il se croit le fort des forts, et nécessaire, indispensable même au fonctionnement de la machine gouvernementale. Ne l'avez-vous pas entendu dire : « – Ah ! si j'étais ministre, président du conseil, tout marcherait mieux » ? M. Gustave Trumelet n'est pas autre chose qu'un vulgaire ambitieux ; il sacrifierait tout, même sa femme, à la politique qui est son dada.

M. Marcillac est une autre espèce d'ambitieux ; il se gonfle comme la grenouille de la fable, ce qui ne l'empêche pas de dessécher sur pied, parce qu'il ne peut pas se donner l'unique chose qu'il aime au monde : le luxe. Ah ! celui-là, comme il ferait danser les millions de votre pupille ! Mais avec ses sottes idées, sa passion effrénée du luxe, sa rage de vouloir briller et éclipser les autres, il ne mettrait pas dix ans à dilapider la fortune de Mlle Dubessy ; il la jetterait sur la paille, la pauvre chère enfant !

Si le bavardage de l'avocat est insupportable, on peut dire que M. l'ingénieur des ponts et chaussées est écœurant par sa vantardise. On ne saurait l'entendre sans hausser les épaules, sans avoir envie de lui rire au nez.

Et Mlle Dubessy pourrait songer à confier le bonheur de sa vie à l'un ou à l'autre ? Jamais, jamais, c'est impossible !

Préférerait-elle Hector Bertillon ou Auguste de Lancelin ? Eh bien ! non, moins encore. Elle est trop délicate, trop distinguée pour épouser cet Hector Bertillon, un rustre, un grotesque qui passe sa vie avec ses chevaux et ses chiens ; en dehors de ses bêtes, il n'y a rien ; un pareil mari aimerait mieux sa jument poulinière que sa femme.

Quant à M. Auguste de Lancelin, c'est un autre type : il est l'homme de la tranquillité, du repos ; il l'aime tellement, le repos, qu'il a peur de faire le moindre mouvement ; il semble que, pour lui, se mouvoir est une souffrance ; je crois bien qu'il s'évanouirait s'il bâillait un peu fort. Même quand il marche, on croirait qu'il dort ; ce n'est pas du sang qu'il a dans les veines, ce garçon-là, c'est du petit-lait. C'est sans doute par amour du repos qu'il aime tant la pêche à la ligne ; il s'assied au bord de l'eau et reste là, immobile, pendant des heures ; ah ! avec lui, les poissons ont bon temps ; peu lui

importe qu'ils mordent ou non il dort. Le sommeil joue un grand rôle, dans l'existence de ce doux jeune homme. Quand il ne pêche pas à la ligne, on le voit souvent, couché dans l'herbe, le ventre au soleil, comme un lézard. Que voulez-vous ! il est frileux et a besoin de se réchauffer.

M. Darimon ne put s'empêcher de rire.

– Vous les arrangez bien, ces pauvres amoureux, dit-il.

– Voyons, n'ai-je pas raison ?

– Dame, tout cela est un peu vrai.

– Et ils osent prétendre à la main de Mlle Claire ?

– Mon Dieu, cela leur est permis.

– Monsieur Darimon, je vous le répète, c'est Alfred qui convient à votre chère pupille, et j'espère bien, pour le bonheur de Mlle Dubessy, que nous ferons très prochainement ce mariage.

– Nous verrons, chère madame, nous verrons.

– À propos, monsieur Darimon, il y avait un froid entre Mlle Dubessy et son peintre ; celui-ci avait été froissé par quelque chose, sans doute ?

– Oh ! un simple malentendu, et il s'était mis à bouder.

– Alors, c'est fini, ils se sont raccommodés ?

– Oui, je crois ; mais il n'y aura plus entre eux la même intimité.

– Eh bien ! franchement, personne ne s'en plaindra. Mlle Claire était vraiment trop bonne pour ce monsieur ; elle

lui faisait trop d'honneur, et il s'en montrait orgueilleux. Il y a de ces gens qui ne savent pas se tenir à leur place.



... Il s'assied au bord de l'eau et reste là, immobile, pendant des heures... (P. 1510.)

– Je vous assure qu'il n'a jamais été d'une grande hardiesse.

– Pourtant, il avait joliment l'air de s'en faire accroire. Dites donc, monsieur Darimon, est-ce qu'il ne fait pas un doigt de cour à Mlle de Lancelin ?

– C'est plutôt elle qui lui fait la cour.

– Hé, mais, ce ne serait pas une si mauvaise affaire pour cet artiste sans le sou. Mlle Éliane n'est pas d'une beauté à éblouir, mais il y a des billets de mille.

– Oui, la dot est convenable ; mais voilà, M. Lebel est comme les poissons autour des hameçons de M. Auguste de Lancelin, il ne mord pas à l'appât.

– Ne viserait-il pas plus haut, cher monsieur Darimon ? insinua Mme de Linois.

Le vieillard ne comprit point le sous-entendu.

– Oh ! le pauvre garçon, répondit-il, il ne pense qu'à sa peinture ; Mlle Éliane serait une merveille de beauté et dix fois millionnaire qu'il ne ferait pas plus attention à elle ; dans la plus belle personne du monde, il ne verra jamais qu'un beau modèle.

Mme de Linois resta un instant silencieuse et reprit :

– Est-ce que M. Lebel a encore du travail pour longtemps au château ?

– Encore pour quelques mois.

– Ah !

Mme de Linois, dont l'esprit caustique savait si bien amoindrir et déchirer les rivaux de son fils, ne pouvait diriger aucune attaque contre l'artiste, qui défiait toute critique. Du reste, en elle-même, elle reconnaissait qu'Édouard Lebel était de beaucoup supérieur à tous les jeunes gens qui fréquentaient le château de Grisolles, sans excepter son fils, et avec son instinct de femme, elle sentait que le jeune peintre pourrait être le plus dangereux rival d'Alfred.

Heureusement, l'artiste était pauvre, inconnu, sans famille, né sans doute de parents inavouables ; cela la rassurait. La belle châtelaine était trop fière et avait trop souci de sa dignité pour s'amouracher de ce piètre individu qu'elle avait tiré de la misère.

Soit ; mais en attendant, le cœur de Mlle Dubessy restait libre. Mme de Linois voulait bien reconnaître aussi, intérieurement, que, pas plus que les autres amoureux de l'héritière, son fils n'avait eu encore le pouvoir de faire tressaillir ce cœur de jeune fille, qui semblait être de marbre.

Et elle se demandait, non sans dépit, comment son fils pourrait arriver à avoir raison de cette insensibilité étrange de la jeune châtelaine.

On rentra au château après une heure de promenade, et le reste de la soirée se passa sans incident.

Chacun s'observait, tout en observant les autres. Aucune discussion malencontreuse ne s'éleva, tellement on redoutait de mécontenter Mlle Claire.

Par exemple, c'était à qui se montrerait le plus empressé auprès d'elle.

À l'attitude des amoureux et de leurs parents on devinait que la jeune fille, qui n'avait encore qu'à se défendre contre des escarmouches, ne tarderait pas à subir des attaques plus sérieuses.

Claire avait-elle deviné les pensées de ses invités ? Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que, rentrée dans sa chambre, elle eut, avant de se mettre au lit, un moment d'extrême lassitude.

Elle s'écria d'un ton douloureux et en s'étirant les bras :

– Quand donc serai-je délivrée de tout ce monde ?

X

UNE DÉTENTE

La jeune châtelaine se leva de bonne humeur. Ayant l'esprit moins tourmenté, elle avait bien dormi, et pour la première fois depuis longtemps, de jolis rêves avaient peuplé son sommeil. Un véritable apaisement s'était fait en elle.

La veille, pendant toute la soirée, Édouard Lebel n'avait prononcé que quelques paroles ; à part cela, il avait été parfait ; du reste, Claire lui avait su gré de sa réserve. Elle-même ne s'était mêlée à aucune conversation. Et cependant, grâce à la présence d'Édouard, elle s'était trouvée plus à l'aise au milieu de son entourage habituel.

Elle causa assez longuement avec Julie, heureuse de revoir le sourire sur les lèvres de sa chère maîtresse. Et comme la femme de chambre avait un peu son franc-parler avec Mlle Dubessy, elle ne lui marchanda point ses compliments.

– À la bonne heure ! dit-elle, c'est ainsi que je voudrais vous voir toujours : jamais vous n'avez eu le teint plus frais, le visage plus animé ; cette tristesse qui obscurcissait votre beau front s'est dissipée et, ce matin, il y a dans vos yeux un rayonnement de joie.

Claire eut un charmant sourire, mais en même temps, elle essuya une larme.

Julie s'en aperçut et s'empressa de parler d'autre chose.

Mlle Dubessy eut ensuite quelques instants d'entretien avec son tuteur qui, lui aussi, crut devoir la complimenter sur sa bonne mine et le contentement qui se reflétait sur sa physionomie.

Elle se retira dans le boudoir Pompadour et se mit à son piano. S'accompagnant très doucement et comme si elle eût craint d'être entendue, elle chanta à mi-voix les morceaux qu'elle et Édouard avaient chantés la veille. Elle en étudia d'autres, se disant que son cousin les connaissait et qu'ils pourraient les chanter ensemble.

À dix heures, Julie vint lui annoncer la visite de M. Logerot.

– Ah ! c'est vrai, fit-elle, M. le curé m'a dit hier qu'il viendrait au château aujourd'hui, je l'avais oublié. Eh bien ! Julie, je recevrai ici M. Logerot, faites-le entrer.

Bien qu'il fût toujours affectueusement reçu au château, le curé de Grisolles y venait rarement, et cela, sans doute, par grande discrétion ; s'il y déjeunait une fois ou deux par mois, c'était tout, et il n'y dînait jamais.

Il se couchait de bonne heure, et à son âge, disait-il, il ne pouvait pas changer ses habitudes. Et puis, pour rien au monde il ne voudrait être un trouble-fête ; un prêtre fait toujours mauvaise figure au milieu de jeunes gens qui aiment à rire, chanter, s'amuser. Il était si bien, si tranquille dans son vieux presbytère ! D'ailleurs, rien ne lui manquait ; recevant ses approvisionnements du château, sa table était un peu celle de la châtelaine ; il avait dans sa cave de bons vieux vins qui sortaient des caves de Mlle Dubessy. Et quand

il recevait quelques-uns de ses confrères à déjeuner, il avait le droit de leur dire :

« – Imaginez-vous, messieurs, que nous sommes au château de Grisolles, à la table de Mlle Dubessy, car les mets qui vous sont servis et les vins et les liqueurs fines que vous dégustez, me sont envoyés du château. »

– Monsieur le curé, dit Claire, après que le vieillard se fut assis, je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureuse de votre visite ; mais je le serai encore davantage, si vous me demandez quelque chose.

– Eh bien ! oui, mademoiselle, je viens vous demander quelque chose.

– Qu'est-ce ? Dites-moi cela vite.

– Vous avez vu les deux tableaux que M. le comte de Linois m'a envoyés d'Italie pour mon église ; comment les trouvez-vous ?

– Ils m'ont paru fort beaux. Mais je ne me connais pas beaucoup en peinture.

– Moi, mademoiselle, je ne m'y connais pas du tout.

Eh bien ! je voudrais que M. Édouard Lebel, qui est un artiste de talent et un connaisseur, vînt voir mon saint Georges et mon saint Sébastien et me dise ce qu'il en pense.

– Est-ce donc nécessaire, monsieur le curé ?

– Cela me ferait plaisir.

– S'il en est ainsi, M. Lebel ira voir vos tableaux.

– Et puis, j’ai un autre tableau très vieux, très effacé, que je désire lui montrer et que je le prierais de restaurer, si c’est possible, et si ce n’était, pas trop abuser…

– Je suis sûre d’avance que M. Lebel fera tout ce qui dépendra de lui pour vous être agréable. Mais il vous faut lui présenter vous-même votre requête.

– Pourtant, mademoiselle, il me semble que si vous lui disiez…

– Monsieur le curé, répliqua vivement la jeune fille, je ne voudrais pas que M. Lebel se crût obligé de faire ce que vous désirez ; pour rien au monde je ne voudrais avoir l’air de prendre de l’autorité sur lui.

Sur ces mots, la jeune fille sonna sa femme de chambre et lui dit :

– Julie, M. le curé désire parler à M. Lebel, prie-le de vouloir bien venir ici.

Quelques instants après, le jeune homme entra dans le boudoir. Il salua et attendit.

– Monsieur Édouard, dit Claire rougissante, M. le curé a quelque chose à vous demander.

L’artiste s’inclina, et quand M. Logerot lui eut dit ce qu’il désirait, sans répondre il se tourna vers la jeune fille. Et comme elle hésitait à parler :

– S’il ne s’agit que d’aller voir des tableaux, dit-il, je pourrai me rendre à l’église dimanche dans la matinée ou dans l’après-midi ; mais s’il y avait un travail à exécuter, mademoiselle, je ne pourrais l’entreprendre qu’avec votre assentiment.

– Oh ! monsieur Édouard ! fit Claire d'un ton affligé.

– Mon Dieu, mademoiselle, reprit l'artiste avec animation, dites-moi que cela vous sera agréable, et je me mettrai à la disposition de M. le curé.

– Vous savez bien, répondit-elle, qu'en rendant un service à M. le curé, vous me ferez plaisir.

– Soit, mais j'aurais préféré que vous me disiez simplement :

« – Voilà ce que M. le curé attend de vous ; pour lui et pour moi, faites-le. »

– Mais ce serait une exigence et je ne peux pas, je n'ai pas le droit…

La jeune fille avait pâli et Édouard vit dans son regard une certaine anxiété, qui arrêta les paroles qu'il avait sur les lèvres.

– C'est bien, monsieur le curé, dit-il, s'adressant au prêtre, je verrai ce tableau dont vous parlez, et, si cela m'est possible, je le restaurerai. À quelle heure pourrai-je vous aller trouver dimanche prochain ?

– Pourquoi ne verriez-vous pas ce tableau aujourd'hui même ? dit Claire.

– Du moment que vous le désirez, mademoiselle, j'irai aujourd'hui à l'église.

– Et je vous y accompagnerai ; je tiens aussi à voir ce tableau, dont M. le curé ne m'avait pas encore parlé.

– Et pour cause, mademoiselle : j'ignorais encore son existence il y a trois semaines.

– Ah ! Et où se trouvait-il donc ?

– Dans la sacristie, au fond d'un placard rempli de vieilles boiseries, et qui n'avait pas été ouvert depuis un grand nombre d'années, caché qu'il était par une armoire ; je l'ai découvert en faisant déplacer l'armoire ; enfin, c'est en enlevant les vieilles boiseries vermoulues, tombant en poussière, que j'ai trouvé le tableau en question ; je vous laisse à penser dans quel état. Toutefois, n'ayant pas eu à souffrir de l'humidité, la toile est bien conservée ; malheureusement, il n'en est pas de même de la peinture, qui semble s'être effacée, usée par quelque frottement.

Dans les archives de l'église, il est fait mention d'un tableau, représentant la sainte Vierge, donné à l'église en l'an 1762 par un baron de Grisolles, et ce doit être ce tableau, qu'on croyait avoir été volé, que j'ai retrouvé ainsi que je viens de vous le dire. Enfin, monsieur Lebel, vous verrez ; peut-être cette toile n'est-elle pas sans valeur, malgré son piteux état.

– C'est convenu, monsieur le curé, dit Claire, M. Lebel verra vos tableaux ; mais je vous garde, vous déjeunerez avec nous et immédiatement après nous nous rendrons à l'église. Je vous accompagnerai, messieurs, puis je vous quitterai pour faire une visite à l'école de nos chères petites filles, qui m'attendent aujourd'hui.

L'artiste se retira, disant qu'il avait quelque chose à terminer, mais qu'il lui restait assez de temps pour achever ce travail et changer de vêtement avant le déjeuner.

Édouard était occupé à remettre trois doigts à la main d'une déesse.

– Un bien charmant garçon, dit M. Logerot, resté seul avec la jeune fille.

– Oui, répondit Claire, et de beaucoup de talent, ce qui ne l'empêche pas d'être extrêmement modeste.

– Qualité rare chez un artiste. Cependant, il doit avoir l'ambition, fort légitime, d'ailleurs, de s'élever, de parvenir au premier rang.

– Je crois, en effet, qu'il a cette ambition… et pas une autre.

Ces paroles avaient été coupées par un soupir.

– J'ai eu le plaisir de le voir hier à l'église, ainsi que M. Darimon, reprit le curé ; ils ont écouté mon sermon avec une grande attention ; cela m'a fait quelque chose, et pourquoi ne pas le dire ? – on pardonne certaines faiblesses à un vieillard, – je me suis senti flatté. Et vous, mademoiselle, avez-vous été satisfaite ?

– Comme toujours, monsieur le curé, vous avez eu l'inspiration divine. Vous m'avez fait verser des larmes.

– Quand j'ai parlé de la charité ?

– Non, quand vous avez parlé de l'espérance.

– Qu'avez-vous donc tant à espérer ?

– Une seule chose : le bonheur.

– N'êtes-vous donc pas heureuse, chère enfant ?

– Hélas ! non ; et voilà pourquoi mon âme se tourne vers l'espérance.

Le vieillard comprit que Mlle Dubessy gardait dans son cœur une douleur secrète.

Il lui prit la main, et la serrant affectueusement :

– Espérez donc, ma fille, dit-il ; Dieu vous aime, parce que vous êtes une de ses meilleures créatures ; espérez, et tout ce que vous pouvez espérer, le seigneur vous le donnera.

– Ah ! je ne sais pas !

– Ne doutez point, chère enfant ; en parlant de l'espérance, j'ai aussi parlé de la foi !

– Chacun a sa destinée, monsieur le curé, et ce n'est pas sans avoir l'esprit troublé que je pense souvent à la mienne.

Elle passa rapidement la main sur son front, puis changeant de ton :

– Je suis obligée de vous quitter, reprit-elle : j'ai à m'habiller pour aller au village et quelques ordres à donner à ma femme de chambre. Si cela vous est agréable, monsieur le curé, ajouta-t-elle, vous pouvez vous promener dans les galeries et examiner le travail de M. Lebel.

– Vous ne pouviez me faire une plus charmante proposition, répondit gaiement le vieux prêtre ; c'est un vrai régal que vous m'offrez.

La jeune fille ouvrit une porte, fit entrer M. Logerot dans une pièce contiguë au boudoir et lui dit :

– Vous n'avez qu'à ouvrir cette porte, qui est devant vous, et vous serez dans la grande salle des fêtes où vous trouverez, je crois, M. Édouard Lebel.

L'artiste était là, en effet, haut perché sur une échelle, et travaillant à la main mutilée de Calypso, pleurant, la tête appuyée sur l'épaule d'une de ses nymphes.

Pendant quelques instants, et gardant le silence pour ne pas troubler le jeune homme, le bon curé resta en extase devant l'habileté avec laquelle l'artiste se servait de ses pinceaux et donnait aux doigts de la déesse la forme et la couleur.

Ensuite et pendant plus d'une heure, il se promena dans les salons où les invités n'entraient plus depuis le commencement des travaux de restauration, la grande salle à manger où l'on ne mangeait plus, et la magnifique galerie des tableaux, qu'on pouvait bien appeler galerie des chefs-d'œuvre, dont l'entrée était également interdite.

On demandait un jour à Mlle Dubessy :

– Quand donc permettrez-vous de circuler librement dans le château, toutes portes ouvertes ?

– Le jour de mon mariage, avait-elle répondu en riant, car alors les travaux de M. Lebel seront terminés.

M. Logerot, – il le disait lui-même, – ne se connaissait pas en peintures ; mais il avait du goût et le sentiment du beau. Devant telle ou telle fresque, tel ou tel tableau, il s'arrêtait longuement et, palpitant d'émotion, il admirait.

– Oh ! oui, se disait-il, tout cela est beau, superbe !

Tout cela, il l'avait vu bien des fois avant les travaux entrepris par Édouard Lebel ; mais il n'avait jamais été aussi vivement impressionné. En examinant très attentivement certaines belles peintures qu'il se rappelait avoir vues

fortement endommagées, il cherchait vainement à découvrir les retouches faites par le jeune artiste.

Les raccords étaient d'une exécution si parfaite et se confondaient si bien avec l'ensemble, que c'était à douter que le pinceau d'Édouard eût passé là.

– C'est merveilleux, se disait le bon vieux curé, et ce jeune homme a véritablement un immense talent.

Claire vint le retrouver dans le grand salon où il était revenu avec l'intention de féliciter M. Lebel sur son admirable travail ; mais le jeune homme avait laissé sa palette et ses pinceaux pour aller s'habiller.

Mlle Dubessy était divinement jolie dans sa fraîche toilette de printemps, qu'elle portait pour la première fois, bien que sortie depuis huit jours des mains de la couturière.

Et Julie, en habillant sa maîtresse, n'avait pas manqué de se dire :

– C'est pour lui qu'elle veut être belle aujourd'hui.

La femme de chambre ne se trompait pas. C'était aussi pour Édouard que Claire avait apporté un soin tout particulier dans l'arrangement de son opulente chevelure.

Elle n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec le curé ; trois coups de cloche annoncèrent que le déjeuner était servi.

M. Darimon et l'artiste étaient déjà dans la salle à manger lorsque Claire et M. Logerot y entrèrent.

Bon gré, malgré, avant qu'on se mit à table, il fallut que l'artiste reçût, à bout portant, les félicitations et les compliments du vieux prêtre.

– Ils sont admirables, merveilleux, monsieur Lebel, les travaux que vous exécutez au château ; pendant une heure j'ai été dans le ravissement ; on croirait, vraiment, que votre pinceau est une baguette magique.

– Je veux bien accepter vos compliments, monsieur le curé, répondit le jeune homme ; mais n'exagérez pas trop mon mérite ; mon talent est très ordinaire, je ne suis que l'humble élève des grands maîtres que j'ai sous les yeux. Que suis-je, en réalité ? Un copiste. Ayant l'honneur très grand de toucher aux œuvres de ces maîtres incomparables, je fais tout ce qui dépend de moi pour n'en être pas trop indigne, et tout ce que je peux également pour justifier la confiance que Mlle Dubessy a mise en moi.

J'ai pris à cœur la tâche que j'ai entreprise ; je m'y donne avec passion ; je mets dans mon travail toute mon âme, toutes les ardeurs qui sont en moi, et s'il faut vous le dire, c'est seulement depuis que je travaille au château de Grisolles que, me sentant réellement inspiré, je crois avoir quelque talent.

– Voilà qui est bien parlé, s'écria M. Darimon ; mais quoi que vous en disiez et votre modestie dût-elle en souffrir, monsieur Lebel, vous avez beaucoup, beaucoup de talent, et un jour, certainement, vous serez un maître, un grand maître. D'ailleurs, on vous l'a déjà dit.

Le front de l'artiste s'obscurcit.



... L'artiste reçût, à bout portant, les félicitations et les compliments du vieux prêtre. (P. 1520.)

– Je ne sais pas ce que je serai un jour, répondit-il presque tristement ; mais ce que je sais bien, c'est que je

n'oublierai jamais le temps que j'aurai passé ici, et ce sera toujours dans le souvenir de Grisolles que je puiserai mes meilleures inspirations.

Sa voix était devenue vibrante d'émotion, et Claire put voir deux larmes rouler sous ses paupières.

La jeune fille appuya doucement sa main sur le bras de l'artiste, qui tressaillit.

– Monsieur Édouard, lui dit-elle, émue, elle aussi, vous devez avoir confiance en l'avenir, qui s'ouvre devant vous riche de promesses ; vous avez entendu hier le beau sermon de M. le curé, rappelez-vous tout ce qu'il a dit de l'espérance.

Édouard regarda Claire, dont le front s'était couvert d'une vive rougeur.

– Oui, mademoiselle, répliqua-t-il, il faut espérer, il est bien bon d'espérer ; mais il faut savoir modérer ses espérances et ne jamais leur permettre de franchir les limites que leur impose la raison.

– C'est vrai, appuya le curé.

La jeune fille eut un imperceptible mouvement d'impatience, puis son gracieux sourire sur les lèvres :

– Messieurs, dit-elle, mettons-nous à table. Monsieur le curé, votre place est à ma droite.

Grâce aux deux vieillards, le déjeuner ne manqua pas d'animation, M. Logerot et M. Darimon étant également entêtés et ayant l'un et l'autre la repartie très vive.

– Claire, dit le tuteur, quand le valet de chambre eut servi le café, ne serait-il pas temps de commander votre voiture ?

– J'ai donné, à ce sujet, des ordres à Julie, répondit la jeune fille ; c'est elle qui se fera conduire au village et emportera les divers objets que j'ai à distribuer aujourd'hui aux petites filles de l'école.

Nous irons à pied, ces messieurs et moi ; le temps est superbe et ce sera pour moi un plaisir de marcher.

Monsieur Lebel, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune homme, voudra bien, je pense, m'offrir l'appui de son bras.

L'artiste s'inclina silencieusement.

– Hum ! fit M. Darimon, selon son habitude de faire des réflexions maladroites, si les de Linois, les Bertillon, les de Lancelin et les autres ont vent de la chose, ils en tomberont malades de jalousie.

Édouard pâlit et Claire devint très rouge.

– Mon cher tuteur, dit-elle d'un ton bref, que m'importent les uns et les autres ? Mais que serais-je donc, maintenant, si je n'étais plus maîtresse de mes actions ? ajouta-t-elle avec hauteur.

Puis s'adressant gracieusement à l'artiste :

– Après notre visite à l'église, reprit-elle, vous serez bien aimable, monsieur Édouard, de m'accompagner à l'école.

– J'aurai l'honneur de vous accompagner, mademoiselle, et j'en serai heureux, répondit-il.

– Diable, diable ! pensait M. Darimon en se frottant le bout du nez avant de renifler une pincée de tabac, je n'ai plus à me demander : Qu'est-ce que cela veut dire ? Allons, j'avais un bandeau sur les yeux !

Et le curé, qui avait vu pâlir le jeune homme et rougir la jeune fille, se disait :

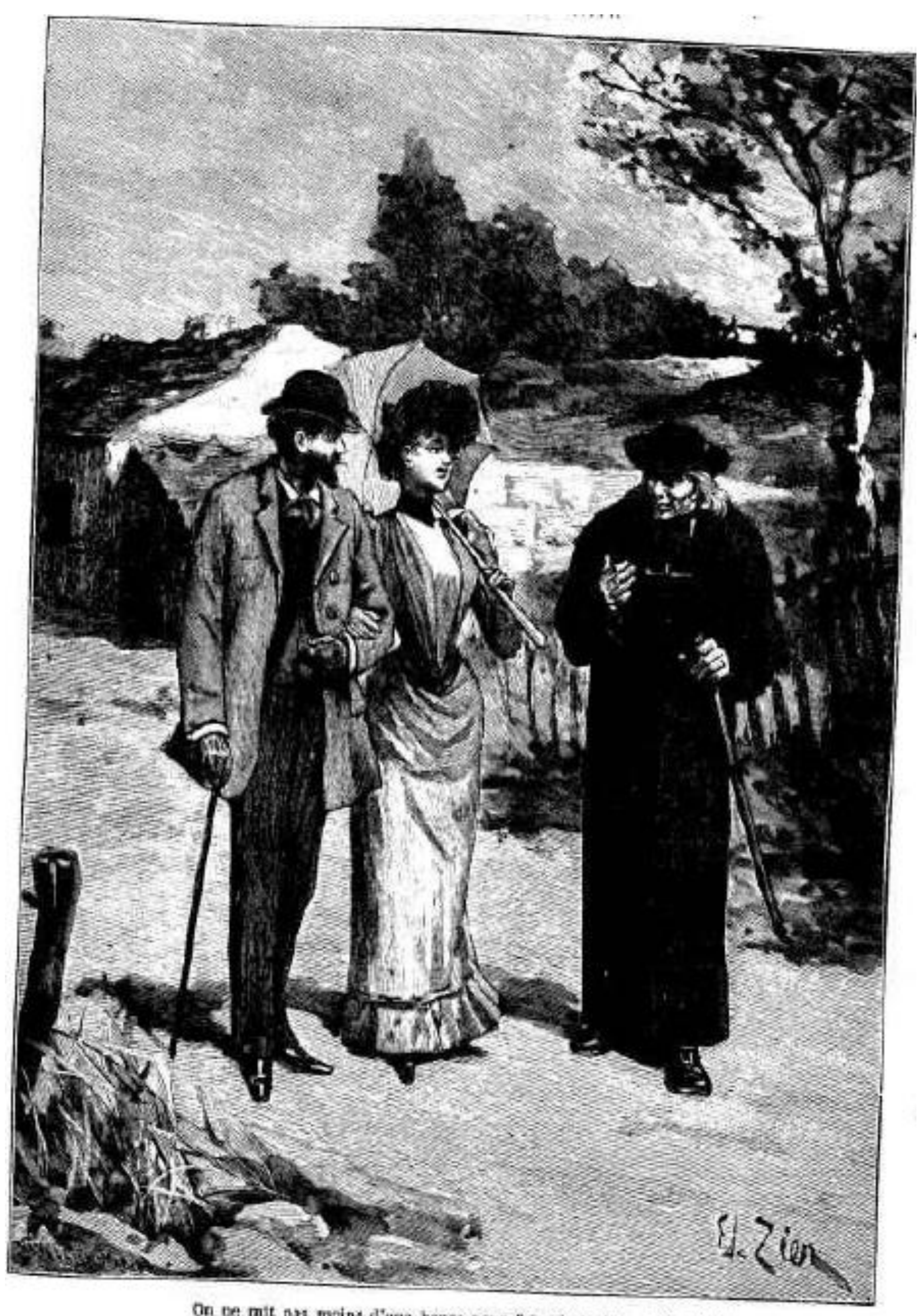
– Celui qui est le plus près du cœur de la belle et riche héritière, n'est pas un de ceux qu'on pense.

Claire sortit de la salle à manger pour aller mettre son chapeau et reparut bientôt, en disant :

– Maintenant, messieurs, je suis tout à vous et nous pouvons partir.

On ne mit pas moins d'une heure pour faire le trajet du château à l'église ; il est vrai qu'on ne s'était point pressé. On avait d'abord parlé de choses et autres, à bâtons rompus, puis Claire avait interrogé l'artiste sur ses longues promenades du dimanche, disant qu'elle désirait connaître les diverses impressions qu'il éprouvait dans chacune de ses excursions. Le jeune homme, tout d'abord embarrassé, avait cependant répondu de façon à satisfaire entièrement la charmante curieuse.

Après tout, Claire n'avait pas le droit d'en vouloir à Édouard s'il aimait le profond silence des bois, le charme de la solitude. Est-ce qu'elle-même, dans ces derniers temps, n'avait pas cherché aussi le silence et l'isolement ? Elle comprenait les tristesses de l'âme de son cousin, parce que son âme à elle était également triste.



On ne mit pas moins d'une heure pour faire le trajet... (P. 1524.)

Mais cet état de l'âme d'Édouard n'était-il pas dû à une cause à laquelle elle était étrangère ? Elle pouvait se dire : il m'aime ; elle n'en avait pas la certitude. Impossible de découvrir ce que le jeune homme voulait tenir caché. C'était en vain qu'elle le faisait parler ; toujours d'une réserve excessive, il ne prononçait pas une parole qui pût trahir le secret qu'il s'était promis de garder.

Et Claire, après un instant d'espoir, retombait brusquement dans ses cruelles anxiétés. C'est qu'elle sentait bien qu'il fallait que son cousin l'aimât d'un amour profond, ardemment, avec passion, pour pouvoir lui pardonner d'être la fille d'Antoinette Rondac.

Or, Claire voulait être aimée ardemment, c'était une passion qu'elle devait inspirer à Édouard, afin de vaincre toutes ses résistances. Et la belle et noble jeune fille, si digne d'être adorée comme elle l'était, en était encore, hélas ! à se demander si elle était aimée.

Mais lui, Édouard, avait-il deviné les secrets sentiments de la jeune châtelaine ? Peut-être. Dans tous les cas, ce ne pouvait être pour lui ni un encouragement, ni une espérance. Avec la nature et le caractère que nous lui connaissons, l'immense fortune de la jeune fille se dressait entre elle et lui, comme une barrière infranchissable.

De même, entre son cousin et elle, Claire voyait se dresser Marceline Lebel, morte de misère, et Antoinette Rondac, qui avait été sans pitié pour sa malheureuse sœur.

Et, pour deux causes bien différentes, l'un et l'autre se sentaient arrêtés. De là, les sentiments dissimulés, les élans du cœur retenus, comprimés, la gêne, la contrainte, les mains qui se retiraient quand elles auraient dû s'unir,

s'étreindre, les regards fuyants au lieu de se chercher et de s'appeler, les sourires chassés des lèvres.

Et l'un près de l'autre, elle à son bras, se serrant contre lui, ils souffraient de leur amour au lieu d'en savourer les intimes douceurs, les joies et les ravissements.

XI

L'ÉCOLE

Le jeune artiste avait examiné gravement et silencieusement *saint Georges* et *saint Sébastien*.

Ces deux tableaux, bien que produisant aux yeux un certain effet, n'avaient rien de remarquable, c'est-à-dire aucune des qualités qu'on recherche avant tout dans une œuvre d'art. C'étaient de ces toiles destinées à l'exportation, que les Italiens fabriquent par milliers. Elles disaient le peu de valeur qu'ont aujourd'hui les artistes dont les ancêtres ont été le Guide, Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, etc.. C'était mal dessiné et d'un coloris fantaisiste et criard ; les têtes grimaçantes, sans caractère, manquant de vie, avaient quelque chose de grotesque. Cela rappelait ces figures atrocement enluminées qui sortent de nos imageries d'Épinal. En somme, deux affreuses croûtes, qui ne valaient certainement pas la dorure des cadres dont on les avait honorées.

Pour Mlle Dubessy, le silence d'Édouard était significatif : *saint Georges* était une mauvaise peinture et *saint Sébastien* ne valait pas davantage.

Quant au curé, il interrogeait la physionomie de l'artiste, cherchant à deviner son impression.

– Eh bien ! monsieur Lebel ? fit-il, voyant que le jeune homme, absolument froid, ne disait rien.

– Mon Dieu, monsieur le curé, répondit Édouard, ces deux tableaux ressemblent à beaucoup d'autres que l'on voit aujourd'hui dans les églises, et je n'ai rien à en dire. Si vous aviez à les acheter et que vous me consultiez à ce sujet, il me serait facile de vous faire connaître toute ma pensée ; mais ce n'est point le cas. Je n'ai donc à dire que ceci : M. le curé de Grisolles doit être reconnaissant à M. le comte de Linois du cadeau qu'il a fait à l'église.

M. Logerot n'en demanda pas davantage ; il avait compris.

– Allons, se dit-il en soupirant, mes deux saints ne valent pas grand'chose.

Et ce fut avec anxiété et beaucoup refroidi au sujet du vieux tableau retrouvé, qu'il fit entrer le jeune homme et la jeune fille dans la sacristie.

La trouvaille du curé, éclairée par la fenêtre, était placée sur un escabeau et appuyée au mur.

– Oh ! oh ! fit Édouard, dès qu'il eut jeté les yeux sur le tableau.

– Vous dites, monsieur Lebel ? interrogea le vieillard, palpitant d'émotion.

– Rien encore, monsieur le curé, nous allons voir. Il me faudrait de l'eau et un morceau de linge.

– Beaucoup d'eau ?

– Non, à peu près un demi-verre.

M. Logerot prit un verre, qu'il alla remplir dans un bénitier, et quand Édouard eut ce qu'il avait demandé, il procéda, par places, à un lavage qui, pour l'instant, consistait seulement à faire reparaître, autant que possible, le coloris et les principales lignes du dessin.

– Quel malheur que cette peinture soit ainsi détériorée ! s'écria Édouard.

– Est-ce qu'elle a quelque valeur ? demanda le curé d'une voix tremblante.

– Oui, certes ; malheureusement elle est dans un état déplorable. Voyez, monsieur le curé, voyez, mademoiselle, la figure est presque complètement effacée, l'oreille droite n'existe plus ; il en est de même de ces épis, car ce sont bien des épis qui se trouvaient là, un peu au-dessus de l'épaule, et ils devaient être au nombre de dix.

– Comment voyez-vous cela ? demanda Claire.

– D'abord à l'espace qu'ils occupaient, et puis je me souviens d'un tableau pareil à celui-ci, que j'ai vu à Florence, et où il y avait dix épis.

– Alors, monsieur Lebel, hasarda le curé, cette femme est une Cérès ?

– Non, monsieur le curé, non, c'est bien une Vierge, la Vierge aux épis. Je n'ose encore me prononcer d'une manière affirmative, mais la Vierge aux épis, qui se trouve au musée de Florence, n'étant qu'une copie, il peut se faire que vous ayez ici l'original. Dans ce cas, et je ne suis pas éloigné de le croire, vous posséderiez un chef-d'œuvre d'une très grande valeur. Du reste, nous serons fixés sur ce point,

quand cette toile aura été soumise à un nettoyage sérieux et complet.

Ce que je puis vous dire, dès maintenant, monsieur le curé, et cela j'en suis sûr, c'est que cette peinture est du XVIe siècle ; j'ajoute que dans l'emploi des couleurs, la pureté du dessin, le mouvement de la tête, en même temps plein de charme et de majesté, je reconnais la manière de Paul Véronèse, qui fut aussi grand artiste que Tintoret. Mais est-ce une œuvre de Véronèse lui-même que nous avons sous les yeux ou une copie de sa Vierge aux épis faite par son fils ou un de ses élèves ? Cela, nous tâcherons de le savoir.

– Alors, monsieur Lebel, vous voudrez bien remettre ce tableau en bon état ?

– Un élève comme moi est toujours très audacieux quand il touche à l'œuvre d'un grand maître, monsieur le curé ; cependant, pour vous, si Mlle Dubessy le permet et avec son autorisation, je ferai de mon mieux pour restaurer cette peinture.

– Monsieur Édouard, dit vivement la jeune fille, vous tenez donc beaucoup à me faire de la peine ? Ce matin, déjà…

– Vous avez raison, mademoiselle, je suis un insensé, pardonnez-moi !

– Oui, je vous pardonne, mais ne prononcez plus jamais de ces paroles cruelles. Vous n'êtes pas sous ma dépendance, ajouta-t-elle très émue, et je n'ai pas le droit de m'opposer à rien de ce qu'il vous plaît de faire.

Cette fois, c'était elle qui avait pâli pendant qu'il rougissait.

– Décidément, se disait le bon curé, voilà qui ressemble beaucoup à de douces querelles d'amoureux.

– Eh bien ! c'est entendu, monsieur Lebel, reprit-il à haute voix, je ferai porter le tableau au château. Ah ! vous ne savez pas quel grand plaisir vous me faites.

– La figure de la Vierge est dans un tel état de dégradation, que j'aurai certainement besoin d'un visage pour modèle, et je me demande où je pourrai trouver une jeune femme ou une jeune fille.

– Vous avez Julie ou moi, répondit Claire.

– Julie, je ne dis pas... mais vous, mademoiselle, dans un tableau d'église, oh ! non, non, cela ne se peut pas.

Le sentiment délicat qui avait dicté ces paroles du jeune homme, fut aussitôt récompensé par un regard d'une douceur pénétrante.

– C'est bien, monsieur Lebel, dit le curé, je me charge de trouver votre modèle.

– Une jolie blonde, fit l'artiste souriant.

– Oui, blonde, ayant une vraie tête de Vierge. Ne riez pas, monsieur Lebel, la jeune femme dont je vous parle est une de mes paroissiennes.

– Comment l'appelez-vous ? demanda Claire.

– Louise Moranne.

– Je ne la connais pas, monsieur le curé, et cependant je croyais connaître tout le monde à Grisolles.

– La personne en question n’est dans le pays que depuis quatre mois.

– Oh ! alors, c’est différent. C’est une jeune femme, dites-vous ?

– À peine âgée de vingt ans.

– Mariée ?

– Depuis dix-huit mois, à un ouvrier menuisier qu’elle a connu à Paris chez un entrepreneur de menuiserie où il travaillait, et où elle-même était occupée à la journée comme couturière.

Charles Moranne, qui a trente-deux ans, était veuf et père d’un tout jeune enfant, un petit garçon. Excellent ouvrier, et de bonne conduite, son patron l’aimait et s’intéressait à lui. Ce fut la femme de l’entrepreneur qui eut l’idée de faire épouser à l’ouvrier sa jeune couturière, pauvre fille sans famille, qui avait été élevée par charité ; mais bonne ouvrière et d’une conduite irréprochable.

Charles Moranne était le neveu de Claude Laurencin, le vieux menuisier de Grisolles, et un de ses héritiers. Le vieillard mourut l’année dernière et Charles Moranne, sa jeune femme et son enfant vinrent s’installer à Grisolles, dans la maison de l’oncle Laurencin, lequel, par testament, donnait son établissement et sa clientèle à son neveu Moranne.

Dès le lendemain de son arrivée à Grisolles, la jeune femme vint me faire une visite et me remit une lettre, qui la recommandait chaleureusement à toute ma bienveillance et à mon affection. Bref, je m’intéresse vivement à ces braves

gens, je les recommande à ceux qui peuvent les faire travailler et, vous le voyez, je me suis fait leur protecteur.

– Votre protection est ce qu'ils pouvaient trouver de plus heureux à Grisolles, monsieur le curé, dit Mlle Dubessy, et ils en doivent déjà ressentir les bienfaits.

– Le mari commence à être occupé et j'ai pu procurer quelques ouvrages de couture à la jeune femme ; mais ils gagnent peu et sont souvent encore dans la gêne.

– Vous savez que je suis toujours votre associée, monsieur le curé, nous leur viendrons en aide.

– Ils sont fiers, très fiers ; c'est du travail qu'ils demandent.

– Eh bien ! nous verrons. Mais Julie doit être arrivée et je suis attendue à l'école ; je vous quitte, monsieur le curé.

Elle reprit, s'adressant à Édouard :

– C'est entendu, vous venez voir avec moi nos petites filles de Grisolles ?

– Oui, mademoiselle.

– Eh bien ! venez, dit-elle en prenant le bras du jeune homme.

Ils sortirent par la porte de la sacristie et arrivèrent bientôt à l'école, qui n'était qu'à une faible distance de l'église.

La châtelaine de Grisolles était le bon ange de toutes ces fillettes de tout âge auxquelles Mme Tremblay, l'institutrice, et deux adjointes donnaient l'instruction primaire.

Il y avait dans cette école de jeunes filles une classe enfantine où l'on recevait des petits garçons jusqu'à l'âge de six ans.

Pour tous ces enfants, les visites de la fée du château étaient trop rares. Il est vrai qu'elle les gâtait un peu en leur distribuant, chaque fois qu'elle venait, toutes sortes de friandises, en même temps que des vêtements à celles et à ceux dont les parents étaient nécessiteux.

Aussi fut-elle accueillie avec une joie exubérante, qui se manifesta par des éclats de rire argentins et des battements de mains.

– Chère madame Tremblay, dit Claire, serrant la main de l'institutrice, il y a bien longtemps que je ne suis pas venue vous voir, ainsi que vos chers enfants ; mais j'espère que mes petites amies ne m'en garderont pas rancune.

– La grande joie qu'elles éprouvent indique le contraire, mademoiselle.

– Vous avez vu Julie ?

– Oui, mademoiselle. Une table a été placée au milieu du préau couvert ; et c'est sur cette table que Mlle Julie, aidée des adjointes, a déposé les nombreux paquets apportés du château.

– C'est bien ; tout à l'heure vous ferez descendre vos élèves dans le préau, et nous procéderons à la distribution des petites choses que j'ai à leur donner aujourd'hui.

Sur un signal de Mme Tremblay, toutes les élèves s'étaient assises. Alors commença la visite des classes.

Édouard suivait pas à pas l'institutrice et Mlle Dubessy ; toutes ces jeunes et fraîches figures, bien éveillées, lui rappelaient les années passées à la Maison maternelle de Boulogne, et son cœur battait doucement. Il remarquait, non sans un vif plaisir, combien toutes ces fillettes aimaient Claire. Et il se disait :

– Partout elle est adorée ! Elle est la Providence des malheureux et la joie des enfants.

La jeune fille était restée dans la troisième classe, pendant que Mme Tremblay s'était rendue dans la première afin de rétablir l'ordre parmi les grandes fillettes, qui voulaient un peu trop s'émanciper.

Claire passait devant les bancs, embrassant les uns après les autres, les petites filles et les petits garçons, qui lui tendaient en même temps leurs petits bras et leurs joues de chérubins.

– Elle est ainsi plus que jamais adorable, se disait Édouard. Attendri, il avait peine à retenir ses larmes.

Cependant les deux adjointes reparurent, ayant achevé ce qu'elles avaient eu à faire avec Julie.

Aussitôt, comme par enchantement, l'ordre et le silence se trouvèrent rétablis dans les classes. Les élèves, comme des enfants surpris en faute, tenaient la tête baissée, ayant l'air d'étudier avec assiduité.

Rien de charmant comme cette innocente hypocrisie enfantine.

– J'ai été toute pareille, dit Claire à Édouard. Et elle se mit à rire.

– Oui, répondit-il, songeur, les enfants sont tous les mêmes ; pourquoi n'a-t-on pas toujours l'insouciance de cet âge ?

Elle le regarda fixement, comme si elle eût voulu lire au fond de sa pensée, puis elle se tourna brusquement vers Mme Tremblay, qui venait la rejoindre.

– Mes enfants, dit l'institutrice, vous allez réciter quelque chose devant Mlle Dubessy ; ce sera un concours, et il y aura des prix pour ceux et celles qui diront le mieux.

Le concours commença et ne se prolongea pas, comme on le pense bien. Ce n'était, du reste, qu'un prétexte à la distribution des cadeaux aux enfants.

Plusieurs fois par an, notamment au 1er janvier, à Pâques et à la Noël, il y avait ainsi des distributions dont la jeune châtelaine faisait tous les frais.

Elle connaissait les familles et savait ce dont tels et tels enfants pouvaient avoir besoin.

Quand la petite fille ou le petit garçon appelé devant Mlle Dubessy avait récité sa fable ou son compliment, on voyait l'institutrice inscrire son nom. Alors le visage de l'enfant s'épanouissait, et au regard qu'il adressait à ses petits camarades, on devinait qu'il leur disait :

– C'est moi qui aurai le prix.

Mais Mme Tremblay inscrivait, inscrivait toujours, si bien que les heureux étaient le plus grand nombre. Du reste, il n'y avait pas que des effets d'habillement à distribuer, mais encore une quantité de jouets de toutes sortes, des bonbons, des gâteaux, etc.

– Maintenant, mes enfants, dit l’institutrice, le concours est terminé et nous allons aller dans le préau où les prix offerts par Mlle Dubessy vous seront distribués.

Tout à coup on entendit un bruit de sanglots étouffés. C’était un tout petit garçonnet qui pleurait et que ses camarades ne parvenaient pas à consoler.

Il n’avait pas plus de quatre ans et demi, ce bambin aux longs cheveux blonds bouclés, et qu’on aurait dit tombé d’une des merveilleuses toiles de Rubens. Il était pauvrement, mais très proprement vêtu.

– Qui est ce petit et pourquoi pleure-t-il ? demanda Claire.

Puis vivement et visiblement contrariée :

– Je ne vous connaissais pas cet élève, madame Tremblay, et c’est pourquoi son nom ne vous a pas été donné.

– Vous n’avez pas à vous reprocher un oubli, mademoiselle, cet enfant ne vient à l’école que depuis quinze jours.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Armand, Armand Moranne.

Claire et Édouard échangèrent un regard rapide.

– Madame Tremblay, reprit la jeune fille, veuillez, je vous prie, amener cet enfant près de moi.

Et quand le petit fut devant elle :



Eh bien ! mon petit ami, dis-moi ton compliment… (P. 1533.)

– Voyons, mon mignon, dit-elle, en caressant de la main sa joue rose, pourquoi pleures-tu ?

L'enfant redressa la tête, montrant ses jolis yeux noyés de larmes.

– C'est parce que… balbutia-t-il avec ces longs soupirs qui succèdent aux sanglots, c'est parce que… je voulais dire aussi mon compliment.

– Eh bien ! mon petit ami, dis-moi ton compliment, nous t'écoutons. Mais l'enfant, riant au milieu de ses larmes, répondit, après avoir cherché un instant dans sa mémoire :

– Je ne sais plus, j'ai oublié.

Il avait prononcé ces paroles si gentiment que Claire et Édouard ne purent s'empêcher de rire.

Alors l'enfant se hissa familièrement sur les genoux de la jeune fille, lui prit la figure à deux mains et sur chaque joue fit résonner un baiser.

Enchanté de lui, il s'écria, frappant ses petites mains l'une contre l'autre :

– Voilà ! voilà !

Surprise et ravie, Mlle Dubessy, à son tour, embrassa l'enfant.

– Toi aussi tu auras ton prix, dit-elle, en enveloppant le joli blondin d'un regard empreint de tendresse.

– Ah ! maman Lise sera bien contente.

Puis avec une curiosité tout enfantine :

– Qu'est-ce que ça sera mon prix ?

– Aujourd'hui une boîte de dragées et une autre boîte pleine de soldats. Je te donnerai autre chose lorsque tu

viendras me voir au château avec ta maman Lise. Est-ce ta maman Lise qui t'a fait cette jolie blouse soutachée ?

– Oui, c'est maman Lise.

– Celle qu'il appelle maman Lise n'est que sa belle-mère, crut devoir dire l'institutrice ; mais elle mérite toute l'affection que cet enfant a pour elle.

– Je le sais, madame Tremblay ; M. le curé nous a fait, à M. Lebel et à moi, l'éloge de Mme Moranne.

On descendit dans le préau, où Julie attendait. Le petit Armand s'était emparé de la main de Mlle Dubessy et semblait ne plus vouloir la quitter.

Dès que les élèves des deux sexes, se furent assis sur les bancs de bois, on procéda à la distribution des cadeaux. L'institutrice appelait les noms, et Julie et les adjointes remettaient à chaque fillette, à chaque petit garçon ce qui lui était destiné. On distribua ensuite, à tous ceux et celles dont les noms n'avaient pas été inscrits, des boîtes à ouvrage, des boîtes de compas, de petites merceries, des canevas pour marquer et pour tapisserie avec des écheveaux de fils et des pelotes de laine de toutes nuances, des étuis, des dés à coudre, des échantillons de broderies, etc. etc. Puis encore des boîtes de dragées, de bonbons, de fruits confits, des oranges, des gâteaux et autres friandises ; et en plus pour les plus jeunes, des jouets de toutes sortes achetés dans les magasins de la ville.

Quel beau jour pour ces enfants ! c'était une véritable fête. La joie la plus pure rayonnait sur tous ces jeunes visages. Et que de remerciements et de reconnaissance dans tous les regards sans cesse dirigés vers Mlle Dubessy ! Comme on voyait bien que la fée du château était aimée de

tout ce petit monde et était pour ces fillettes de huit à douze ans un objet d'admiration et de respect !

Soudain, le petit Armand, qui était resté auprès de Claire et d'Édouard, s'élança vers l'entrée du préau, en criant joyeusement :

– Maman Lise ! maman Lise !

Celle-ci, en effet, venait d'entrer. Mais timide, n'osant s'approcher, elle s'était arrêtée tout interdite.

Elle était délicieusement jolie, cette jeune femme, avec sa carnation de blonde bien portante, légèrement hâlée par le grand air, et ses magnifiques cheveux dont les bandeaux onduleux encadraient son beau front pur.

Elle avait la taille élancée et dans sa mise, très simple, on sentait une certaine recherche de coquetterie.

Ses yeux bleus, bien fendus, avaient cette expression de douceur que les peintres italiens de la grande époque donnaient aux vierges de leurs tableaux religieux. Le corps avait des souplesses exquises qui se devinaient sous la robe, dont le corsage bien ajusté faisait ressortir le modelé du corps.

Se savait-elle belle, cette jeune femme, qui s'épanouissait dans le rayonnement de sa vingtième année ? Oui, sans doute. Mais elle ne paraissait pas tirer vanité des avantages physiques dont la nature l'avait comblée.

Édouard Lebel se pencha à l'oreille de Mlle Dubessy :

– M. le curé n'a pas exagéré, lui dit-il, cette jeune femme a vraiment une tête de vierge.

– Oui, elle est jolie, répondit Claire.

Dans un mouvement plein de grâce, maman Lise s'était baissée pour embrasser le petit garçon.

Elle est charmante, murmura l'artiste, comme se parlant à lui-même.

Il ne cherchait pas à dissimuler son admiration, et Claire s'aperçut qu'il dévorait des yeux la jeune femme.

Aussitôt, elle eut une assez forte commotion et ressentit dans son cœur, qui se mit à battre violemment, comme une vive brûlure.

Qu'était-ce donc que cette singulière impression qu'elle n'avait jamais éprouvée ? Était-ce la première atteinte d'un sentiment de jalousie qui s'éveillait en elle ? Claire n'aurait pu le dire, ne se rendant pas exactement compte de ce qu'elle éprouvait à ce moment.

Oui, certes, comme venait de le dire Édouard, Louise Moranne était charmante ; mais il semblait à Claire que son cousin n'avait pas le droit de trouver qu'une autre qu'elle fût belle. Et si ce n'était pas le germe de la jalousie qui venait de pénétrer dans son cœur, c'était au moins un assez profond dépit.

Les yeux ardemment fixés sur le visage de l'artiste, qui ne pouvait détacher son regard de la jeune femme, elle semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de sa pensée. Mais rien sur la physionomie du jeune homme, toujours calme et impénétrable, ne laissait deviner ses impressions.

Cependant après avoir remis à sa maman Lise sa boîte de soldats et sa boîte de dragées, le petit Armand l'avait

prise par la main et l'entraînait un peu malgré elle vers Mlle Dubessy.

– Venez, madame, approchez-vous, dit Claire, déjà remise de l'émotion qu'elle venait d'éprouver et regrettant peut-être de s'être laissée aller à un mouvement de contrariété si en dehors de son caractère.

Louise s'inclina respectueusement devant Mlle Dubessy. Celle-ci lui tendit gracieusement la main.

– Oh ! mademoiselle, balbutia la jeune femme, rouge comme une cerise.

– Vous n'êtes plus pour moi une inconnue, dit Claire ; M. le curé nous a parlé de vous, à M. Lebel et à moi ; il nous a appris…

– Maman Lise, s'écria le petit Armand, coupant la parole à Mlle Dubessy, je vas te dire, j'ai gagné un prix et nous irons le chercher au château.

Louise imposa silence à l'enfant, en lui montrant un visage sévère. Puis à Claire :

– Je vous demande pardon pour lui, mademoiselle ; il n'est pas encore ce que je voudrais qu'il fût ; je le gâte un peu trop, je l'avoue, il est si jeune !

– Mais il est charmant, cet enfant ; répliqua la jeune fille ; il n'est pas coupable d'avoir répété ce que je lui ai dit.

Armand saisit la main de Mlle Dubessy.

– C'est vrai, n'est-ce pas, madame, reprit-il, j'ai gagné un prix ?

– Oui, mon petit ami, et comme je te l'ai dit, tu viendras le chercher au château avec ta maman Lise.

– Oh ! mademoiselle, je n'oserai jamais.

– Pourquoi donc ? M. le curé a une chose à vous demander que vous ne lui refuserez pas, je pense, et qui vous obligera à venir au château.

– Ah ! fit la jeune femme étonnée.

– Je n'ai pas à vous dire de quoi il s'agit, puisque c'est un service que M. le curé réclamera de vous.

– Je ne peux rien refuser à M. le curé, qui est si bon pour nous.

– Vous viendrez donc plusieurs fois au château, et le premier jour, si vous voulez, vous m'amènerez votre petit garçon à qui je donnerai différentes choses ; ce sera un prix, ainsi que le dit Mme l'institutrice.

Mlle Dubessy resta encore quelques instants entourée des enfants, puis après avoir embrassé de nouveau le petit Armand et plusieurs autres, elle prit congé de l'institutrice et de ses élèves.

La charrette anglaise qui avait amené Julie attendait devant l'école.

– Mademoiselle, dit Édouard, je vais retourner à pied au château.

– Vous n'avez pas à vous arrêter ? demanda Claire après un instant d'hésitation.

– Non, mademoiselle, je vais directement au château.

– Dans ce cas, je laisse la voiture tout entière à Julie ; il m'est très agréable aujourd'hui de marcher plus que je n'en ai l'habitude. Cela ne vous contrarie pas, au moins ? fit-elle en lui prenant le bras.

– Oh ! mademoiselle ! balbutia-t-il avec trouble. Elle s'aperçut qu'il tremblait légèrement.

– Seulement, continua-t-il, je crains…

– Que craignez-vous ?

– Qu'on ne s'étonne du grand honneur que vous me faites et que vous n'ayez à en souffrir plus tard.

– Moi, monsieur Édouard, répliqua-t-elle d'un ton vif, n'ayant à rendre compte de mes actions qu'à moi-même, et tenant à faire acte d'indépendance, je ne crains aucune critique ; d'où qu'elle vienne, la malveillance ne saurait m'atteindre ; ah ! je ne serais plus ce que je suis et veux être, si j'avais souci de ce que certaines gens peuvent dire ou penser de moi. Marchons, monsieur Édouard.

Ils firent silencieusement une centaine de pas. La jeune fille s'arrêta un instant et, après avoir respiré à pleins poumons, elle s'écria :

– Ah ! la belle soirée, et comme on aspire avec délices ces premières et douces odeurs du printemps !

– C'est bien là le réveil de la belle et puissante nature, murmura l'artiste.

XII

CŒURS SOUFFRANTS

Ils étaient sur la route et déjà loin des dernières maisons du village.

– Nous marchons un peu vite, dit Claire.

– Vous sentiriez-vous fatiguée ? demanda vivement Édouard.

– Oh ! non, pas du tout, et il me semble que j'irais ainsi jusqu'à la ville ; mais nous ne sommes pas pressés de rentrer.

– Eh bien ! mademoiselle, marchons plus lentement. Après un silence, elle reprit :

– Monsieur Édouard, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que cette promenade est charmante ?

– Oui, mademoiselle, charmante, répéta-t-il.

Et, involontairement, il pressa sous son bras celui de la jeune fille. Elle n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement du jeune homme, mais elle se serra davantage contre lui.

– Comme vous le disiez tout à l'heure, monsieur Édouard, reprit-elle avec une douce mélancolie dans la voix, voilà le réveil de la belle et puissante nature ; j'ajouterai de la

généreuse nature, car elle nous donne tout à profusion : de la verdure, des fleurs, des ombrages, des parfums, des chants d'oiseaux ; elle se pare comme une coquette pour attirer les regards, et en quête de sourires elle se met en fête. Encore quelques jours et ce sera dans les plaines, les buissons et les bois la joie et le bonheur des nids.

Elle eut un soupir étouffé.

– Ils sont heureux, les oiseaux, continua-t-elle, et cependant ils ont aussi à veiller sur leur tranquillité, à se défendre contre les vautours et les éperviers qui leur font la guerre.

– Partout, mademoiselle, chez tous les êtres de la création, prononça lentement l'artiste, il y a les bons et les méchants, les grands et les petits, les forts et les faibles, ceux qui souffrent et ceux qui sont heureux, et toujours les uns victimes des autres.

– C'est vrai. Mais, croyez-le bien, ceux qu'on croit le plus heureux sont souvent ceux qui souffrent le plus.

Édouard garda le silence.

– En vérité, reprit la jeune fille, nous disons là des choses bien tristes quand, autour de nous, tout rayonne, chante et sourit. Il semble que ces bourdonnements d'insectes répondent à la chanson monotone des grillons tapis dans l'herbe.

Des chrysalides sont sorties les premiers papillons, amis des premières fleurs du printemps. Quand j'étais petite fille, je m'en souviens, une de mes grandes joies était de leur faire la chasse, à ces jolis insectes, dont les ailes sont ornées de si riches couleurs. Maintenant, je ne songe plus à emprisonner

même les plus beaux ; ils appartiennent à la nature et ont rang parmi ses merveilles ; mon regard aime à suivre leur vol capricieux pareil à un balancement ; et quand je les vois courir d'une fleur à une autre, il me semble que les fleurs ont été créées pour les papillons et les papillons pour les fleurs.

– Sans voir en eux l'image de l'inconstance ? dit Édouard.

Claire sourit et répondit, en appuyant sur les mots :

– Si je faisais des comparaisons, ce serait aux fleurs que je reprocherais de ne pas savoir se dérober aux trop nombreux hommages qu'on leur rend.

C'était une allusion à sa situation. Une critique d'elle-même que faisait la jeune fille.

Édouard le comprit et ne riposta point, craignant de s'avancer sur un terrain brûlant.

Claire avait encore ralenti le pas, et sur la route déserte ils marchaient maintenant comme deux amoureux sur un étroit sentier, devisant de leur avenir.

– Si je vous disais, monsieur Édouard, reprit la jeune fille, que je respire ici plus à l'aise, enfin que je m'y trouve mieux que dans les jardins et le parc du château.

– Oh ! fit le jeune homme.

– Eh bien, oui. Le parc de Grisolles est grand, les jardins sont vastes ; mais ils ont des limites, un mur pour horizon. Ici, je suis au milieu de l'immensité ; à droite, à gauche, à perte de vue, des plaines ; rien ne ferme les horizons, si ce n'est, par une illusion d'optique, le ciel qui s'abaisse, là-bas, derrière les sommets des coteaux.



Ici, je suis au milieu de l'immensité... (P. 1540.)

Plus d’une fois il m’a pris des envies folles de me mettre à courir à travers champs, en jupe courte et les cheveux au vent, comme les fillettes du village que je vois prendre leurs

joyeux ébats, ayant la gaieté dans les yeux, l'éclat de rire sur les lèvres.

Je n'étais pas née pour être riche, commença-t-elle avec une sorte d'amertume.

– Oh ! ne dites pas cela, mademoiselle, l'interrompit Édouard, vous ne pouvez pas le dire, quand vous faites un si noble usage de votre fortune.

– Je le dis, répliqua-t-elle, ébauchant un sourire, parce que, en dépit de ma nature sérieuse, réfléchie, paraît-il, et même encline à la gravité, je n'ai pas des goûts en rapport avec ma fortune. Je le dis comme je le pense, je devrais être une de ces paysannes qui travaillent aux champs du matin au soir, mordues par le hâle, brûlées par le soleil.

– Mon Dieu, mademoiselle, balbutia Édouard fort troublé, pourquoi parlez-vous ainsi ?

– Monsieur Lebel, est-ce que vous me croyez heureuse ?

– Mais…

– Ah ! heureuse, heureuse !… J'ai des aspirations, je les renferme en moi ; j'ai un cœur comme les autres femmes et, sans cesse, j'en comprime les battements ; depuis quelque temps j'ai donné un but à ma vie ; je voudrais… eh bien, oui, je voudrais une réparation, une réhabilitation… et je m'arrête, je n'ose pas !

Le jeune homme regarda Claire avec surprise.

– C'est vrai, reprit-elle, vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre. Oh ! désirer, vouloir une chose et s'arrêter dominée par la peur !

– Mademoiselle, vous m'effrayez !

– Non, monsieur Édouard, rassurez-vous ! Qui sait ? J'ai encore confiance en l'avenir. Hier, cela m'a fait du bien d'entendre notre bon vieux curé parler de l'espérance.

Après un silence, elle reprit :

– On vante mes qualités, mais on ferme les yeux sur mes défauts, et pourtant j'en ai un dont je n'ai pu me corriger. Je suis défiante, monsieur Édouard, et je me vois entourée de pièges qui, peut-être, n'existent que dans mon imagination ; de là mes inquiétudes, mes soucis, mes bizarreries d'humeur. Ah ! comme la jeune fille des champs, insoucieuse et insouciante, que je voudrais avoir sur les lèvres le franc éclat de rire !

Je suis grave, disais-je tout à l'heure, affaire d'éducation, attitude imposée par le monde, qui rend esclave par ses exigences. En vérité, je change ou plutôt, je fausse mon caractère, je mets un frein à mes enthousiasmes, je suis obligée de cacher mes sentiments, on trouverait singulier que j'eusse de la sensibilité ; je dois feindre, dissimuler, toujours me contraindre ; et si je me laisse aller à un élan irrésistible en dehors des idées étroites et mesquines de notre monde provincial, je blesse les convenances. Il faut que je sois cela, je le suis.

On pourrait me croire indépendante, erreur ; je ne jouis d'aucune liberté, parquée que je suis dans un cercle où ni un regard ni un sourire ne m'est permis. On ne me pardonne pas d'être triste, si je n'en donne point la raison, et je n'ai pas le droit d'avoir un éclair de gaieté avec celui-ci ou celle-là ; il faut que je sois gaie pour tous. On étudie ma physionomie, jusqu'à mes mouvements ; on voudrait pouvoir

fouiller jusqu'au fond de ma pensée et mettre mon cœur à nu. Mais si je cachais une de mes pensées, le petit secret le plus innocent, ce serait un crime aux yeux de mon entourage, qui a si bien fait de moi sa chose que je ne m'appartiens plus. La châtelaine de Grisolles si enviée, que l'on croit si heureuse est prisonnière dans son château.

– Mais, mademoiselle, dit Édouard, visiblement ému, pourquoi ne vous rendez-vous pas libre ?

– Comment ? fit-elle tristement ; est-ce que je le puis ? Fermer le château ! Ah ! il y en aurait des cris, des grincements de dents, des colères terribles ! Je serais la cible sur laquelle mes bons amis d'aujourd'hui tireraient à bout portant ; les langues bien pendues auraient beau jeu, on n'aurait pas assez de ses ongles pour me déchirer, me déchiqueter, me traîner sur la claie. Et qui me protégerait contre toutes les fureurs déchaînées ? Je n'ai pour soutien que mon tuteur, et le cher homme, malgré la grande affection qu'il a pour moi, ne serait guère capable de me défendre.

Il est trop tard aujourd'hui pour que je puisse changer quelque chose à ce qui existe, à la situation difficile dans laquelle je me suis mise. Pour me délivrer, il faudrait un de ces événements… Se présentera-t-il ? J'attends !

– Oui, mademoiselle, votre mariage, prononça l'artiste d'une voix étranglée.

– Mon mariage, oui, mon mariage, répliqua Claire avec une sorte d'emportement, voilà ce que l'on voudrait. Je suis la proie ; qui se jettera dessus et la saisira ? À la satisfaction des uns et à leurs ricanements répondraient les hurlements de colère des autres. Voilà encore un des malheurs d'être riche, le pire de tous. Je suis bien une proie à saisir ; depuis

dix-huit mois j'assiste, non sans écœurement, à une chasse aux millions. Et Dieu sait ce qu'il m'a fallu, jusqu'à ce jour, déployer d'adresse et de diplomatie pour que les chasseurs ne se soient pas déjà dévorés entre eux.

Eh bien, je ne me marierai pas.

– Pourtant, mademoiselle…

– Ah ! ne me répétez pas ce que M. Darimon m'a déjà dit cent fois. Je sais bien que vivre seule et vieille fille est ce qu'il y a de plus douloureux au monde ; je n'éprouve aucun éloignement pour le mariage, au contraire ; car, orpheline et sans famille, j'ai plus que beaucoup d'autres femmes besoin d'affection et de tendresse.

Vous le voyez, monsieur Édouard, je vous parle avec franchise et confiance, et je vous dis, à vous, ce que je n'ai encore confié qu'à ma plus intime amie ; je sais que vous avez de l'amitié pour moi et que bon et ayant beaucoup souffert, vous pouvez me plaindre.

Allez, je n'ai pas, comme certains paraissent le croire, un cœur de marbre ; ah ! Dieu seul sait ce qu'il contient de dévouement et de tendresse qu'il voudrait donner. La tendresse ! mais elle déborde de mon cœur ! j'ai besoin d'aimer et d'être aimée ; je ne repousse pas l'amour, je l'appelle !

Le jeune homme, haletant, tenait sa tête baissée.

– Eh bien ! continua Claire, malgré cela, je ne veux pas me marier ! Édouard se redressa brusquement.

– Mais que se passe-t-il donc en vous ? fit-il.

– Je ne serai jamais aimée ! s’écria-t-elle avec un sanglot dans la voix.

– Que dites-vous, mademoiselle ? Jamais aimée, vous ? Mais vous serez adorée !

Elle secoua douloureusement la tête.

– Ce n’est pas moi, ce sont mes millions qu’on aimera.

Édouard arrêta sur ses lèvres des paroles qui pouvaient trahir son secret et que, peut-être, Claire attendait.

Il étouffa un soupir et de nouveau sa tête s’inclina sur sa poitrine. La jeune fille, elle aussi, étouffa un soupir ; puis après un bout de silence, elle reprit :

– D’après ce que je vous disais tout à l’heure de mon existence à Grisolles, monsieur Édouard, existence toute de contrainte et de dissimulation forcée, vous devez comprendre combien je suis heureuse, en ce moment, de m’être quelque peu émancipée et combien je vous sais gré d’avoir bien voulu quitter votre travail pour me donner cette après-midi tout entière.

Elle continua d’un ton animé :

– Je ne sens plus peser sur moi l’atmosphère lourde du château, qui m’écrase et au milieu de laquelle j’étouffe, parfois ; je ne sais ce que j’éprouve à cet instant ; ma tête est dégagée des vapeurs qui l’alourdissent ; je me sens si légère que, volontiers, je croirais avoir des ailes ; c’est comme une douce et bienfaisante rosée qui tombe sur moi et qui aide à une dilatation de tout mon être. Une vivifiante chaleur circule en moi, pénètre dans mon cœur et provoque en lui des vibrations qu’il ne connaissait pas encore.

Il me semble que, pauvre recluse, je respire pour la première fois le grand air de la liberté, et je me compare à l'oiseau qui, échappé de la cage où on l'avait emprisonné, lance vers le ciel un cri de joie et de reconnaissance.

Malheureusement, poursuivit-elle tristement, ce n'est qu'une illusion, un bonheur d'un instant ; la vie qui m'est faite, à laquelle je ne puis me soustraire, va me reprendre dès demain, et les jours se suivront, toujours les mêmes.

Je suis capricieuse, fantasque, prétend-on ; oui, peut-être ; mais il ne m'est point permis d'agir selon ma volonté et ma fantaisie. Je ne suis pas libre, je ne suis pas libre !… Oh ! être garrottée comme je le suis et ne pouvoir rompre mes liens ! Il me faut quand même traîner ma chaîne.

On a constamment les yeux sur moi, on donne à mes regards de fausses interprétations ; si je ne mets pas le plus grand soin à mesurer mes paroles, elles sont l'objet d'absurdes commentaires ; je ne peux pas aller ici ou là, faire ceci ou cela sans qu'on cherche à en tirer telles ou telles conséquences.

Vous avez bien voulu m'accompagner aujourd'hui, nous sommes allés à pied et nous revenons de même, – c'est un plaisir que j'ai voulu me donner, – eh bien, demain, si ce n'est dès ce soir, on saura que M. Édouard Lebel m'a offert son bras, que nous avons causé sur la route comme deux bons amis et que pour retarder notre retour au château nous avons marché lentement.

Alors, mécontentement général : il y aura des exclamations de surprise, des cris d'indignation, des colères sourdes ; mais que m'importe !

– Mon Dieu, mademoiselle, dit gravement le jeune homme, je suis heureux et fier du grand honneur que vous avez bien voulu me faire ; mais peut-être avez-vous eu tort de ne pas songer assez à ce que pourraient-dire les personnes que vous recevez au château.

– Encore une fois, monsieur Édouard, cela m'importe peu.

– Oui, mademoiselle, mais je ne puis penser comme vous, car j'ai grand souci de votre tranquillité. Certes, notre promenade à pied ne m'a pas été moins agréable qu'à vous, mais je souffrirais cruellement si vous deviez regretter de l'avoir faite.

– Ce que j'ai fait, monsieur Édouard, je l'ai voulu ! s'écria-t-elle avec un mouvement de tête plein de fierté.

– N'y verra-t-on pas une sorte de défi ?

– Si l'on y voit cela, tant mieux, tant mieux ! Mais qu'on me provoque donc afin que je puisse enfin lever la tête et parler haut.

Les beaux yeux noirs de Claire s'étaient illuminés.

– Je suis lasse de me contraindre, reprit-elle avec véhémence, lasse d'opprimer ma volonté, lasse de tenir enfermé en moi tout ce que je pense, lasse de cette absolue réserve que l'on m'impose et qui, je le répète, n'est pas dans ma nature où tout est élan et franchise. Ah ! nul ne sait ce que j'ai déjà souffert et ce que je souffre encore !...

Riche, trop riche, hélas ! je ne sais pas ce que c'est que la joie de vivre. Je la maudis, monsieur Édouard, je la maudis tous les jours, cette fortune que mes parents m'ont laissée. C'est à cause de ces millions qu'on fait de moi une esclave !

Oui, oui, je suis l'esclave de ce monde qui m'entoure, qui m'enserre dans ses préjugés, ses convenances, et j'ai une soif ardente de liberté !

– Mademoiselle, dit doucement l'artiste, il me semble que vous pourriez vous rendre un peu plus libre.

– Comment ? répliqua-t-elle avec vivacité ; rien ne m'est permis ; je dois tenir mon rang, ah ! ah ! ah ! mon rang ! J'aime beaucoup Julie, et vous savez si elle m'est dévouée ; eh bien ! si je cause avec elle un peu familièrement, je manque de dignité, je déroge, je m'abaisse. C'est absurde, n'est-ce pas ? mais c'est ainsi.

– Que ne dira-t-on pas demain, quand on saura que je vous ai accompagnée ? dit le jeune homme, souriant tristement.

Claire s'arrêta brusquement, et, serrant le bras de son cousin :

– Vous, monsieur Édouard, dit-elle avec émotion, vous êtes un artiste, l'ami de Mlle Dubessy.

Puis, se remettant à marcher :

– Ma liberté, reprit-elle, serait, comme vous le disiez tout à l'heure, dans le mariage ; ah ! je le sais bien ; mais encore faudrait-il que je ne me donnasse pas un maître, un oppresseur. J'aimerais celui dont j'accepterais le nom de toute la force de mon cœur et de mon âme ; je l'aimerais saintement, avec dévouement, avec passion. Je le voudrais instruit, distingué, courageux, supérieur à moi par l'intelligence. Mais ce que je voudrais, surtout, ce serait qu'il m'aimât autant que je l'aimerais.

– Mademoiselle, vous trouverez cet homme vraiment digne de vous et qui consacrera sa vie à vous rendre aussi heureuse que vous méritez de l'être.

– Peut-être, soupira-t-elle.

– Celui-là, mademoiselle, ne saurait être un maître, l'oppresseur ou le tyran que vous paraissez redouter.

– J'ai aussi mes rêves, monsieur Édouard ; je me suis fait un idéal de l'existence à deux, et comme on va loin avec l'imagination, je n'ai pas exclu les enfants de l'existence rêvée, plusieurs enfants que lui et moi adorerions et qui grandiraient sous nos yeux, augmentant encore notre mutuelle tendresse, si c'était possible.

Les yeux du jeune homme se remplirent de larmes.

– Ah ! s'écria-t-il d'une voix tremblante, comme vous méritez bien d'être aimée ! Je vous le dis encore, mademoiselle, vous serez adorée, vous serez l'idole de celui que vous aimerez !

– Eh bien, oui, si je me marie, – et il le faudra, – c'est que j'aurai la certitude d'être aimée de mon mari comme j'ai besoin de l'être. Oh ! je serai exigeante : il faudra qu'il me voie au-dessus de tout, qu'il compte ma fortune pour rien, que je sois tout pour lui, que, pour moi, il soit prêt à tous les sacrifices, même à renoncer, si je le lui demande, à ses rêves ambitieux les plus légitimes. Je ne voudrais pas qu'il puisse préférer quelque chose à moi. Cependant entendons-nous, monsieur Édouard, je ne prétendrais pas m'emparer si bien de sa personne, de sa vie qu'il ne puisse plus rendre aucun service à son pays, s'il est appelé à lui en rendre. J'ai les inutiles en horreur et je ne voudrais pas que mon mari en fût un. Mais je tiendrais à être le mobile de ses efforts, de son

travail, de son ambition ; et s'il arrivait à une haute situation, à la renommée, à la gloire, je voudrais que ce fût un hommage fait à sa femme.

– À celui que vous aimerez, mademoiselle, vous donnerez une force si grande que rien ne lui sera impossible ; il s'élèvera aussi haut que vous le lui demanderez. Alors, n'étant quelque chose que par vous, comment voudriez-vous qu'il ne vous dise pas : « – C'est à vous ou c'est à toi que je dois ce que je suis aujourd'hui ; ton affection m'a constamment soutenu, entretenant dans mon âme toutes les ardeurs nécessaires pour la lutte ; c'est dans ton regard, tes sourires, tes baisers, c'est dans mon amour pour toi que j'ai puisé tout mon courage ; c'est donc pour toi, uniquement pour toi, que j'ai lutté et vaincu, et je dépose à tes pieds, comme un hommage de reconnaissance, ma situation, ma renommée et ma gloire. Tout cela est à toi, puisque c'est pour toi que je l'ai conquis. »

– Monsieur Édouard, répondit Claire avec une émotion profonde, il semble que vous avez lu dans ma pensée, car ce que vous venez de dire est dans mon rêve de bonheur.

– Je sais un peu quelles sont vos aspirations, mademoiselle.

– Oui, et vous comprenez, vous, ce que je voudrais trouver dans l'homme à qui je confierais le soin de me rendre heureuse. D'abord, il faudrait qu'il fût en même temps mon ami et mon époux, mieux encore que mon époux, mon amant ! ajouta-t-elle, en baissant la voix et en rougissant.

– Le mari qui aime sa femme comme je comprends qu'on l'aime, répondit Édouard, a pour elle toutes les tendresses passionnées de l'amant.

– Voilà le mari du rêve, fit Claire en soupirant, ce n'est pas celui de la réalité. Aussi ne suis-je point pressée de me marier. Pour me débarrasser d'une foule d'importuns, je ne veux pas courir le risque de me mettre une autre corde au cou. Et cependant, c'est bien vrai, ce monde me tient en esclavage.

Ah ! que vous êtes heureux, monsieur Édouard, de pouvoir, le dimanche, faire des excursions aussi longues qu'il vous plaît ! Vous nous délaissez, mon tuteur et moi ; mais je ne vous blâme point, je trouve, au contraire, que vous avez raison. Quand on le peut, on fait bien de se soustraire à l'ennui.

Vous partez de bon matin, libre, savourant les délices d'une solitude cherchée. Vous vous en allez à l'aventure, où vous conduisent vos pas, marchant vite ou lentement, comme il vous plaît, vous arrêtant où vous voulez, traversant les plaines, grimpant les coteaux ou vous égarant au fond des bois.

Eh bien, je vous envie cette liberté d'action que je ne puis avoir. Vous êtes un homme, et tout ce qui vous est permis m'est défendu. Je ne suis qu'une jeune fille et je dois craindre sans cesse de me compromettre. Bon Dieu, que dirait le monde, si j'avais un jour l'audace de sortir seule ? Mlle Dubessy foule aux pieds toutes les convenances, elle jette son bonnet par-dessus les moulins !

J'ai des chevaux, des voitures, il ne m'est pas permis de sortir à pied, même si c'était nécessaire à ma santé ; et si je vais à la ville ou ailleurs, il faut que je sois accompagnée par M. Darimon ou ma femme de chambre. Si l'on vous voyait en jour seul avec moi dans ma voiture, monsieur Édouard, ce

serait un épouvantable scandale. Voilà où j'en suis ; c'est à me sauver de Grisolles pour aller me cacher je ne sais où.

– Vous n'êtes pas heureuse, mademoiselle, je le reconnais.

– Oh ! vous pouvez dire que je suis malheureuse, très malheureuse, répliqua-t-elle d'un ton amer.

– Cela aura une fin.

– Quand ? Je me le demande. En attendant, je suis une victime, la victime de ma fortune.

– Mademoiselle, prononça l'artiste d'une voix hésitante, permettez-moi de vous le dire, vous voyez les choses un peu trop en noir.

– Non, non, riposta-t-elle avec une sorte de violence, je me débats inutilement pour échapper à une étreinte terrible. En vertu de ce que l'on appelle la bonne réputation d'une jeune fille, on paralyse toute la vitalité qui est en moi, on annihile ma volonté, on m'interdit les expansions, on m'écrase, on m'étouffe !

Ah ! vous ne savez pas tout, et si vous saviez…

Pour peu que cela continue, la lutte sera au-dessus de mes forces, je serai brisée, réduite à l'état de machine.

La promenade et le grand air me font beaucoup de bien ; une sève nouvelle pénètre alors en moi et me redonne la vigueur, la vie. J'aime l'équitation et je suis assez bonne écuyère…

– Excellente écuyère, mademoiselle.



Je gagnais la forêt, je m'y enfonçais... (P. 1549.)

– L'année dernière, vous n'étiez pas encore à Grisolles, je montais à cheval deux ou trois fois chaque semaine et je m'en allais seule, – je préférais cela, – ma monture lancée au

grand trot sur la route. Je gagnais la forêt, je m'y enfonçais, je m'y perdais, choisissant de préférence les allées sombres, solitaires, silencieuses. Je me laissais aller à une rêverie que berçait le chant des merles, des rossignols et des fauvettes. Que de rêves j'ai ébauchés dans mes fantaisistes chevauchées ! Et comme je me sentais libre, heureuse, à l'aise, loin du monde et de ses ennuyeux bavardages !

Eh bien, on a trouvé à redire à cela : je ne devais pas m'en aller ainsi, seule, par monts et par vaux et moins encore courir les bois où je pouvais rencontrer mille dangers ; c'était une sottise, une chose inacceptable et tout à fait inconvenante ; quel droit avais-je de me faire respecter des autres si je ne me respectais pas moi-même ?

Ce qui me plaisait surtout dans ces promenades, c'était d'être seule, de m'isoler ; il me répugnait de me faire suivre par un domestique. Bref, on fit si bien que je cessai de sortir à cheval. Ce fut un sacrifice, et dans les premiers temps je le trouvai cruel.

De temps à autre, vous le savez, je monte encore à cheval ; je parcours au trot ou au galop les allées du parc et je reviens. Mes bons amis veulent bien me permettre cela, et je dois leur en être reconnaissante.

En achevant ces mots, elle essuya deux larmes qui s'étaient suspendues aux franges de ses paupières.

– Et c'est ainsi, reprit-elle en soupirant, que, peu à peu, je suis tombée dans une apathie physique qui menace de s'emparer de tout mon être.

Ah ! ce qu'il faudrait pour me forcer à me secouer, pour me faire sortir de mon inertie, de cette espèce d'énervement continuel qui me tue, ce serait un dévouement absolu, ce

serait un ami sûr qui, mieux que mon tuteur, saurait me protéger et me défendre contre les autres et contre moi-même.

Édouard tressaillit violemment. Cette fois, il ne pouvait s'y tromper, l'attaque était directe. Oh ! comme il aurait voulu lui crier :

– Cet ami que vous appelez, ce cœur dévoué, qui ne demande qu'à vous protéger et à vous défendre, il est près de vous !

Mais non, il ne voulait pas parler ; imposant silence à son cœur, il le forçait à garder son secret.

Sous le regard clair et ardent de la jeune fille, il avait courbé la tête. Elle eut alors comme une explosion de douleur.

– Ah ! s'écria-t-elle, je ne le trouverai pas, ce protecteur, ce défenseur, je ne le trouverai jamais ! Je suis riche, trop riche pour être aimée ! On me range parmi les grands et les forts et on ne s'intéresse qu'aux petits et aux faibles ! Odieuse fortune, plus que jamais je te maudis !... Ah ! je voudrais être pauvre, forcée de travailler pour vivre ou obligée d'aller mendier mon pain, la besace sur le dos !

Un sanglot déchirant ponctua cette espèce d'imprécation.

– Mademoiselle, balbutia le jeune homme tout tremblant et affreusement pâle, de grâce, calmez-vous ; c'est une irritation nerveuse contre laquelle vous avez le devoir de réagir.

– Oui, vous avez raison, monsieur Édouard ; ah ! je suis folle !

Et ne pouvant plus les retenir, elle laissa couler ses larmes.

XIII

ANGOISSES

Ils étaient arrivés à l'entrée de la large avenue du château, laquelle, déjà, était ombragée par les marronniers séculaires qui la bordaient, entrelaçant leurs branches. Mais ils n'avaient plus à s'abriter contre le soleil qui descendait vers le couchant et dont les rayons s'étaient attiédis. Du reste, la jeune fille avait depuis quelques instants fermé son ombrelle.

Elle essuya ses yeux et un doux sourire reparut sur ses lèvres ; mais son front resta assombri et son regard conserva l'expression d'une grande tristesse.

– Je suis contrariée, mécontente, dit-elle.

– Pourquoi donc, mademoiselle ?

– Parce que je vous ai ennuyé en vous parlant trop de moi, comme je viens de le faire.

– Oh ! n'ayez pas cette pensée, mademoiselle.

– C'est bien, vous croyez devoir protester. Mais avouez-le, monsieur Édouard, vous me trouvez bien singulière.

– Non, mademoiselle, je vous trouve naturelle et pleine de franchise ; et je vous remercie de me croire assez votre ami pour pouvoir me parler sans chercher à dissimuler vos amertumes.

– Hélas ! je ne peux pas toujours me renfermer en moi-même ; j'ai l'âme communicative et je vous ai confié mes peines, sachant que vous pourriez me comprendre.

– Dois-je vous dire, mademoiselle, que vous avez en moi un confident discret ?

– Je vous connais, monsieur Édouard, et c'est parce que je vous connais et apprécie la délicatesse de vos sentiments, que je suis sortie aujourd'hui de la réserve que je me suis imposée et qui est une de mes souffrances.

Mais je reviens encore à vous parler de moi ; assez, assez ! je ne veux pas être ridicule à vos yeux.

– Oh ! mademoiselle !

Elle passa la main sur son front brûlant et, changeant de ton :

– Donc, monsieur Édouard, dit-elle, vous allez restaurer le tableau de M. le curé ?

– J'ai pris cet engagement, mademoiselle, comprenant que vous le désiriez.

– Alors c'est pour moi…

– Oui, pour vous, mademoiselle.

– Merci. A-t-il réellement de la valeur, ce tableau ?

– Une très grande valeur, s'il est, comme j'en ai presque la certitude, une œuvre de Paul Véronèse.

– Et les autres, le cadeau de M. de Linois ?

Et comme l'artiste, pinçant les lèvres, gardait le silence :

– Je comprends, fit-elle, vous ne voulez pas dire que M. de Linois aurait pu se dispenser d'offrir ces toiles à l'église de Grisolles.

– M. de Linois a fait plaisir à M. Logerot, répondit Édouard.

La jeune fille resta un moment silencieuse et reprit :

– Mme Moranne est vraiment une fort jolie blonde.

– Oui, elle est jolie, fit laconiquement l'artiste.

– Elle a bien une tête de vierge.

– Un visage digne du pinceau d'un grand maître.

– Avouez, monsieur Édouard, que cette jeune femme vous a vivement impressionné.

– Oui, mademoiselle, comme m'impressionne toujours une chose véritablement belle.

– Vous l'avez regardée avec une grande attention, vous l'admiriez.

– Je ne m'en défends point ; je suis artiste, mademoiselle, et toujours l'artiste est admirateur de la beauté plastique, de la forme.

– Prenez garde, monsieur Lebel, fit Claire d'un ton animé.

– À quoi, mademoiselle ?

– Cette jeune femme va se trouver devant vous plusieurs fois ; l'admiration peut conduire à un autre sentiment, et si les doux yeux bleus de la jolie blonde s'emparaient de votre cœur, les conséquences pourraient en être fâcheuses.

– Mon cœur n’a rien à redouter, mademoiselle, répliqua Édouard un peu brusquement, il n’est pas à prendre.

Il ajouta avec un accent de tristesse indéfinissable :

– L’amour de mon art me défend contre un autre amour ; et puis, si je devais aimer, j’ai trop le respect des devoirs de la femme et de moi-même pour permettre à mon cœur d’éprouver un sentiment coupable.

Claire s’appuya plus fortement sur le bras du jeune homme.

– Est-ce que je vous ai fait de la peine ? demanda-t-elle.

– Non, mademoiselle, non, répondit-il ; mais, sans le vouloir, vous venez de me rappeler que, dans mon humble position, je n’ai pas le droit d’aimer, que beaucoup des joies de ce monde me sont défendues.

– Monsieur Édouard, est-ce que vous parlez sérieusement ?

– Oui, mademoiselle.

Claire pâlit et baissa la tête. Ce « oui, mademoiselle » venait de pénétrer dans son cœur comme une lame d’acier. Ils venaient d’entrer dans la cour du château.

– Mais arrivez donc ! leur cria M. Darimon, debout sur le perron, il y a une heure que Julie est rentrée ; il n’est pas permis de s’attarder ainsi à faire l’école buissonnière.

– Vous entendez, dit la jeune fille à l’oreille de l’artiste, voilà l’écho de la pensée des autres. Cependant l’excellent homme n’y entend pas malice ; il dit cela comme il dirait autre chose.

*

* *

Presque tout de suite après le dîner, Claire se retira dans son appartement.

Elle éprouvait le besoin d'être seule avec les pensées tumultueuses qui hantaient son cerveau.

Pelotonnée dans un fauteuil, les pieds sur un pouf et le bras recourbé, soutenant sa tête alanguie, elle s'enfonça peu à peu dans une profonde rêverie et ne s'aperçut point que des pleurs jaillissaient de ses yeux.

Quand, à dix heures, Julie entra dans la chambre, elle trouva sa maîtresse tout en larmes.

– Mon Dieu, mademoiselle, s'écria-t-elle, mais qu'avez-vous donc ?

Claire se redressa brusquement, essuya rapidement son visage et répondit, en ébauchant un sourire.

– Je n'ai rien.

La femme de chambre secoua tristement la tête.

– Si, dit-elle, vous avez quelque chose ; vous souffrez, ma chère et bonne maîtresse, et cela depuis longtemps déjà, depuis trop longtemps.

Claire laissa échapper un long soupir.

– Mademoiselle, reprit Julie, essayant de prendre le ton enjoué, il y a ce dicton connu dans tous les pays : Cœur qui soupire, n'a pas ce qu'il désire.

– Julie, que veux-tu dire ?

La femme de chambre avança un tabouret sur lequel elle s'assit aux genoux de sa maîtresse.

– Ma chère maîtresse, dit-elle après lui avoir baisé la main, vous êtes bien sûre, n'est-ce pas ? que mon affection pour vous est sincère et profonde ?

– Oui, tu m'aimes, Julie, et c'est en raison de cette affection que tu m'as donnée, de ta fidélité et de ton dévouement que tu es ici, près de moi, plutôt une amie qu'une femme de chambre.

– Eh bien, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous parler ce soir bien franchement ?

– Oui ; mais que peux-tu avoir à me dire ?

– Tout d'abord, mademoiselle, que vous êtes bien changée depuis l'année dernière, tellement changée que je ne reconnais plus Mlle Claire Dubessy, autrefois si ferme, si absolue dans ses idées, si prompte dans ses décisions ; c'était là une de vos précieuses qualités, mademoiselle, et ce que, avec la franchise, on admirait le plus dans votre beau caractère. Oh ! la franchise est toujours dans votre cœur, une âme comme la vôtre ne peut pas avoir de défaillances ; mais depuis quelque temps, comme si le ressort de votre volonté s'était brisé, vous paraissez affaissée et vous vous laissez prendre par une torpeur qui afflige vos serviteurs, tous ceux qui vous aiment sincèrement, et les inquiéterait sérieusement, si cet état de votre esprit devait se prolonger.

– Tout cela est vrai, Julie, et je ne me reconnais plus moi-même ; mais voilà, je m'ennuie.

– Vous vous ennuyiez déjà il y a trois ans lorsque j'ai eu le bonheur d'entrer à votre service. Comme à tout,

mademoiselle, il y a une cause à l'ennui ; détruisez la cause et l'ennui disparaîtra.

Claire secoua la tête.

– Tu ne peux pas savoir ce qui se passe en moi, murmura-t-elle.

– Peut-être bien que si, mademoiselle.

Le regard de Claire interrogea anxieusement la physionomie de la femme de chambre.

– Mademoiselle, reprit doucement Julie, je vous prie de me pardonner si je me suis permis de scruter vos pensées et de deviner un peu les choses intimes de votre cœur ; si je suis coupable, il faut s'en prendre à mon affection pour vous, au vif intérêt que je prends à votre bonheur ; et puis, c'est un peu votre faute si j'ai appris à lire dans vos yeux et sur votre physionomie. Oui, certainement, vous vous ennuyez et beaucoup de vos tristesses sont justifiées : on vous condamne en quelque sorte à jouer dans votre maison un rôle qui répugne à votre caractère, un rôle que vous trouvez indigne de vous.

– Ah ! oui, soupira la jeune châtelaine.

– Mais il y a autre chose, ma chère maîtresse.

Claire ne put s'empêcher de tressaillir.

Julie continua :

– M. Édouard Lebel, qui n'est pas aussi sauvage qu'il le veut paraître, est sous tous les rapports un jeune homme fort bien : instruction sérieuse, éducation parfaite, beaucoup de distinction, de l'esprit plus encore qu'il ne le laisse voir ; son

talent est indéniable, nous en avons d'ailleurs la preuve sous les yeux ; cet ours mal léché, comme certains l'appellent, parce qu'il ne se livre pas et a le bon esprit de se tenir également à distance des uns et des autres, est cependant un parfait homme du monde ; c'est Mme la comtesse de Blérac qui le dit et le répète à qui veut l'entendre et elle s'y connaît bien. Cela indique, mademoiselle, que ce jeune homme pauvre, qui a lutté et lutte encore pour la vie, a été soigneusement élevé et que sous la main intelligente qui l'a dirigé, les plus nobles sentiments se sont développés en lui.

À vingt-huit ans, M. Lebel a déjà l'expérience d'un homme mûr, et cela parce qu'il a souffert, beaucoup vu et beaucoup observé.

Je dois vous l'avouer, ma chère maîtresse, dès qu'il est arrivé à Grisolles, M. Lebel m'a inspiré une très vive sympathie et je ne saurais dire jusqu'à quel point je me suis tout de suite intéressée à lui. Depuis, je me suis plu à l'étudier et ce que j'ai découvert en lui à provoqué mon enthousiasme pour sa personne. Chez M. Lebel rien de mesquin, rien de terre à terre, tout est noble et grand. Il est artiste jusqu'au bout de ses ongles et, naturellement, il a la passion de son art, passion sans laquelle il ne pourrait s'élever au-dessus du niveau ordinaire. Et puis, il est bon, généreux et, dans son âme, il n'existe rien de vénal, rien qui puisse ressembler à un calcul.

Après une pause, Julie poursuivit :

– Mais ce que je vous dis là, ma chère maîtresse, vous le savez aussi bien que moi, mieux que moi ; vous avez comparé M. Édouard Lebel à tous ces jeunes messieurs qui vous font la cour et se disputent votre main, et vous vous êtes tout de suite aperçue que M. Lebel leur était infiniment

supérieur. Alors, et peut-être à votre insu, un travail s'est fait dans votre pensée, ensuite dans votre cœur, qui cherchait à se donner, et depuis quelques mois déjà vous aimez M. Édouard Lebel, vous savez enfin ce que c'est que l'amour, que vous désiriez tant connaître.

– Julie, que dites-vous ? s'écria Claire devenue très pâle.

– Ce que j'ai compris, deviné, ce qui est, ma chère maîtresse.

– Eh bien, si, comme tu le crois, j'aimais M. Lebel, comment jugerais-tu une pareille folie ?

– D'abord, mademoiselle, je ne dirais pas que c'est une folie, mais une chose réfléchie et pleine de raison.

– Ah !

– Ma chère maîtresse, ce que je viens de vous dire de M. Édouard Lebel répond d'une façon complète à votre question. Mais ne dites pas « si j'aimais », puisque vous aimez. Eh bien, mademoiselle, vous n'avez plus à hésiter, vous avez enfin trouvé le mari qui vous convient, le mari qu'il vous faut, et, j'en suis sûre, M. Édouard Lebel vous rendra la plus heureuse des femmes.

– Julie, répondit Claire, les yeux baignés de larmes, je ne veux plus dissimuler avec toi, puisque ton regard a su pénétrer jusqu'au fond de mon cœur ; oui, j'aime M. Édouard Lebel, je l'aime comme je voulais aimer ; mais cet amour, dont je pourrais être si heureuse et, je n'hésite pas à le dire, si fière, cet amour jette le trouble dans mes pensées et l'angoisse dans mon âme.

– Ah ! par exemple, mademoiselle, voilà ce que je ne comprends pas.

– Tu ne peux pas comprendre… J'aime M. Lebel, Julie, mais s'il ne n'aime pas, lui !

La femme de chambre eut un malicieux sourire.

– Oh ! répliqua-t-elle, mademoiselle sait très bien qu'elle est aimée.

– Non, je doute.

– Vous doutez ? est-ce possible ? Mais il vous adore !

– Il ne me le dit pas, il ne me le fait pas comprendre.

– Son attitude vis-à-vis de vous est absolument correcte ; mais il ne serait plus lui et perdrait beaucoup à vos yeux s'il était moins humble et moins respectueux. Si vous attendez qu'il parle ou sorte seulement de la réserve qu'il s'impose, vous attendrez longtemps.

En vérité, est-ce à lui, pauvre, de dire à Mlle Dubessy qu'il l'aime et se met dans le rang des prétendants à sa main ? Votre grande fortune le tient à distance. Mais que serait-il donc s'il ne voyait pas dans cette fortune un obstacle entre lui et la belle châtelaine de Grisolles ? Il serait ce que sont les autres et pire qu'eux encore. Donc, mademoiselle, il ne viendra pas à vous ; c'est à vous d'aller à lui.

– Moi, moi !

– Oui, mademoiselle. Redevenez telle que je vous ai connue, et avec cette belle franchise qui vous caractérise, prenez sa main et dites-lui : « Je vous aime et je sais que vous m'aimez ; vous n'avez pas plus à penser que je suis riche que moi à me dire que vous êtes sans fortune. Convaincue que notre bonheur est dans notre union, acceptez sans ennui, sans contrariété la fortune que je suis si

heureuse de vous offrir. Et, maintenant, allez trouver mon tuteur et faites lui la demande de ma main.

– Tu arranges facilement les choses, Julie ; mais je ne peux pas dire cela à M. Édouard Lebel ?

– Pourquoi donc ?

– Ah ! pourquoi !

– N'êtes-vous plus maîtresse de vous-même ? Qu'est-ce qui vous retient ?

– Une chose terrible devant laquelle je m'arrête effrayée et qui me paralyse.

– Je suis moi-même effrayée, mademoiselle ; quelle est donc cette chose si terrible ?

– Si grande que soit ma confiance en toi, Julie, je ne puis encore te la faire connaître. Apprends seulement qu'elle élève entre M. Lebel et moi une barrière autrement redoutable que ma fortune. Eh bien, voilà ce qui me tourmente sans cesse, voilà pourquoi je souffre et pleure souvent.

– Oh ! ma chère et bonne maîtresse !

– M. Lebel m'aime, tu le crois, je le crois aussi, j'ai besoin de le croire ; eh bien, Julie, s'il apprenait tout à coup ce que d'autres lui ont caché, ce que je lui cache à mon tour, il serait capable de me haïr.

– Mon Dieu !

– Et je tremble ! Et cet affaissement, ce manque de volonté et d'énergie que tu me reprochais tout à l'heure, tout

cela est causé par mon amour, oui, mon amour pour M. Édouard Lebel qui, au contraire, devrait être ma force.

Julie regardait sa maîtresse avec un douloureux étonnement.

– Va, continua tristement la jeune fille, ce sont ces qualités dont il est si richement doué, qui me l'ont fait aimer… comme je l'aime ; il n'existe pas une âme plus fière que la sienne, et la délicatesse de ses sentiments le rend scrupuleux à l'excès. Ah ! je sais bien que ma fortune l'éloigne de moi, et je sais aussi que m'aimerait-il à en mourir, il souffrirait le martyre plutôt que de me parler de son amour. Julie, veux-tu savoir ce que je crains ?

– Ce que vous craignez, mademoiselle ?

– Fier comme il est, se disant que m'aimer est la pire des folies et se le reprochant amèrement, il est capable de tout faire pour cesser de m'aimer, pour arracher de son cœur un amour qu'il croit fatal.

– Jamais, mademoiselle, jamais !

– Ah ! tu crois cela !

– Vous avez inspiré à M. Lebel un amour dont il ne peut guérir.

– Julie, si pour m'oublier, se détacher de moi, il cherchait à en aimer une autre ?

Un sourire courut sur les lèvres de la femme de chambre, et, secouant la tête :

– Il ne cherchera pas cela, dit-elle ; il préférerait mourir de son amour.

– Oh ! son amour, qu'il croit sans espoir, ne suffit pas pour le rendre insensible à la beauté, aux charmes d'une autre personne. Julie, tu as vu à l'école cette jeune femme blonde ?…

– Oui, je l'ai vue.

– Elle est jolie, très jolie même.

– Tout à fait charmante, en effet.

Puis vivement :

– Par exemple, fit-elle, Mlle Claire Dubessy serait-elle jalouse ?

– Non, mais je pourrais, je crois, le devenir facilement.

– De la jeune femme en question ?

– De celle-là ou d'une autre.

– Voilà un aveu que M. Lebel devrait entendre. Il saurait ainsi que vous l'aimez ardemment et que son amour, à lui, n'est pas sans espoir.

Ma chère maîtresse, la jalousie est une maladie terrible dont votre raison doit vous préserver. Ah ! dites-vous, dites-vous bien qu'aucune beauté n'est comparable à la vôtre et que vous êtes aussi parfaite comme femme que M. Édouard Lebel l'est comme homme. Et puis, je vous le répète, vous êtes aimée, adorée, et M. Lebel préférerait mourir de son amour que d'en guérir.

Claire poussa un long soupir et laissa tomber sa tête dans ses mains.

– Mademoiselle, reprit Julie au bout d'un instant, me permettez-vous d'intervenir pour forcer M. Lebel à sortir de son extrême réserve ?

La jeune fille sursauta.

– Ah ! s'écria-t-elle avec une sorte de terreur, garde-toi bien de prononcer une parole qui lui permettrait de deviner…

– Pourtant, mademoiselle…

– Non, non, je veux, je dois attendre. Mieux vaut garder un espoir, si faible qu'il soit, que de voir à jamais détruit le bonheur rêvé.

– Ah ! oui, j'oubliais… cet obstacle, cette chose terrible…

– Devant laquelle je m'arrête. Mais sache-le, Julie, si je ne suis pas la femme de M. Lebel, je ne me marierai jamais. Le jour où je n'aurai plus d'espoir, j'irai m'enfermer dans un cloître.

La femme de chambre laissa échapper une plainte, saisit les mains de sa maîtresse et les couvrit de baisers.

XIV

JALOUSE

Le lendemain matin, le tableau retrouvé par le curé, dans le placard de la sacristie, fut apporté au château. Immédiatement, en présence de M[lle] Dubessy et de M. Darimon, l'artiste procéda au lavage de la toile, et, bientôt, il acquit la certitude complète que la Vierge aux épis, dont une copie fort remarquable, d'ailleurs, existait en Italie, était bien le tableau peint par Paul Véronèse lui-même.

Il l'annonça joyeusement à la jeune châtelaine et à son tuteur.

– Notre bon curé va être bien heureux, dit Claire.

Sous l'action de la composition chimique employée par Édouard, toutes les lignes du dessin reparaissaient nettes et comme par enchantement ; il en était de même des couleurs, qui retrouvaient presque entièrement leur fraîcheur et leur vigueur primitives.

Toutefois, il y avait à faire beaucoup de retouches, particulièrement aux épis, à la main qui les tenait, et surtout à la figure de la Vierge. C'était le travail de restauration véritablement sérieux et délicat ; il demandait beaucoup de soin et réclamait tout le talent du jeune artiste.



Le lendemain matin, le tableau retrouvé par le curé, dans le placard de la sacristie, fut apporté au château. (P. 1580.)

Heureusement, Édouard retrouvait l'expression mélancolique et rêveuse que le maître italien avait donnée au regard et à la physionomie de sa Vierge.

– C’est bien, se dit-il, je redonnerai la vie à cette admirable tête et M. Logerot sera content. Je laisserai à l’église de Grisolles un souvenir de mon passage dans ce pays.

Dans l’après-midi, la jeune et jolie Mme Moranne se présenta au château, accompagnée du petit Armand.

Mlle Dubessy reçut la jeune femme avec beaucoup d’affabilité, et fit apporter par Julie une grande boîte, laquelle était remplie des cadeaux que la châtelaine faisait au petit garçon, et aussi à sa mère, car celle-ci devait y trouver une belle pièce de cachemire de laine pour se confectionner un costume.

La jeune femme, prévenue par le curé, savait ce qu’on attendait d’elle. N’ayant rien à refuser à M. Logerot, elle avait accepté de servir de modèle à l’artiste pour la tête de la Vierge.

Il fut convenu avec Édouard, en présence de Mlle Dubessy, que la première séance d’une heure aurait lieu le jeudi suivant, à deux heures, Mme Moranne pouvant plus facilement disposer de son temps dans l’après-midi.

Le mercredi soir, Édouard demanda à Claire s’il ne lui serait pas agréable de le voir travailler à la restauration du tableau de l’église de Grisolles.

– Non, répondit-elle ; ne voulant pas déflorer ma surprise, je préfère ne revoir le tableau que lorsque vous aurez achevé votre travail.

Le jeune homme n’insista point. Mais par un sentiment que Mlle Dubessy comprit très bien et dont elle lui sut gré,

Édouard pria M. Darimon de vouloir bien lui faire l'amitié d'assister aux séances.

Et cinq séances eurent lieu en présence du vieux tuteur.

– Encore une et ce sera fini, vous serez délivrée, dit l'artiste à la jeune femme, en la congédiant.

M. Darimon ne put assister à la cinquième et dernière séance, ayant été forcé de se rendre à la ville pour une affaire urgente.

Tout en travaillant, Édouard causait assez intimement avec son modèle.

Pendant ce temps, Mlle Dubessy était seule dans son boudoir. Elle avait voulu faire un peu de musique, s'était mise à son piano ; mais après quelques accords, elle avait brusquement refermé l'instrument. Alors elle avait pris un livre et s'était assise sur un canapé ; mais le livre restait ouvert aux mêmes pages, elle ne lisait pas.

Claire était agitée, nerveuse et comme inquiète. Pourquoi ? Elle pensait à Édouard et à Mme Moranne qui se trouvaient seuls, en face l'un de l'autre ; et elle se disait que la jeune femme était jolie, bien jolie, et que, forcément, Édouard avait presque constamment les yeux fixés sur elle.

– Bien certainement, pensait-elle, ils ne sont pas sans rien se dire ; il lui parle et elle lui répond ; de quoi peuvent-ils causer ?

Son esprit travaillait, se troublait et, peu à peu, un sentiment de curiosité irrésistible s'empara d'elle.

Son cœur battait violemment, elle sentait sur son front et ses tempes une chaleur brûlante.

Elle jeta le livre sur un guéridon, se leva brusquement et ouvrit la porte du boudoir. Cependant elle s'arrêta un instant, hésitante et tremblante.

– Suis-je donc réellement jalouse ? murmura-t-elle.

Les aller surprendre était indigne d'elle, elle le comprenait. Mais une force la poussait. Elle voulait voir quelle était leur attitude en présence l'un de l'autre et, si c'était possible, entendre ce qu'ils disaient.

Elle n'hésita plus. Elle sortit du boudoir, traversa rapidement la salle des fêtes et, sans bruit, elle entr'ouvrit la porte de la pièce où se trouvaient Édouard et la jeune femme.

Elle avança la tête, regarda, et ce qu'elle vit la fit pâlir et lui porta au cœur un coup violent.

L'artiste ne travaillait pas. Il avait posé sa palette et ses pinceaux. Debout devant la jeune femme, qui était debout également, il lui tenait les mains et son regard, qui avait une douce expression de tendresse, était comme rivé sur le visage de Mme Moranne.

Tous deux étaient sous le coup d'une émotion profonde. C'était visible. Ils ne se disaient rien, ce qui indiquait assez qu'ils n'avaient pas besoin d'échanger des paroles pour se comprendre.

Était-ce une illusion ? Mlle Dubessy crut voir des larmes dans les yeux du jeune homme, en même temps que ses lèvres souriaient et que la joie rayonnait sur son front.

Claire en avait vu assez. Elle referma la porte si doucement que, malgré le tremblement qui l'avait saisie, Édouard et la jeune femme n'entendirent rien. Il est vrai qu'à

ce moment ils étaient trop occupés l'un de l'autre pour s'apercevoir de ce qui pouvait se passer autour d'eux.



Elle avança la tête, regarda, et ce qu'elle vit la fit pâlir… (P. 1554.)

M[lle] Dubessy regagna son boudoir en chancelant, farouche comme une lionne blessée. Elle s'écroula sur le canapé et serrant avec force sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots déchirants.

Oh ! cette fois, elle ne pouvait plus s'y tromper, c'était bien la jalousie qui la mordait cruellement au cœur.

Jusqu'à l'heure du dîner, elle resta enfermée, ne voulant voir personne, ni M. Darimon, qui avait à lui dire ce qu'il avait fait à la ville, ni même sa femme de chambre.

Ce fut M. Darimon qui reçut les personnes qui venaient habituellement dîner le jeudi au château.

Quand la jeune fille parut, quelques instants avant qu'on se mit à table, elle avait eu le temps de se remettre de sa terrible émotion. Habituée maintenant à se contraindre, à dissimuler ses impressions, elle montra à tous un visage calme et froid comme toujours.

Mais comme elle aurait voulu dire à ces gens-là :

– Retirez-vous, et faites-moi la grâce de ne plus jamais revenir ici !

À M. Darimon, qui lui demandait pourquoi elle était restée invisible toute l'après-midi, elle répondit assez sèchement :

– Une forte migraine.

– Bon, se dit le vieillard, en ouvrant sa tabatière, voilà que ça va recommencer ; l'accalmie n'a pas été de longue durée.

Et comme toujours lorsqu'il était de mauvaise humeur, il bourra son nez de tabac.

Ce soir-là, sans qu'on pût y voir rien d'affecté, Claire se montra particulièrement charmante avec Alfred de Linois et gracieusement enjouée avec Jules Marcillac.

Mme de Linois était bien un peu vexée que la riche héritière fît attention à l'ingénieur ; mais elle comptait les regards et les sourires adressés à son fils, et comme, après tout, son amour d'Alfred était le mieux partagé, elle était aux anges.

Par contre, vis-à-vis du jeune artiste, Claire fut d'une froideur glaciale. Mais si l'on y avait fait attention, on aurait pu facilement remarquer qu'il y avait beaucoup d'affectation dans cette froideur de la jeune fille.

– Elle reprend avec moi ses grands airs, se disait Édouard ; eh bien, soit, j'aime mieux cela !

Feignant de ne pas s'apercevoir qu'on lui faisait mauvaise mine, il ne perdit point contenance et ne se retira qu'en même temps que les autres personnes.

Mais le lendemain soir, immédiatement après le repas, il prit congé de la jeune fille et de M. Darimon.

Quelques jours après, on apprit à Mlle Dubessy que M. Lebel passait toutes ses soirées à Grisolles. Et chez qui ? chez Moranne, le menuisier. On ajoutait qu'il ne sortait jamais de cette maison avant onze heures du soir. Et on insinuait perfidement que les yeux bleus de la blonde Mme Moranne n'étaient pas pour rien dans cette assiduité de l'artiste.

Ces paroles tombaient dans un cœur trop bien disposé à les recevoir.

– Assurément, se disait Claire, ce n'est pas l'ouvrier, mais sa femme qui attire M. Lebel.

Ainsi, – et ce n'était plus un secret pour beaucoup de gens, – Édouard Lebel, reniant ses principes d'honneur, foulant aux pieds sa dignité, ses sentiments de délicatesse, faisait la cour à Mme Moranne, cherchait à la séduire, et même qui sait si, déjà, elle n'était pas sa maîtresse !

Claire pensait cela dans les moments où, surexcitée, la jalousie l'excitait à la colère.

Dans d'autres moments, plus calme et surtout plus généreuse, elle s'écriait :

– Non, non, c'est impossible, cela n'est pas, M. Lebel ne commettrait pas une pareille faute !

Mais la jalousie excitante revenait à la charge avec plus de force, et Claire se rappelait la douceur du regard d'Édouard contemplant la jeune femme et leur émotion à tous deux.

Alors, elle murmurait d'une voix oppressée :

– Je ne puis croire à une pareille chose, et pourtant…

Un soir, comme Édouard venait de les quitter, le tuteur dit à sa pupille :

– Vous savez, Claire, que, jusqu'à présent, M. Lebel n'a jamais voulu toucher plus de cent francs par mois, laissant ainsi neuf cents francs en réserve, que, du reste, je convertis

aussitôt en titres de rente dont les arrérages sont portés à son avoir.

– Oui, je sais cela ; eh bien ?

– Eh bien, Claire, jugez de ma surprise quand M. Lebel, ce matin, m'a demandé trois mille francs dont il avait, m'a-t-il dit, un besoin urgent.

– Ah ! fit la jeune fille. Et vous vous êtes empressé de remettre cette somme à M. Lebel ?

– Sans doute.

– Vous avez fait ce que vous deviez, mon cher tuteur, et vous auriez pu vous dispenser de me parler de cela.

– C'est que, bredouilla le vieillard, c'est que… je pensais… je croyais…

La jeune fille ne releva point ces paroles. Elle prit un album sur ses genoux et se mit à le feuilleter. Mais elle se disait :

Ces trois mille francs étaient pour elle, il est allé les lui porter ce soir. Mais quel rôle joue donc le mari dans cette misérable intrigue ? Ne voit-il rien ou, complice de sa femme, ferme-t-il complaisamment les yeux ?

Toute frémissante, le regard sombre et les lèvres crispées, M. Darimon aurait pu l'entendre murmurer :

– Que la vie est donc laide et que de choses honteuses on y découvre à chaque pas !

Après un silence qui n'avait pas duré moins de vingt minutes, M. Darimon pensa qu'il pouvait reprendre la

conversation en entamant un nouveau sujet ou plutôt un sujet qui n'avait pas été abordé depuis déjà un certain temps.

– Ma chère pupille, dit-il, voulez-vous apporter un peu d'attention à ce que je vais vous dire ?

La jeune fille ne répondant pas, il ajouta :

– Claire, m'écoutez-vous ?

– Dites, dites, mon cher tuteur.

– À la bonne heure. Eh bien, ma mignonne, toute cette semaine j'ai eu des visites, trop de visites.

– Oui, en effet.

– Dans la matinée, dans l'après-midi, pas un instant de répit, je suis affreusement persécuté.

– C'est vrai, vous êtes à plaindre.

– Claire, vous vous moquez…

– Nullement. Je sais bien que vous êtes ennuyé, et comme c'est à cause de moi, vous vous vengez en m'envoyant vos persécuteurs afin que j'aie aussi ma part de persécution.

– Puis-je faire autrement ? répliqua le vieillard tout contrit ; je ne sais quoi leur répondre. L'un me tire à droite, l'autre à gauche, celle-ci en avant, celle-là en arrière, et je suis un peu comme le ballon du jeu de paume. Ils me poussent dans mes derniers retranchements, alors suffoquant, suant à grosses gouttes, à bout d'arguments, je frappe à grands coups sur ma tabatière… – Ah ! la pauvre, c'était la troisième fois, la semaine dernière, que je la faisais

réparer ; – puis je l'ouvre et je prise, je prise avec fureur et ne fais plus que hocher la tête.

Enfin, on comprend ce que cela signifie et, de guerre lasse, on me laisse tranquille.

En parlant ainsi M. Darimon espérait arriver à dérider sa pupille. Mais non, pas même un sourire ; elle gardait une gravité désespérante. Le bonhomme eut comme un mouvement d'impatience.

– Ah ! fit-il, jamais tuteur n'a été mis dans un embarras qui ressemble au mien.

– Parce qu'il vous plaît de vous tourmenter.

– Oui, certainement, je me tourmente et beaucoup.

– Sans raison.

– Vous parlez bien à votre aise des assauts qui me sont livrés, Claire.

– Hé, ne suis-je pas assiégée moi-même ?

– Sans doute, mais ce n'est pas la même chose.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Vous, Claire, vous savez ce que vous devez répondre, vous avez des raisons à donner pour vous défendre ; vous pouvez repousser tels et tels assaillants ou, d'un regard, les immobiliser. Moi, continua piteusement le vieillard, je n'ai aucun de ces moyens à mon service, puisque je ne connais aucune de vos intentions. Il s'ensuit que je ne sais pas du tout ce que je peux ou dois dire.

Et quand on me pousse à bout et que j'ai répondu : Je ne sais pas. Ceci regarde Mlle Dubessy. Tout dépend de ma pupille. Mlle Claire ne me paraît pas encore disposée à se marier. Je n'ai aucune influence sur ses sentiments, et en aurais-je que je ne croirais pas devoir m'en servir. Il faut attendre.

Et quand j'ai dit tout cela et je ne sais quoi encore, je me mets à vider ma tabatière, ainsi que je vous le disais tout à l'heure.

– Bref, on vous persécute, on vous martyrise.

– Absolument, Claire, et je vous le dis en toute sincérité, une pareille existence n'est plus supportable.

– Malheureusement, mon cher tuteur, nous ne sommes pas près d'en voir la fin.

– Claire, je mourrai à la peine.

– Non, vous ne mourrez pas, tant que vous aurez votre tabatière pour vous consoler.

– Méchante ! répliqua le vieillard attendri, dites donc tant que ma vie vous sera utile, tant que vous aurez besoin de ma tendresse paternelle.

La jeune fille saisit la main du vieillard et la serra avec effusion. Tous deux avaient des larmes dans les yeux.

– Voyons, Claire, reprit M. Darimon, pourquoi ne vous décidez-vous pas à vous marier ? Que craignez-vous ?

– Beaucoup de choses, dont une seule suffit pour m'empêcher de changer ma vie.

– Quelle est cette chose ?

– La crainte de ne pas être heureuse.

– Vous, malheureuse, jamais ! c'est impossible ! Prenez n'importe lequel des jeunes gens qui vous font la cour, celui qui vous plaît le mieux, et vous verrez s'il ne se consacrera pas tout entier à votre bonheur.

La jeune fille secoua la tête.

– Claire, M. Trumelet, M. de Linois, M. de Lancelin, M. Marcillac, M. Bertillon sans compter les autres, tous vous aiment.

– Oh ! oh !

– Tous se meurent d'amour pour vous.

– Ils le disent, ils ont dans la bouche les mêmes paroles ; c'est comme une chanson qu'ils ont appris ensemble. Ah ! monsieur Darimon, que d'amour pour une seule personne !

– Dame ! quand cette personne est Mlle Claire Dubessy…

– La châtelaine aux millions ! ajouta la jeune fille, en fronçant les sourcils.

– Encore une fois, ma chérie, vous vous faites injure et vous êtes effrayante de scepticisme ; pourquoi croire toujours qu'on ne pense qu'à vos millions quand vous êtes la jeune fille la plus gracieuse, la plus charmante, la plus belle, la plus adorable qu'il y ait au monde ?

La jeune fille appuya sa tête dans sa main et resta silencieuse. M. Darimon la regarda en hochant la tête ; puis au bout d'un instant il reprit :

– M. Gustave Trumelet a plaidé sa cause devant moi avec beaucoup de chaleur, et ce n'était point là l'éloquence

de l'avocat, car il était extrêmement ému. C'est un garçon plein de loyauté et de franchise. Il est ambitieux et ne s'en cache point. D'ailleurs, grâce à son talent fort apprécié, il peut aller loin. À Poitiers, il se trouve à l'étroit, c'est à Paris qu'il doit trouver une place digne de lui.

« – L'amour que m'a inspiré Mlle Dubessy, m'a-t-il dit, serait mon puissant levier ; pour elle j'arriverais, j'en suis sûr, à une très haute position ; si j'ai le bonheur d'être l'époux de son choix, je ferai d'elle la femme la plus heureuse, la plus enviée ; son existence sera celle d'une reine. »

– M. Gustave Trumelet vous a répété ce qu'il m'a dit plusieurs fois, sans parvenir à me convaincre, malgré sa grande éloquence.

– M. Jules Marcillac prétend qu'il n'y a pas d'honneur plus grand que celui d'appartenir au corps savant des ingénieurs, et qu'il n'y a pas de plus beau rêve pour une jeune fille que de devenir l'épouse aimée d'un ingénieur. Sa route est toute tracée, il n'a qu'à marcher ; dans deux ans il sera-ingénieur en chef et à quarante ans inspecteur général. Mais il vous aime à en perdre la raison, et si vous accordez votre main à un autre, son avenir sera brisé du coup, et s'il ne devient pas fou de douleur, il mourra de désespoir.

– M. Jules Marcillac est un charmant garçon, dit Claire ; mais il est l'homme de toutes les exagérations, et ses paroles sont souvent en désaccord complet avec son humeur, joviale et ses spirituelles vantardises. Si je ne le prends pas pour mari, il ne mourra ni ne perdra la raison, et comme il est intelligent et sait se faire valoir, il fera son chemin quand même.

– Et de deux, murmura M. Darimon.

Il reprit à haute voix :

« – Ma fortune dépasse trois millions, m'a dit M. Bertillon père, et j'en donne un à mon fils par contrat de mariage. Dans ces conditions, cher monsieur Darimon, vous devez comprendre, et votre pupille également, que si nous recherchons son alliance, ce n'est point pour sa fortune. Si Hector veut à tout prix obtenir la main de Mlle Dubessy, s'il ne s'est pas déjà retiré devant ses indécisions, ses hésitations inexplicables, c'est qu'il en est éperdument épris. C'est à ce point que sa santé m'inquiète ; voyez-le, son teint jaunit, il maigrit et menace de devenir sec comme un échalas. »

Là-dessus, le jeune homme s'écria :

« – Je ne peux plus vivre dans une incertitude qui me tue ; si Mlle Claire Dubessy me repousse définitivement, je quitterai le pays pour n'y revenir jamais. Où irai-je porter ma douleur et chercher l'oubli ? Je n'en sais rien. Je me réfugierai dans quelque contrée lointaine. »

– Je crois, en effet, que M. Hector Bertillon a besoin de voyager, prononça froidement la jeune fille.

– Hum ! fit M. Darimon, en plongeant ses doigts dans sa tabatière. Il prit sa prise et continua :

– M. et Mme de Lancelin et Mlle Éliane, qui vient à la rescousse, sont après moi comme des enragés. M. Auguste est le meilleur enfant du monde, d'une douceur et d'une bonté… Il est de bonne et vieille noblesse, ce qui ne peut pas être indifférent à Mlle Dubessy, et il aura un jour une assez jolie fortune pour qu'on puisse le soupçonner de songer un seul instant aux millions de la belle châtelaine de Grisolles. Il

aime, il adore Mlle Claire et elle peut, en toute confiance, lui confier le soin de la rendre heureuse.

– Assurément, répliqua Claire, M. Auguste de Lancelin ne serait pas un mari tourmentant ; on ne l'entendrait jamais dire une parole plus haute que l'autre, et même, dans l'intérêt de sa propre tranquillité, il s'occuperait si peu de sa femme, que ce serait à peu près comme si elle était encore demoiselle, et elle pourrait faire n'importe quelle sottise sans qu'il sortit de son indolence. Lui, avoir des préoccupations, des soucis, des emportements, jamais ! Cela le fatiguerait. Il ne lui faut rien qui soit de nature à troubler son repos, à l'empêcher de dormir à poings fermés. Ah ! on ne peut pas dire de lui ce que M. Bertillon vous disait de son fils ; le grand amour que j'ai fait naître dans le cœur de M. Auguste de Lancelin n'a aucune mauvaise influence sur sa santé ; il ne le fait pas maigrir ; au contraire, il engraisse.

M. Darimon laissa courir un sourire sur ses lèvres.

– Non, pensa-t-il, celui-là est carrément jeté dans le troisième dessous ; il peut, en dormant, rêver à son aise qu'il entre en maître au château de Grisolles : il ne sera le mari de ma pupille qu'en rêve. Et les autres ne me paraissent pas avoir beaucoup plus de chance. Diable, diable !

Il tira son mouchoir et se moucha avec un bruit de trompette.

– Claire, reprit-il, dois-je vous parler de Mme de Linois et de son fils ?

– Mais si vous voulez, mon cher tuteur, bien que je sache d'avance tout ce qu'elle a pu vous dire. Ainsi elle a commencé par vous faire mon éloge afin d'arriver, tout naturellement, au panégyrique de son fils, qui est M. le

vicomte et sera comte un jour. Et elle a ajouté, n'est-ce pas ? que M. le vicomte et elle seraient bien heureux de me voir comtesse… Un beau titre de noblesse, il ne manque que cela à Mlle Dubessy, qui a la beauté, la grâce, la distinction, la richesse, l'intelligence et l'esprit, enfin tout ce qu'il faut pour être une femme du monde accomplie, une étoile des salons du faubourg Saint-Germain.

Puis elle reparle de M. le vicomte Alfred qui, lui aussi, renferme dans sa personne toutes les perfections. C'est un amour ardent, une véritable passion qu'il a pour Mlle Claire ; le jour, la nuit, il ne pense qu'à elle ; il ne dort plus, il perd l'appétit, constamment il soupire…

– De fait, interrompit M. Darimon, pendant que Mme de Linois me disait tout cela et bien d'autres choses encore, M. Alfred poussait des soupirs à fendre l'âme et avait tout à fait une figure de don Quichotte.

– Mon cher tuteur, dit la jeune fille avec une pointe d'ironie, vous voudriez bien m'attendrir, mais je ne veux pas, je me raidis contre ma sensibilité.

– Enfin, ma chère pupille, pas plus tard que demain vous aurez la visite de M. le comte de Linois, qui vous demandera solennellement votre main pour son fils, M. le comte de Linois.

– Mme de Linois m'a également annoncé cette visite.

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'aurai l'honneur de recevoir M. le comte de Linois.

– Soit. Mais, chère enfant, si vos paroles ne disent pas le contraire de ce que vous pensez, si je vous ai bien comprise,

vous n'êtes pas disposée à accueillir favorablement la demande d'aucun de vos prétendants ; vous les mettez sur la même ligne, ce qui signifie que, définitivement, vous les repoussez en bloc.

La jeune fille garda une immobilité de marbre.

– Claire, reprit le tuteur, voulez-vous savoir ce que je pense ?

Le regard de Mlle Dubessy, fixé sur le vieillard, devint interrogateur.

– Eh bien ! continua M. Darimon, je pense que si vous n'aimez et ne pouvez aimer ni M. Alfred de Linois, ni aucun de ses concurrents, c'est que votre cœur s'est donné à un autre.

Cette fois, la jeune fille sursauta et devint très rouge.

– C'est vrai, se dit le tuteur.

Et, à haute voix :

– Claire, vous aimez M. Édouard Lebel.

Elle se dressa comme par un ressort et un éclair sombre dans le regard :

– Ne me parlez pas de M. Lebel ! s'écria-t-elle, ne m'en parlez jamais !

Et frémissante, la tête haute, elle sortit brusquement du salon.



Ne me parlez pas de M. Lebel ! s'écria-t-elle… (P. 1673.)

XV

LETTRE MYSTÉRIEUSE

À huit heures du matin, tout de suite après avoir dit sa messe, le curé de Grisolles prit le chemin du château.

Il avait à remercier l'artiste, qui avait si merveilleusement restauré sa Vierge aux épis, laquelle allait orner l'autel de la sainte Vierge dès que le superbe tableau serait placé dans le cadre digne de lui, qui avait été commandé à Poitiers.

Ce jour-là, la visite du curé au château avait un double but. Il désirait avoir aussi avec la jeune châtelaine un entretien particulier, afin de remplir une délicate mission dont les de Linois l'avaient chargé et qui consistait à préparer la jeune fille à accueillir la demande que M. le comte devait lui présenter le jour même.

M. Logerot trouva Édouard Lebel occupé à repeindre une draperie. Ils causèrent assez longuement, le curé attendant que Julie vînt l'avertir que sa maîtresse était prête à le recevoir.

– Comme vous êtes matinal aujourd'hui, monsieur le curé, dit gracieusement Mlle Dubessy, lorsque le vieux prêtre fut introduit dans le boudoir Pompadour par la femme de chambre.

– Vous savez, mademoiselle, que je me lève toujours de très bonne heure, répondit-il en s'asseyant dans le fauteuil que lui indiquait la jeune fille.

– C'est vrai, monsieur le curé ; mais votre visite matinale, tout en m'étant fort agréable, me surprend un peu. Voyons, vous avez quelque chose à me dire ?

– Oui, mademoiselle, fit le prêtre dont l'embarras était visible.

– Eh bien ! monsieur le curé, parlez, je vous écoute.

Il n'était pas un habile diplomate, le curé de Grisolles, mais il avait l'éloquence du cœur, ce qui, en certaines circonstances, pouvait valoir tout autant et même mieux.

Il commença par parler du mariage, institution émanant de Dieu lui-même, puisque, après avoir créé le premier homme, il lui avait donné pour compagne Ève, la première femme. Donc, sauf pour les êtres humains des deux sexes qui se consacraient à la vie religieuse, l'homme, pas plus que la femme, ne devait vivre seul. Les lois sociales ne pouvaient approuver le célibat et les lois divines le condamnaient. D'ailleurs l'homme avait besoin d'une compagne et la femme d'un soutien, d'un protecteur.

Il continua en faisant un tableau admirable et fort touchant de l'existence à deux, du bonheur de la vie conjugale, des joies de la famille, représentant le père et la mère entourés de leurs enfants.

Il dit dans quelles conditions les unions devaient être contractées pour être heureuses, ce que la jeune fille devait rechercher avant tout chez son futur, les qualités qu'il fallait

que le futur rencontrât dans celle qui allait devenir la moitié de lui-même.

Et quand il crut avoir suffisamment édifié Mlle Dubessy, il lui parla de M. Alfred de Linois, qui était robuste, plein de santé, sain de corps et d'esprit et qui possédait toutes les qualités désirables chez l'époux.

Bref, selon M. Logerot, le vicomte était le mari qu'il fallait à Mlle Dubessy, il était digne d'elle et ils se convenaient sous tous les rapports. Pieux l'un et l'autre, ils élèveraient leurs enfants dans la crainte de Dieu et ce serait une nouvelle famille vraiment chrétienne.

Le vieux curé aurait pu parler pendant une heure encore sans que la jeune fille songeât à l'interrompre. Elle avait écouté attentivement, respectueusement et même avec émotion ; mais le prêtre ne lui avait rien appris de nouveau au sujet du mariage, du bonheur à deux et des joies de la famille ; tout ce qu'il avait dit sur cet intéressant sujet n'avait été que l'écho de ses propres pensées.

Et quand il avait parlé des qualités que devait avoir celui qu'elle prendrait pour mari, ce n'était pas à Alfred de Linois qu'elle pensait.

Aussi quand M. Logerot eut fini, et voyant qu'il attendait qu'elle parlât à son tour, elle lui dit :

– Monsieur le curé, vous venez de me dire de bien excellentes choses ; mais croyez bien que je n'éprouve et n'ai jamais éprouvé aucun éloignement pour le mariage. Je sais que la femme a été créée pour l'homme, pour avoir des enfants, et je n'ignore aucun des devoirs que j'ai et aurai à remplir sur la terre.

Toutefois, monsieur le curé, le mariage est une chose tellement sérieuse, tellement grave qu'on ne saurait y trop réfléchir ; et vous le savez – je vous l'ai déjà dit, – si je ne me presse point de me marier, c'est que je crois avoir encore le temps d'attendre.

J'admets bien que le mariage soit l'union de deux corps ; mais je veux surtout, pour moi, qu'il soit l'union de deux cœurs, de deux âmes. Eh bien ! monsieur le curé, j'attends et j'appelle encore ce cœur et cette âme prêts à se fondre dans mon cœur et mon âme.

Vous m'affirmez que M. Alfred de Linois m'aime ; oh ! il ne m'a pas laissé ignorer qu'il m'aimait ; il me l'a dit, d'autres aussi me l'ont dit, et je n'ai pas été convaincue. Pourquoi ? Ah ! pourquoi, parce que je suis restée froide et insensible. Si j'étais aimée comme je veux l'être, les battements de mon cœur me le diraient mieux que des paroles, et alors je ne douterais plus, je croirais.

Je me connais : quand je serai ardemment aimée, j'aimerai à mon tour ; ce sera l'amour vrai, l'amour comme je l'entends qui fera naître dans mon cœur un amour qui ne s'éteindra jamais.

Je n'ai pas autre chose à vous dire, monsieur le curé ; mais c'est assez pour vous faire comprendre que je ne suis pas encore décidée à me marier. J'attends, j'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

M. Logerot comprit qu'il froisserait gravement la jeune fille en insistant. Il se retira, mais non sans être peiné de l'insuccès de sa démarche.

Comme il sortait du château, il rencontra M. Darimon, et sachant que le tuteur était bien disposé en faveur du jeune de

Linois, il lui apprit ce qui venait de se passer entre lui et Mlle Dubessy.

Alors, M. Darimon se pencha à l'oreille du curé et lui dit à voix basse :

– M. Alfred de Linois peut chercher femme ailleurs ; c'est un conseil à donner aussi aux autres prétendants. Ma pupille a choisi son mari ; elle aime M. Édouard Lebel.

– Je l'avais deviné ! dit M. Logerot. Mais lui ?

– Lui ? il adore ma pupille ; et c'est bien pour cela qu'elle s'est mise à l'aimer.

– Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit cela ?

– Ah ! voilà, monsieur le curé ; ils s'aiment et ne parviennent pas à s'entendre. Elle voudrait qu'il parlât et il reste muet comme cette borne. Alors on est mécontent l'un de l'autre, on se regarde à peine, on s'évite, on se boude. Mais, bien sûr, tout ça finira…

– Par un mariage, acheva le curé.

Mlle Dubessy était seule dans le salon où elle avait l'habitude de recevoir les visiteurs.

Après avoir causé quelques instants avec son tuteur, celui-ci s'était retiré.

Claire allait voir arriver, pensait-elle, les de Linois, père, mère et fils, et songeuse, légèrement inquiète, elle se préparait à recevoir ces chasseurs de millions, qui n'étaient certainement pas ses moins terribles assaillants.

Assurément, elle aurait bien dispensé M. le comte, qu'elle ne connaissait pas encore, de lui faire cette visite ;

mais comme elle le disait si bien, le monde a des exigences par lesquelles il faut passer, coûte que coûte, et il lui fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Et si complètement que, pour la circonstance, elle avait revêtu un costume de soie gris-perle, qui lui allait à ravir et rehaussait encore sa rayonnante beauté.

Certes, elle n'aurait pas donné plus de soin à sa toilette s'il se fût agi d'une demande en mariage au nom d'un prétendant aimé et depuis longtemps désiré.

À deux heures et demie, une voiture entra avec grand fracas dans la cour du château.

– Ce sont eux, murmura la jeune fille.

Et une contraction de ses traits indiqua qu'elle éprouvait une sorte de souffrance.

Julie parut et annonça :

– M. le comte de Linois.

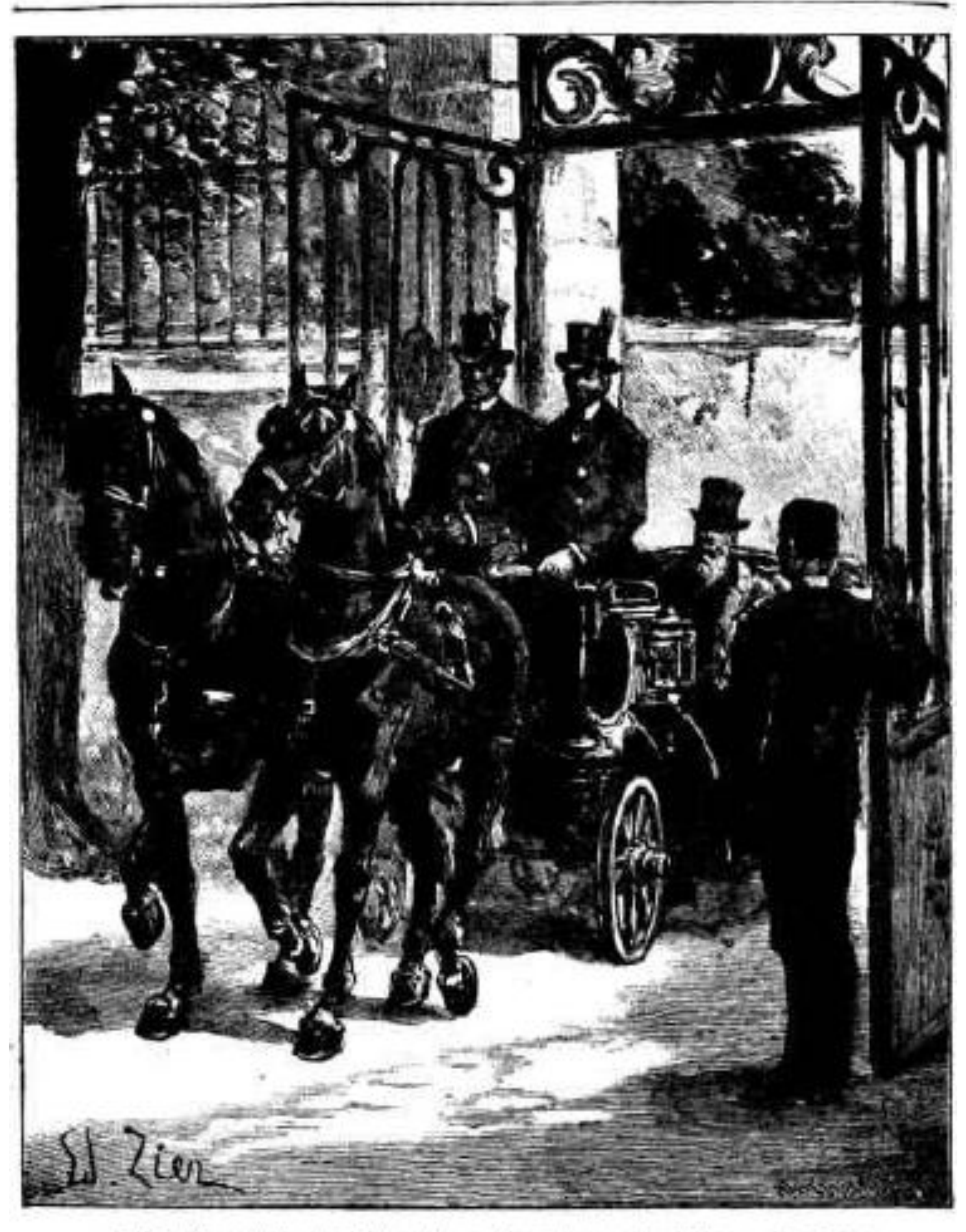
– Est-ce que M. le comte est seul ? demanda Claire en se dressant sur ses jambes.

– Oui, mademoiselle, il est seul.

– Ah ! fit la jeune fille quelque peu surprise. Puis aussitôt :

– Julie, veuillez faire entrer M. le comte de Linois.

Un homme de belle taille, très élégamment vêtu, à la dernière mode, fit son entrée dans le salon et s'inclina respectueusement devant la jeune châtelaine après l'avoir enveloppée d'un regard d'admiration et plein, en même temps, d'une douceur féline.



... Une voiture entra avec grand fracas dans la cour du château. (P. 1578.)

M. le comte avait à la boutonnière de sa redingote, entièrement boutonnée, une grosse rosette multicolore,

laquelle représentait plusieurs décorations d'ordres étrangers.

Il avait un très grand air, qui frappa tout d'abord Mlle Dubessy, l'aisance et les manières distinguées du véritable grand seigneur qui, dès l'enfance, a fréquenté le meilleur monde.

La jeune fille découvrit sans peine les points de ressemblance qui existaient entre le père et le fils ; mais ce dernier était loin de posséder la suprême distinction de son père, son air imposant, presque majestueux.

Toutefois, Mlle Dubessy, après un second et rapide examen, remarqua que le personnage avait un regard singulier, où la fausseté était mal dissimulée, quelque chose de hautain et de dur dans la physionomie, qui n'inspirait pas la sympathie. Elle s'aperçut également que M. le comte portait sur son visage le stigmate d'une vie agitée et évidemment tourmentée par des passions violentes.

Cependant, sur l'invitation de la jeune fille, M. de Linois s'était assis.

– Mademoiselle, dit-il, en attachant sur Claire ses yeux aux prunelles luisantes, on vous avait prévenue que j'aurais l'honneur de vous rendre visite.

– Oui, monsieur, et je vous attendais.

– Voilà des paroles extrêmement flatteuses pour moi ; mais elles ne peuvent m'étonner, sachant combien Mlle Dubessy est aimable et gracieuse. Il y a trois jours seulement que je suis arrivé aux Pins et vous avez ma première visite, mademoiselle.

– J’en suis très honorée, monsieur le comte. Êtes-vous dans ce pays pour longtemps ?

– Je ne saurais le dire, mademoiselle, cela dépendra de plusieurs choses.

– Vous êtes un grand voyageur, monsieur.

– C’est vrai. Je ressemble un peu au Juif-Errant, en ce sens que je ne peux rester bien longtemps à la même place. J’ai parcouru tous les mondes, non pas une fois, mais dix fois. J’ai traversé l’Afrique du nord au sud, de l’est à l’ouest, d’immenses déserts et des contrées encore inconnues des Européens, entièrement peuplées de sauvages.

– Et vous trouvez du plaisir à affronter les plus terribles dangers ?

– S’il n’y avait pas les dangers, mademoiselle, les surprises, les imprévus et chaque jour de nouvelles émotions, on n’aurait pas, comme moi, la passion des voyages.

Dans ces dernières années, j’ai voyagé en compagnie de la comtesse et de mon fils ; mais ils se sont fatigués, sont revenus en France, et c’est alors que la comtesse a acheté sa propriété des Pins. Moi, pendant ce temps, je poussais mes explorations jusqu’aux extrêmes limites de l’Amérique du Nord.

– Que de documents précieux et intéressants vous devez posséder, et que de choses curieuses vous avez dû rapporter ?

– Oui, sans doute, mais tout cela est dans nos musées nationaux et nos ministères. J’étais chargé de missions par le gouvernement.

– Mme de Linois m'a dit cela, je me le rappelle.

– C'est le hasard qui a amené la comtesse et Alfred dans ce pays, et ils n'ont eu qu'à s'en féliciter, mademoiselle, ayant eu le précieux avantage de vous connaître et celui d'être admis dans votre magnifique demeure et, mieux encore, dans votre intimité.

Claire s'inclina silencieusement.

– Dans leurs lettres, reprit M. de Linois, la comtesse et Alfred me parlaient longuement de vous, mademoiselle, et j'ai enfin la satisfaction de voir, de mes yeux, que vous méritiez bien tous les éloges qui m'étaient faits de votre charmante personne.

– Monsieur…

– Oh ! ne rougissez pas, mademoiselle ; je dis, à mon tour, que vous avez la grâce et la beauté d'une reine ! Ce n'est pas tout ; il suffit de vous regarder pour lire dans vos yeux que votre cœur renferme les qualités les plus exquises.

Vous êtes adorable, mademoiselle, et je comprends maintenant que vous ayez inspiré à mon fils un amour qui s'est emparé de tout son être et qui, – il me le répétait encore ce matin, – ne s'éteindra que le jour où il cessera de vivre. Mais Alfred veut vivre, mademoiselle, vivre pour vous aimer, vous adorer, comme vous êtes si digne de l'être, et se consacrer uniquement à votre bonheur. Et c'est parce que j'ai la conviction que vous pouvez confier à mon fils le soin de vous rendre heureuse, la plus heureuse des femmes, que je n'ai pas hésité à faire auprès de vous une démarche qui s'imposait à ma tendresse paternelle.

Sur ces mots, le comte se dressa debout et d'une voix grave, dont il semblait s'efforcer à contenir l'émotion, il prononça lentement ces paroles :

– Mademoiselle Claire Dubessy, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour mon fils, le vicomte Alfred de Linois.

Calme en apparence et dardant sur la jeune fille un regard pénétrant, il attendit sa réponse.

Claire, qui s'était d'abord sentie fort troublée, reprit vite son sang-froid.

– Monsieur le comte, répondit-elle avec une gravité égale à celle de son interlocuteur, je suis tout émue de la demande que vous venez de m'adresser ; je ne m'y attendais pas. Je pensais que me faisant une première visite…

– Mademoiselle, interrompit le comte avec vivacité, je n'ai qu'un fils héritier de mon nom, de mon titre et de ma modeste fortune, hélas ! trop modeste, car elle est loin d'être aussi considérable que la vôtre.

– Mais, monsieur…

– Oh ! je sais combien vous faites peu de cas de la richesse et je connais vos idées au sujet de ces mariages qu'on appelle d'argent ou de convenance ; mais, enfin, vis-à-vis de vous mon fils est presque pauvre, et c'est un royaume qu'il voudrait posséder afin de vous en faire la souveraine.

J'aurais pu, en effet, mademoiselle, retarder de quelques jours la demande que je viens d'avoir l'honneur de vous faire, mais j'aime mon fils ; il vous aime, mademoiselle, et il souffre de son amour… Rendre la paix à son cœur et lui

donner le bonheur auquel il aspire, n'est-ce pas mon devoir de père ?

Et puis, mademoiselle, je ne déteste rien tant que ce qui n'est pas absolument clair et net, et en quelle circonstance que ce soit, j'aime et j'ai toujours aimé à aborder franchement les questions les plus sérieuses.

Sous le regard brillant du comte, Claire se sentait gênée, intimidée et craignait de lui parler aussi nettement qu'elle l'aurait voulu.

– Monsieur le comte, répondit-elle, j'apprécie beaucoup les qualités et les mérites de M. votre fils ; je suis extrêmement sensible, croyez-le, à la recherche dont je suis l'objet et qui est un grand honneur fait à Mlle Dubessy, qui n'appartient pas même de loin à la noblesse et qui considère si peu les avantages de la richesse qu'elle compte sa fortune comme rien.

Cependant, monsieur le comte, si l'on vous a bien renseigné, vous savez que je ne suis pas du tout, quant à présent du moins, disposée à me marier.

Le comte avait froncé les sourcils et un feu sombre s'allumait dans ses yeux.

– M. le vicomte de Linois ne m'est pas antipathique, loin de là, continua la jeune fille ; mais je ne puis accueillir votre demande comme vous le désireriez. Le mariage est une chose sérieuse, la plus grave qui se présente dans la vie et à laquelle on ne saurait trop réfléchir.

Eh bien, monsieur le comte, j'arrive seulement à l'âge de la réflexion et vous voudrez bien ne pas trouver mauvais que

je me donne pour réfléchir tout le temps que je jugerai nécessaire.

– Pardon, mademoiselle, répliqua le comte d'une voix assourdie, si je comprends bien, c'est un refus que vous opposez à ma demande.

Claire regarda le comte, fut effrayée de sa pâleur et n'osa pas répondre :

– Oui, monsieur, c'est un refus absolu.

Ne voyez pas la chose ainsi, monsieur le comte, dit-elle d'une voix mal assurée ; je suis dans un cruel embarras, je vous assure, d'autant plus cruel que j'en suis encore à me demander si je me marierai un jour ou ne ferai pas mieux de rester vieille fille.

Un éclair de colère, qui s'éteignit aussitôt, traversa le regard du comte.

Il ne se faisait pas illusion, sa demande était nettement repoussée. Cependant, imposant silence à son ressentiment et bien maître de lui, il tenta encore de plaider la cause du vicomte d'une voix mielleuse. Il trouva ainsi le moyen de déplaire à la jeune fille, de l'impatienter, de l'énerver. Aussi, l'interrompant brusquement au beau milieu de son pathétique discours :

– Monsieur le comte, dit-elle d'un ton ferme, j'ai eu l'honneur de vous répondre et je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit. Laissons donc ce sujet, je vous prie, et ne prolongeons pas une discussion qui deviendrait pénible aussi bien pour vous que pour moi.

Les traits du comte se contractèrent et il se mordit les lèvres de dépit et de colère.

Si, à cet instant, Claire avait eu les yeux sur lui, elle aurait été épouvantée de l'expression sinistre de son regard.

Pensa-t-elle qu'elle venait de parler un peu durement et qu'elle avait pu blesser le comte ? Peut-être. Toujours est-il qu'elle reprit d'une voix singulièrement adoucie :

– L'amitié de Mme la comtesse de Linois m'est précieuse, monsieur le comte ; elle et M. Alfred seront toujours reçus affectueusement au château et je serai doublement heureuse lorsque vous voudrez bien me faire l'honneur de les accompagner.

– Assurément, mademoiselle, répondit le comte, qui avait réfléchi, la comtesse de Linois et son fils viendront à Grisolles comme par le passé, et lorsque je ne serai pas à Paris où certaines affaires vont m'appeler, je me ferai un plaisir de venir vous présenter mes respectueux hommages.

Le comte se retira ayant peine à contenir la colère sourde qui grondait en lui. Et pendant que dans sa tête en ébullition se forgeaient des projets ténébreux, un sourire cruel faisait grimacer ses lèvres.

Ce même jour, le soir, Mlle Dubessy reçut une lettre, cachetée de cire noire, qui, lui dit Julie, venait d'être apportée chez le concierge par un homme inconnu, avec recommandation de ne la remettre à Mlle Dubessy qu'à un moment où elle se trouverait seule.

Étonnée et fort intriguée, la jeune fille avait jeté les yeux sur l'enveloppe qui portait cette suscription, écrite d'une main hardie :

MADEMOISELLE CLAIRE DUBESSY

en son château de Grisolles

– Une supplique, sans doute, murmura la jeune fille.

D'un signe elle congédia la femme de chambre et rompit le cachet de la lettre. Ce ne fut pas sans émotion et un nouvel étonnement qu'elle lut ce qui suit, écrit de la même main que l'adresse mise sur l'enveloppe :

« Mademoiselle,

« L'arrivée dans ce pays d'un homme qui porte le nom de comte de Linois inquiète les personnes qui s'intéressent à vous. Ces personnes savent le but que poursuit et veut atteindre le comte de Linois : vous faire épouser M. Alfred de Linois, qui n'est qu'un instrument dans ses mains, afin de mettre la main sur votre immense fortune.

« Si vous aimiez M. Alfred de Linois, ce serait un grand malheur et il vous faudrait, dussiez-vous en souffrir énormément, chasser de votre cœur un amour fatal !

« Si vous épousiez ce jeune homme, ce serait votre honte, votre vie à jamais brisée !

« On vous conseille de vous tenir constamment sur vos gardes, car des pièges pourront vous être tendus.

« Mais vous ne serez pas une victime !

« On veille sur vous !

« Ne parlez à personne de cette lettre.

Cette communication était simplement signée :

« Un ami. »

La jeune fille relut une seconde fois, puis, pendant quelques instants, resta songeuse. Soudain, elle se redressa, le front plissé, les lèvres frémissantes, et, haussant dédaigneusement les épaules, elle murmura :

– Un nouvel acte de la comédie jouée autour de moi qui commence ; il paraît que l'on a grand'peur de M. le comte de Linois. Mais d'où peut venir cette sotte et ridicule missive ? Est-ce M. Trumelet ou M. Marcillac ? ou les Bertillon ou les de Lancelin ? Après tout, que m'importe !

Ah ! comme on me connaît peu ! Mais on ne sait donc pas que si je pouvais aimer Alfred de Linois, ce serait avec de pareils moyens qu'on me le ferait aimer et que, sur le champ, on me déciderait à l'épouser ?

Fiévreusement, avec dégoût, elle déchira la lettre en menus morceaux, qu'elle jeta au vent, par la fenêtre.

Puis revenant au milieu du salon, elle s'écria :

– Mon Dieu, mon Dieu ! suis-je assez malheureuse !

XVI

AU BORD DE L'EAU

Alfred de Linois, avec l'assentiment de M. le comte, car il ne pouvait rien faire ni aller nulle part sans l'autorisation de l'un ou l'autre des auteurs de ses jours, Alfred de Linois, disons-nous, était allé dîner chez les de Lancelin, au Petit Château, et il y devait passer la soirée.

Par contre, M. Logerot avait dîné aux Pins, entre M. et Mme de Linois. Et si l'on avait permis à Alfred de se rendre au Petit Château, c'est qu'on avait tenu à l'éloigner afin de causer plus à l'aise avec le curé de Grisolles.

Celui-ci avait à rendre compte de la mission dont la comtesse l'avait chargé ; mais n'ayant rien de bon à annoncer, il s'était dit :

– J'attendrai qu'on m'interroge.

Le repas s'était terminé sans qu'on eût seulement prononcé le nom de Mlle Dubessy ; cela signifiait que c'était uniquement à elle qu'on pensait. Et si le curé eût su qu'après lui le comte avait vu la jeune châtelaine, il aurait compris pourquoi la comtesse faisait piteuse mine et pourquoi le comte avait le regard sombre, bien qu'il affectât de paraître très gai.

Maintenant, on était au salon.

– Eh bien, monsieur le curé, dit enfin Mme de Linois, avez-vous causé avec Mlle Claire Dubessy ?

– Oui, chère madame, et assez longuement ; aussi bien que je le pouvais, je me suis acquitté de la mission dont vous m'aviez chargé et que j'avais acceptée avec plaisir.

– Malheureusement, votre démarche n'a pas eu le résultat que nous désirions tous.

M. Logerot secoua la tête.

– Et pourtant, fit-il, j'ai chaleureusement plaidé la cause de M. le vicomte.

– M. le comte et moi en sommes convaincus, monsieur le curé. Ainsi, c'est toujours la même réponse : « – Je ne suis pas encore décidée à me marier. »

– Oui, chère madame.

– Étrange jeune fille ! car, enfin, et j'en suis sûre, Alfred ne lui déplaît pas.

– Loin de là ; M. le vicomte lui est, au contraire, très-sympathique, – elle me l'a dit, – et elle ne méconnaît aucune de ses qualités.

– Eh bien, alors ?

– Mais son affection pour M. le vicomte n'est qu'une sincère amitié.

Mme de Linois eut un mouvement d'impatience et de dépit.

– Monsieur le curé, reprit-elle, ne croyez-vous pas qu'elle ait quelque arrière-pensées ?

Le comte, qui jusque-là avait paru concentré en lui-même, se redressa et regarda fixement le vieillard.

– Mlle Dubessy, répondit-il, ne m'a rien laissé deviner de ce qui se passait en elle.

– Oh ! Elle a un grand empire sur elle-même ; je l'ai souvent constaté. Enfin, monsieur le curé, quelle est l'impression qui vous est restée après les réponses qu'elle vous a faites ?

– Je l'ai quittée avec cette conviction que M. le vicomte n'avait plus qu'à renoncer à ses projets.

– C'est impossible, il l'aime trop ! s'exclama Mme de Linois, en jetant un regard sur le comte.

Celui-ci était très pâle et avait dans le regard un sombre éclair.

– Malheureusement pour M. le vicomte, répondit le curé, je vous le dis en toute sincérité, il n'y a pas à conserver le moindre espoir.

– Ainsi, ce serait la vie de notre fils brisée ! Mon Dieu, mais il pourrait en devenir fou ou en mourir !

– Quand il y a nécessité absolue, chère madame, il faut savoir prendre de grandes résolutions. Assurément, M. le vicomte souffrira cruellement ; mais il aura près de sa mère, qui puisera dans son cœur de chrétienne de bonnes paroles de consolation, et avec le temps et surtout l'aide de Dieu, M. le comte guérira de son amour.

– On ne guérit pas d'un amour comme le sien, on en meurt !

– Allons, allons, ne doutez pas de la miséricorde du Seigneur, qui est infinie.

– Monsieur le curé, s'écria Mme de Linois qui paraissait prête à suffoquer, je suis tentée de croire que mon fils a été desservi, peut-être calomnié auprès de Mlle Dubessy.

– Oh ! ne pensez pas cela !

– Repoussé, lui, Alfred ! Et pourtant, ce n'est ni le sec Bertillon, ni le gros de Lancelin, ni M. Marcillac, ni même M. Trumelet qu'elle peut préférer à mon fils !

– Ces messieurs peuvent aussi cesser de prétendre à la main de Mlle Dubessy.

– Elle vous a dit cela !

– Non, mais je sais…

– Vous savez… Ah ! monsieur le curé, dites-nous ce que vous savez.

M. Logerot n'était ni bavard, ni indiscret ; mais il pensa que, dans l'intérêt du jeune de Linois, il avait le droit de révéler ce que M. Darimon lui avait appris. Ne soupçonnant point le mobile qui faisait agir les de Linois, il était loin de se douter de l'effet foudroyant qu'il allait produire.

– Eh bien, madame la comtesse, eh bien, monsieur le comte, Mlle Dubessy n'a plus le cœur libre comme on le croit, elle aime ! Et nous la connaissons assez pour être certains que celui qu'elle aime est l'époux qu'elle a choisi.

Le comte bondit sur son siège. La comtesse était livide. Tous deux paraissaient écrasés. Mais ce ne fut qu'un instant de stupeur.

– Qui est donc celui que Mlle Dubessy aime ? demanda le comte.

– M. Édouard Lebel, répondit le curé.

Mme de Linois poussa une exclamation rauque, qui contenait toute sa rage. Et, debout, la poitrine haletante, elle allait jeter feu et flamme lorsque d'un regard terrible le comte lui imposa silence.

– Ah ! ah ! fit-elle, en retombant lourdement sur son siège.

– Est-ce que M. Édouard Lebel aime Mlle Dubessy ? demanda le comte avec calme et ayant le sourire sur les lèvres.

Mais M. Logerot devinait chez le comte et la comtesse une fureur mal dissimulée, et se repentant déjà d'en avoir trop dit, il répondit :

– Je ne sais pas si le jeune peintre aime Mlle Dubessy ; mais, ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais prononcé une parole qui pût le faire soupçonner.

– Je ne connais pas ce garçon, dit le comte ; il est intelligent, paraît-il, et a, dit-on, quelque talent ; mais sans famille, ramassé sur la voie publique et élevé par charité dans une maison d'assistance, il doit comprendre qu'entre Mlle Dubessy et lui il y a un abîme. Et c'est donner une preuve de son intelligence que de savoir se tenir à sa place et à distance.

Quant à Mlle Dubessy, si elle aime réellement ce jeune homme, elle fait bon marché de sa dignité et manque absolument de cette fierté, de cette élévation de sentiment dont on se plaisait à faire son plus bel ornement. Mais pour

l'honneur de la jeune châtelaine de Grisolles, j'aime à croire que vous avez été mal renseigné, monsieur le curé. Dans tous les cas, ce ne pourrait être qu'une fantaisie, un caprice comme il en passe souvent dans la tête des jeunes filles. Il est inadmissible que Mlle Dubessy, qui s'est placée si haut dans l'estime des honnêtes gens, puisse songer sérieusement à épouser cet artiste qui sort on ne sait d'où et ignore probablement de qui il est né.

Enfin, et quoi que vous en puissiez dire, monsieur le curé, le vicomte de Linois ne renoncera pas au bonheur de donner son nom à Mlle Claire Dubessy. Je connais les femmes ; elles sont changeantes comme l'onde, et j'espère que chez Mlle Dubessy un revirement se produira en faveur de mon fils.

M. Logerot ne crut pas devoir répliquer, et la conversation en resta là.

Quelques instants après le vieux prêtre se retira.

Alors, n'ayant plus à se contraindre, le comte asséna un formidable coup de poing sur la table près de laquelle il était assis. Et, après un épouvantable juron :

– Il était grand temps que j'arrive et vienne jouer mon rôle dans cette affaire ! s'écria-t-il ; si j'avais retardé d'un mois, tout, peut-être, aurait été perdu ! Ton curé n'a pas dit tout ce qu'il sait…

– Pourtant…

– Il sait que cet artiste de malheur aime la riche héritière et il n'a pas voulu nous le dire. Pourquoi ? Probablement parce que lui-même est honteux de cela.

Maintenant, il n'y a plus à roucouler, à faire la roue, mais à aller de l'avant et bon train. Alfred épousera la châtelaine, il nous faut ce mariage ; qui veut la fin veut les moyens ; eh bien, les moyens, on les trouvera !

Il ajouta avec un regard de fauve :

– Je me jette dans la mêlée, et gare à qui se placera en travers de mon chemin : je l'écraserai !

*

* *

Il pouvait être dix heures du soir. Le ciel, qui était magnifiquement étoilé une heure auparavant, s'était couvert presque subitement. La nuit était noire et il y avait menace d'orage ; de temps à autre, à l'ouest, un éclair jetait son éblouissante clarté, et dans le lointain on entendait le grondement sourd du tonnerre.

Un homme d'une trentaine d'années, aux allures mystérieuses, marchait lentement et avec précaution sur le sentier qui longe le mur du jardin de la villa des Pins, d'un côté, et de l'autre la petite rivière dont nous avons déjà parlé et qu'on appelle la Lurette.

Cet homme, vêtu comme les paysans du pays, portait une blouse serrée au-dessus des hanches par une ceinture, était coiffé d'une casquette et avait les pieds dans des chaussons de feutre, ce qui lui permettait de marcher sans bruit. Mais que faisait-il là à cette heure déjà avancée de la nuit ? Était-il à un poste d'observation ou en quête de quelque découverte ? Peut-être l'un et l'autre.

Il marchait lentement et sans bruit, nous l'avons dit, et à chaque instant il s'arrêtait, plongeait son regard dans les

ténèbres et tendait l'oreille comme s'il eût eu peur d'être surpris.

Il arriva à la petite porte du jardin contre laquelle il se disposait à coller son oreille, lorsque de l'autre côté un bruit de pas se fit entendre.

Notre homme n'eut que le temps de se rejeter en arrière et ensuite de se blottir dans une touffe épaisse de ces osiers verts qui croissent sur les bords de beaucoup de rivières.

La porte s'ouvrit et un homme sortit du jardin portant une douzaine de ces engins appelés balances, dont on se sert pour pêcher les écrevisses.

Le pêcheur, qui n'était autre que le factotum, le domestique de confiance du comte et de la comtesse de Linois, tendit ses balances le long même de la propriété de ses maîtres, sachant évidemment qu'à cet endroit les crustacés qu'il voulait prendre n'étaient pas moins nombreux que partout ailleurs dans la Lurette.

Par exemple, l'homme caché dans les osiers et qui ne s'y trouvait pas à son aise, n'était pas content. Il ne voulait pas être vu, c'est-à-dire se montrer, et il se demandait s'il allait être condamné à rester plusieurs heures enfermé dans la touffe d'osiers, ou si le pêcheur aux écrevisses, rentrant dans le jardin, ne lui permettrait pas de s'esquiver.

L'aventureux jeune homme ne put battre en retraite ainsi qu'il le désirait, mais un intéressant dialogue qu'il entendit et dont il ne perdit pas un mot, le dédommagea amplement de la courbature que lui valut sa faction forcée dans les osiers, où il n'était pas aussi à son aise que couché sur un lit de roses.

Le pêcheur venait de lever une première fois ses balances et de mettre une vingtaine d'écrevisses dans son sac, lorsqu'un nouveau personnage sortit du jardin et s'avança de quelques pas sur le sentier. C'était le comte de Linois, fumant un fin cigare de la Havane.

– Bertrand, es-tu là ? demanda-t-il sans trop élever la voix.

– Oui, me voici, répondit le domestique, s'empressant de rejoindre son maître.

– Quelle diable d'idée as-tu eue de venir à la pêche par cette nuit noire ? reprit le comte.

– L'idée de vous régaler demain d'un superbe buisson d'écrevisses.

– En prendras-tu seulement une ?

– J'en ai déjà vingt ou vingt-deux dans ce sac.

– Ah ! Pourtant le temps est fortement à l'orage.

– C'est précisément ce qui m'a décidé à tendre mes balances ; la pêche aux écrevisses est toujours bonne quand il y a de l'orage en l'air.

– Tiens, je ne savais pas cela.

– Hé, hé, maître, si vous saviez tout, vous seriez trop savant, répliqua assez irrévérencieusement Bertrand.

– Soit. Mais on apprend tous les jours des choses fort singulières, et ce soir même…

– Vous apprenez que les écrevisses se font prendre plus facilement quand le temps est à l'orage.

– Cela, oui, mais une autre chose plus sérieuse.

– Qu'est-ce donc ?

– Crois-tu qu'il n'y a personne par ici qui puisse nous entendre ?

– Qui voulez-vous qui vienne se promener au bord de l'eau à pareille heure et quand on y voit à peu près comme dans un four ?

– Tu as raison, Bertrand ; et puisque je n'ai pas la moindre envie de m'aller mettre au lit, nous allons causer. On peut s'asseoir, je pense ?

– À cet endroit, maître, sur ce talus couvert d'une herbe épaisse : nous serons là, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, comme dans de bons fauteuils.

Les deux hommes s'assirent au bord de la rivière, et si près de la touffe d'osiers où le promeneur nocturne s'était caché, qu'ils auraient pu entendre le bruit de sa respiration, s'il n'eût pas été couvert par le clapotage continuel des eaux de la Lurette.

– Maintenant, maître, dit Bertrand, qu'avez-vous à me dire ?

– D'abord que nous jouons de malheur.

– Comment cela ?

– Loin de marcher comme je le voudrais, l'affaire du mariage menace de nous échapper.

– Tonnerre ! jura le domestique ; alors, elle a dit son mot, elle ne veut pas de M. le vicomte ?



Les deux hommes s'assirent au bord de la rivière... (P. 1500.)

– Elle ne s’est pas prononcée aussi catégoriquement, mais elle m’a fait comprendre qu’il ne fallait plus espérer. Et

puis, ce qu'elle ne m'a pas dit, à moi, le curé nous l'a appris ce soir : le choix de son futur mari est fait.

– Roulés, nous sommes roulés !

– Oh ! pas encore, prononça sourdement le comte.

– Qui est celui qu'elle a choisi ?

– Ce misérable barbouilleur qu'elle a fait venir de Paris et tiré ainsi de la plus profonde misère.

– Est-ce possible ? C'est à n'y pas croire. Et le mariage est décidé ?

– Non, pas encore.

– Qu'allez-vous faire ?

– Tout ce qu'il faudra pour la forcer à épouser Alfred, répondit le comte d'une voix creuse.

– À la bonne heure. Vous n'êtes pas homme à laisser échapper les millions, ni à permettre qu'on vous coupe l'herbe sous le pied. Quel est votre projet ?

– Il n'est encore qu'à l'état d'ébauche ; le moment venu, je te le ferai connaître ; du reste, j'aurai besoin de toi pour l'exécution.

– Tout à vos ordres, maître.

– Sans doute, puisque tu es associé dans l'affaire.

– Comme vous j'ai des besoins à satisfaire, comme à vous il me faut de l'or, beaucoup d'or.

– Aussi ne reculerons-nous devant rien.

– Voyons, si l'on commençait par se débarrasser de l'artiste ?

– C'est à examiner. Il faut voir quelle difficulté présenterait la chose, quel pourrait en être le résultat ; c'est-à-dire bien peser si le danger à courir ne serait pas plus grand que l'avantage à en tirer.

– Sans doute, maître ; dans tous les cas, rien ne serait plus facile que de lui planter une fine lame d'acier dans la poitrine, et en défiant après tous les hommes de justice de Poitiers de découvrir celui qui aurait fait le coup. Je crois même que la justice s'égarerait si bien dans ses recherches que, croyant avoir trouvé le coupable, elle mettrait sa griffe sur un innocent.

Mais, à ce propos, ce M. Lebel est un chenapan de la plus belle eau, un Parisien vraiment fin de siècle ; il chasse en même temps deux gibiers à la fois, un gros et un petit, et peut-être trouve-t-il que ce n'est pas assez. Pourtant, c'est assez joli : la brune châtelaine pour ses écus et la jolie femme blonde du menuisier Moranne pour le plaisir. Ah ! le gaillard, comme il y va !

– Ah çà ! Bertrand, qu'est-ce que tu racontes ?

– Vous ne savez donc pas ?…

– Je ne sais rien.

– Eh bien, maître, l'artiste fait positivement et très assidûment la cour à la femme du menuisier Moranne, qui est on ne peut plus appétissante. Depuis quelque temps déjà, il passe toutes ses soirées dans la maison du menuisier, qui voit ou ferme les yeux, – ça, c'est son affaire, – et il se plaît si

bien en la compagnie de la jolie blonde, qu'il ne rentre plus au château que passé minuit.

– Oh ! oh ! fit le comte, voilà qui est bon à savoir.

– Je suis surpris que madame… la comtesse ne vous ait pas déjà parlé de cela. C'est connu à Grisolles et le monde en jase. On trouve que le menuisier est un… singulier mari, et que s'il a la tête bien ornée, il n'a que ce qu'il mérite.

Quant à Mlle Dubessy, si elle aime M. Lebel, comme vous le dites, et qu'elle soit disposée à l'épouser, cela prouve qu'elle n'est pas aussi difficile qu'elle voulait le paraître, et qu'il ne lui déplaît pas de partager avec une autre.

– La situation est à exploiter, grommela le comte entre ses dents.

– Et l'on en peut tirer beaucoup, fit l'autre.

– Elle servira de base à un plan qui nous livrera pieds et poings liés la demoiselle aux millions.

– C'est ce qu'il faut, maître. Mille tonnerres ! vous ne seriez plus vous et je ne vous reconnaîtrais plus si vous ne parveniez pas à mâter une petite fille qui se permet de préférer à M. le vicomte un badigeonneur de vieilles toiles.

Mais pour en revenir à celui-ci, on pourrait, par une nuit noire comme celle-ci, l'attendre à sa rentrée au château, tout près de la porte du jardin dont il a une clé. Un coup rudement porté, d'une main sûre, et il aurait son compte. Le lendemain, tout le monde dans le pays crierait : C'est Moranne qui l'a tué, le menuisier s'est vengé !

– Bien trouvé, Bertrand, appuya le comte ; mais nous ne pouvons rien décider encore. Nous verrons.

Sur ces mots, les deux misérables se levèrent.

– Hum ! fit le comte, l'air se rafraîchit et il me semble que l'orage approche ; je rentre. Et toi ?

– Moi, maître, je vais terminer ma pêche ; seulement j'ai bien peur que les coquines de bêtes n'aient dévoré toutes les amorces et qu'il n'en reste plus une seule sur mes balances.

– Eh bien, Bertrand, bonsoir et bonne chance.

– Oh ! encore une vingtaine, et la cuisinière aura son buisson.

– Surtout, recommande-lui bien de ne pas mettre de vinaigre.

Le comte rentra dans le jardin et s'enfonça sous la charmille.

Bertrand, pêcheur et même assassin à l'occasion, se mit en devoir de faire la seconde et dernière levée de ses balances.

Comme il l'avait prévu, beaucoup de ses appâts avaient été mangés pendant qu'il causait avec son maître ; néanmoins, il arriva au nombre d'écrevisses qu'il lui fallait pour régaler le comte et aussi Mme de Linois et son amour d'Alfred.

Quand il fut à son tour rentré dans le jardin et qu'il eut soigneusement refermé la porte, l'homme accroupi au milieu de la touffe d'osiers sortit enfin de sa cachette, en poussant un long soupir de soulagement.

Il n'était pas bien solide sur ses jambes gourdes et ce ne fut qu'au bout de quelques instants, la circulation du sang s'étant rétablie, qu'il put reprendre son équilibre.

– Allons, se dit-il, je n'ai pas perdu ma soirée ; mais quels profonds scélérats que ces deux hommes !

Quelques instants après il était sur la route et se dirigeait d'un pas rapide vers le château de Mme la comtesse de Blérac.

XVII

AVERTISSEMENT

Tout n'avait pas été rose jusqu'à présent pour les époux Moranne. Le ménage avait eu des jours difficiles, de grande gêne, pour ne pas dire de grande misère. Le mariage, les frais de déplacement et d'autres dépenses forcées avaient absorbé les maigres économies de l'un et de l'autre et le travail manquait.

On ne connaissait pas le jeune menuisier, et bien qu'il eût travaillé à Paris et peut-être à cause de cela on était en défiance, et les anciens clients de l'oncle s'adressaient au concurrent du neveu qui, disait-on, n'avait pas pour quarante francs de bois dans son atelier et son magasin.

C'était vrai. Ce n'était pas un riche cadeau que le vieux avait fait à son neveu Moranne, en lui léguant sa clientèle qui, en réalité, n'existait plus. Il y avait bien l'immeuble et l'outillage ; mais que faire d'un vaste atelier, d'un superbe hangar et des meilleurs outils quand, pour travailler, on n'a pas la matière première, le bois, et qu'on manque absolument d'argent pour s'approvisionner ? Aussi le pauvre Moranne, ne sachant à quel saint se vouer, avait-il vivement regretté d'avoir quitté Paris pour venir s'installer à Grisolles où il ne connaissait personne.

Mais cette situation déplorable avait subitement changé à partir du jour où Édouard Lebel était entré pour la première fois dans la maison du menuisier.

Les habitants de Grisolles apprirent, non sans étonnement, que la comtesse de Blérac venait de confier à Moranne d'importants travaux de menuiserie qu'elle avait à faire exécuter dans son château. Plusieurs chargements de planches et autres bois à ouvrer furent emmagasinés ; et dans l'atelier, naguère silencieux, retentissait le bruit des marteaux, des scies et des rabots, maniés par quatre ouvriers habiles que Moranne avait embauchés à la ville et avec lesquels il travaillait comme un simple compagnon.

Et tout cela s'était fait comme par enchantement. Et toutes les fournitures avaient été payées comptant ! Qui donc était le personnage mystérieux qui protégeait le menuisier ?

On savait que le curé s'intéressait à Moranne ; mais, bien sûr, ce n'était pas le curé, pauvre comme Job, qui donnait l'argent.

On apprit alors que le peintre du château, évidemment attiré par les yeux bleus de Mme Moranne, était devenu l'hôte assidu de la maison du menuisier ; et, circonstance aggravante, il n'y venait que la nuit. Aussitôt les commentaires allèrent bon train et la malveillance aiguisa ses longues dents.

– Voilà, disaient les plus hardis et aussi les plus méchants, il y a toujours de la ressource dans un ménage quand la femme est jeune et jolie et qu'elle sait le prix qu'on doit mettre à ses faveurs.

Cependant, on ne disait pas encore ouvertement dans le village que Louise Moranne était la maîtresse d'Édouard Lebel ; mais, déjà, beaucoup de gens le pensaient.

Et ni la jeune femme, ni son mari, ni Édouard ne se doutaient que, peut-être, le jour était proche où toutes les mauvaises langues du pays étant déchaînées contre eux, ils seraient déchirés sans pitié, honnis et traînés dans la boue.

Pour le moment, Moranne et ses ouvriers travaillaient à l'atelier ; mais le menuisier se rendait souvent au château de la comtesse de Blérac pour prendre des mesures, consulter l'architecte et recevoir ses ordres.

Le lendemain de la conversation entre M. de Linois et Bertrand, que nous avons rapportée, un homme d'un certain âge, portant sur sa douce physionomie l'empreinte de la douleur, entra dans une salle du château, où Moranne était occupé à prendre les mesures d'une boiserie.

Cet homme, que le menuisier n'avait pas vu encore, était depuis quinze jours déjà l'hôte de Mme de Blérac, dont il était l'ami. Il attendit que l'entrepreneur eût pris toutes ses mesures, qu'il inscrivait sur un carnet de poche. Alors, comme le menuisier le saluait, prêt à se retirer :

– Attendez, monsieur Moranne, lui dit-il, je désire causer un instant avec vous.

Le jeune homme s'inclina respectueusement, et, très surpris, resta immobile en face du personnage qui le regardait avec beaucoup de bienveillance.

– Monsieur Moranne, reprit l'hôte du château, j'ai causé de vous ce matin avec Mme la comtesse de Blérac, qui

s'intéresse beaucoup à vous et à votre femme. Vous lui avez été recommandé par M. le curé de Grisolles et plus particulièrement encore par un jeune homme qu'elle a pris en grande amitié, M. Édouard Lebel.

– C'est vrai, monsieur, et je dois à M. le curé et à M. Lebel d'être sorti d'une situation extrêmement pénible. Je n'oublierai jamais ce que M. Édouard Lebel a bien voulu faire pour moi.

– Il vous a ouvert sa bourse ?

– Oui, monsieur, généreusement ; c'est grâce à une somme relativement importante qu'il m'a avancée, sans même vouloir une reconnaissance, que j'ai pu entreprendre les travaux de menuiserie que Mme la comtesse m'a confiés, peut-être un peu contre la volonté de son architecte, qui avait un autre entrepreneur plus riche que moi.

– En effet, l'architecte n'était pas pour vous ; mais il est revenu de ses préventions et hier, devant moi, il faisait hautement votre éloge, disant à Mme la comtesse que vous étiez un ouvrier de premier ordre et que vous connaissiez à fond votre métier. Loin de chercher à vous nuire désormais, il vous procurera des travaux.

– Je lui en suis reconnaissant, monsieur ; j'ai besoin de travailler.

– Vous n'avez qu'un enfant.

– Un petit garçon de ma première femme ; mais un autre va venir bientôt, ma seconde femme est enceinte de trois mois.

– Ah !… Maintenant, monsieur Moranne, savez-vous ce que l'on commence à dire à Grisolles ?

Le menuisier ouvrit de grands yeux étonnés.

– Non, monsieur, je ne sais pas, répondit-il.

– On dit que M. Édouard Lebel fréquente beaucoup votre maison, qu'il y est attiré par Mme Moranne, une très jolie personne, et l'on ajoute, sans le dire encore bien haut, que le jeune artiste a votre femme pour maîtresse.

– Infamie ! exclama Moranne, une flamme dans le regard et rouge d'indignation.

– Je ne connais pas personnellement M. Édouard Lebel, mais je sais comment et par qui il a été élevé ; nature droite, il a trop de fierté dans l'âme pour se laisser entraîner à une action répréhensible, et je n'hésiterais pas à affirmer hautement que lui et Mme Moranne sont victimes d'une lâche et odieuse calomnie.

– Oui, monsieur, ils sont tous deux odieusement calomniés, dit le menuisier, dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Ainsi, continua-t-il avec un mouvement de colère, voilà comment sont récompensées aujourd'hui les bonnes actions. À quoi donc sert-il d'être honnête, quand on voit le mal partout ? La bonté, la générosité, le dévouement, on n'y croit plus ; on n'admet pas qu'une franche et sincère amitié puisse exister entre une jeune femme et un jeune homme ; ils ne peuvent se voir sans être coupables, sans avoir des pensées criminelles !

Je suis désolé de ce que vous venez de m'apprendre, monsieur, désolé à cause de M. Édouard Lebel, qui nous a sauvés de la misère, à qui je dois tout. Ah ! quand il saura… quelle douleur ! Il vient chez nous le soir et en sort à une heure assez avancée de la nuit, c'est vrai ; mais il ne peut

venir qu'à ces heures-là, ayant à travailler tout le jour au château.

– Dans son intérêt, monsieur Moranne, dans l'intérêt de votre femme et le vôtre, il devra cesser ses visites.

– Ah ! je le comprends, monsieur ; mais ce sera pour ma femme et moi un véritable chagrin ; nous n'avons que lui et M. le curé pour amis.

– En ce moment, mais patience, vous en aurez d'autres.

– Je ne l'espère pas puisque, sans que nous l'ayons en rien mérité, la méchanceté s'acharne ainsi après nous.

Voulez-vous savoir pourquoi M. Lebel s'est intéressé à nous et a bien voulu devenir notre ami ? Je vais vous le dire, monsieur : Louise, ma femme, n'a jamais connu ni sa mère, ni son père ; toute petite elle a été abandonnée et recueillie dans une maison de bienfaisance. C'est là qu'elle a été élevée et gardée jusqu'à l'âge de treize ans ; or M. Édouard Lebel a été aussi élevé dans cet asile consacré à l'enfance.

– La Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine ! s'écria l'ami de Mme de Blérac ; ah ! maintenant, je comprends, je comprends !

– Ainsi, monsieur, vous connaissez la Maison de Boulogne ?

– Oui, j'y suis allé.

– Vous avez vu la bonne mère Agathe…

– C'est la supérieure de la Maison, une sainte femme.

– Elle aimait beaucoup Louise, monsieur ; aussi a-t-elle voulu assister à notre mariage. Et quand nous avons quitté

Paris, c'est la bonne mère Agathe qui a donné à ma femme une lettre de recommandation pour M. le curé de Grisolles.

Malgré tout cela, voilà où nous en sommes ; on nous déteste, pourquoi ? je me le demande. D'innocentes visites donnent lieu à des interprétations d'une malveillance inouïe ; on ternit la réputation de ma femme qui, je puis le dire, est honnête comme pas une.

À Paris, monsieur, on est moins méchant que dans les villages : on ne clabaude pas contre Pierre ou Paul ; au contraire, on se soutient, on s'entr'aide ; enfin on ne se mêle point des affaires de ses voisins et on les laisse en paix.

– Monsieur Moranne, ne prenez point trop à cœur ce que je viens de vous dire.

– C'est un bienveillant avis que vous m'avez donné, monsieur, et je vous en remercie. Oh ! certainement, cela me fait beaucoup de peine d'apprendre que ma chère femme et surtout M. Édouard Lebel sont aussi mal jugés ; mais ma tranquillité de mari ne saurait être troublée. Seulement, je n'oserai jamais dire à M. Lebel qu'on lui prête des idées et des intentions qui sont si loin de sa pensée, et moins encore le prier de ne plus revenir chez nous.

– Ne lui dites rien, monsieur Moranne, et rien à votre femme ; gardez pour vous seul ce que vous savez maintenant et faites-en votre profit. Oui, Mme Moranne ne doit rien savoir ; à quoi bon la tourmenter, lui causer du chagrin ? Quant à M. Lebel, à qui je m'intéresse beaucoup et sans qu'il le sache, puisqu'il ne me connaît pas, je le préviendrai moi-même.

Je ne vous retiens plus, monsieur Moranne, vous pouvez retourner à votre atelier.

*

* *



Tout à coup, un homme, qui avait dû se dissimuler derrière un buisson, se dressa sur le sentier, paraissant vouloir barrer le passage au jeune homme. (P. 1599.)

La demie de onze heures venait de sonner à l'horloge de l'église de Grisolles.

Édouard Lebel, déjà à quelque distance du village, avait pris un sentier au milieu des blés verts, mais déjà grands, lequel raccourcissait de dix bonnes minutes le chemin qu'il avait à faire.

Tout à coup, un homme, qui avait dû se dissimuler derrière un buisson, se dressa sur le sentier, paraissant vouloir barrer le passage au jeune homme.

Celui-ci s'arrêta brusquement. Il était surpris, un peu effrayé, peut-être, mais certainement très ému.

– Monsieur Lebel ; dit l'inconnu, s'avançant à la rencontre de l'artiste, c'est être bien imprudent de vous promener dans les champs, à cette heure de la nuit.

– Mais il me semble que vous n'êtes pas moins imprudent que moi, répliqua Édouard.

– Moi, fit l'homme, je ne suis pas seul.

L'artiste vit alors deux têtes émerger au-dessus du buisson.

Il tressaillit, et d'une voix forte :

– Est-ce donc un guet-apens ? demanda-t-il.

– Non, ne craignez rien ; mais vous voyez que, en effet, vous pourriez tomber dans un guet-apens. Et tenez, je parie que vous n'êtes pas armé.

– Armé, pourquoi faire ? Je connais le pays, les chemins y sont sûrs ; on n'y rencontre pas de malfaiteurs. Et, d'ailleurs, je n'ai rien sur moi qui puisse tenter un voleur.

– Soit ; mais vous pouvez vous trouver en face d'un ennemi.

– Est-ce que j'ai des ennemis, moi ?

– Oui, peut-être.

– Ah ! fit l'artiste avec hauteur, seriez-vous donc un de ces ennemis ?

– Non, puisque je suis un de vos amis.

– Vous ? Mais je ne vous connais pas… Qui êtes-vous ?

– Pour le moment, monsieur Édouard Lebel, il importe peu que vous sachiez mon nom, permettez-moi donc de vous le cacher ; mais pour signe de reconnaissance je vous dirai que je connais la noble femme qui a veillé sur votre enfance et votre jeunesse et que son fils, le sous-préfet d'Avranches, est ce que j'ai de plus cher au monde.

– Quoi ! s'écria le jeune homme, sous le coup d'une émotion indicible, vous connaissez Mme Clavière, vous connaissez André ?

– Mme Clavière, votre seconde mère ; André, votre frère !

– Oh ! monsieur, monsieur… balbutia Édouard, s'emparant de la main que l'inconnu lui tendait.

Puis après un silence :

– Mais, monsieur, reprit-il, n'allez-vous pas m'expliquer le hasard de cette rencontre ?

– Le hasard n'y est pour rien, je vous attendais, accompagné de ces deux hommes qui me sont dévoués ; plus prudent que vous, mon jeune ami, j'ai mes gardes du corps.

– Ainsi, vous m'attendiez ; mais pourquoi ?

– Pour vous voir, vous serrer la main, ce qui vient d'être fait, et vous connaître. Vous êtes bien le brave et fier jeune homme dont on m'a parlé et vous justifiez pleinement ce que je pensais de vous.

– Je vous remercie, monsieur, de ces paroles qui sont un hommage rendu à Mme Clavière, ma protectrice. Mais pourquoi êtes-vous venu m'attendre ici au lieu de me venir trouver au château ?

– Parce que, poursuivant dans ce pays un but mystérieux que je veux atteindre, ma présence y doit être ignorée. En ce qui vous concerne, monsieur Lebel, et je n'ai que cela à vous dire aujourd'hui, ne vous attardez plus sur des chemins déserts, ainsi que cela vous arrive souvent depuis quelque temps.

– Mais, monsieur…

– On peut en vouloir à votre vie. Je n'ai pas à m'expliquer autrement.

Le jeune homme eut un haussement d'épaules dédaigneux.

– Oui, monsieur Lebel, vous êtes plein de bravoure et vous ne redoutez aucun danger.

– Je ne vois pas ce que je puis avoir à craindre.

– Parce que vous ne vous connaissez pas d'ennemis. Mais tenez compte de mon avertissement ; je vous le répète, la nuit est dangereuse pour vous. « Si brave qu'il soit, on a vite fait de tuer un homme d'un coup de couteau, quand on

l’attaque à l’improviste, lâchement, alors qu’il est sans défiance.

– Vous ne parviendrez pas à m’effrayer, monsieur.

– Je le crois. Mais, voyons, si vous étiez victime d’un guet-apens, ce qui, je l’espère bien, n’arrivera point, ne pensez-vous pas que le menuisier Moranne pourrait être accusé ?

Édouard eut un haut-le-corps et devint affreusement pâle.

– Monsieur, que voulez-vous dire ? interrogea-t-il anxieusement.

– Vous passez presque toutes vos soirées auprès de Mme Moranne, qui est une très jolie jeune femme ; comme tout le monde ne sait pas qu’elle est une ancienne pensionnaire de la Maison maternelle de Boulogne et que c’est à cela qu’elle et son mari doivent l’intérêt que vous leur témoignez et qu’elle doit, elle, l’affection fraternelle que vous lui avez vouée, on dirait, si vous étiez victime d’un attentat, que vous aviez pour maîtresse la belle Louise Moranne, et la rumeur publique, représentant le menuisier comme un mari jaloux, l’accuserait de s’être vengé !

– Mon Dieu, mais c’est affreux, épouvantable, ce que vous dites ! s’écria l’artiste d’une voix haletante.

– Ce ne sont que des suppositions ; il y a là, toutefois, ce me semble, matière à réfléchir. Je n’ai pas à diriger votre conduite, vous avez assez d’expérience et vous connaissez suffisamment le monde au milieu duquel vous vivez, pour savoir ce que vous devez faire ou ne pas faire.

Je suis votre ami, n’en doutez pas, et tout ce que je vous dis ici est une preuve de l’intérêt que je vous porte. Voyons, monsieur Lebel, ne craignez-vous pas que vos fréquentes visites chez le menuisier Moranne ne finissent par compromettre sa femme ?

Édouard tressaillit violemment.

– Sans compter le tort que vous pouvez vous faire à vous-même, ajouta l’inconnu.

– Du tort, à moi ! comment ?

– Auprès de Mlle Claire Dubessy.

– Pourquoi me parlez-vous de Mlle Dubessy, qui n’a rien à voir dans cette affaire ? répliqua vivement l’artiste.

– Je crains beaucoup, au contraire, qu’elle n’ait un rôle à y jouer.

– Mais, monsieur !...

L’inconnu se rapprocha du jeune homme et, baissant la voix :

– Mlle Dubessy vous aime, et jugez quel coup lui serait porté si la voix de la calomnie lui insinuait que vous êtes l’amant de Mme Moranne.

La pâleur du jeune homme s’accentua encore et il fut pris d’un tremblement nerveux. Mais, aussitôt, se raidissant :

– Et qui vous dit, monsieur, riposta-t-il d’un ton plein d’amertume, que je ne cherche pas à détacher de moi Mlle Dubessy ?

– Et sans doute aussi à vous détacher d’elle ?

– Peut-être, monsieur.

– Quoi, vous aimez, vous êtes aimé et vous avez de pareilles pensées ! Jeune homme, prenez garde, vous voyez les choses sous un faux jour, vous avez tort, et laissez-moi vous le dire, vous êtes fou !

– Pas encore, monsieur, mais je peux le devenir, répondit Édouard avec un accent de douleur profonde.

– Malheureux, que dites-vous ? Ah ! si la Dame en noir vous entendait !

Un sanglot déchirant s'échappa de la poitrine du jeune homme.

– Je suis né sous une mauvaise étoile, prononça-t-il sourdement ; condamné dès le berceau à une existence de douleurs et à mourir, un jour de misère, comme ma pauvre mère, c'est en vain qu'on a voulu changer le cours de ma vie. Je croyais, en venant ici, avoir échappé à la fatalité ; erreur, elle m'a ressaisi, plus implacable que jamais ; elle me pousse et je vais où elle me conduit. Bonne ou mauvaise, chacun a sa destinée ; que la mienne s'accomplisse !

– Monsieur Lebel, dit tristement l'inconnu, ce sont là les paroles d'un désespéré.

– Eh bien ! oui, monsieur, oui, je suis un désespéré !

L'inconnu lui saisit le bras, et le serrant avec force :

– Pourtant, jeune homme, dit-il d'un ton grave, vous n'avez pas le droit, à votre âge, de douter de l'avenir et de croire que votre destinée sera mauvaise ; vous oubliez trop ceux qui vous aiment ; dites-vous donc que votre mère, dont

vous parliez tout à l'heure, et une autre femme, qui vous porte dans son cœur, veillent sur vous !

Édouard courba la tête et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Très ému, l'inconnu lui prit la main et la serra silencieusement. Au bout d'un instant, il reprit :

– Courage, jeune homme, courage, et tournez vos regards vers la radieuse espérance. Je vous le dis encore, on veille sur votre avenir et votre destinée. Les obstacles que vous voyez aujourd'hui dressés devant vous disparaîtront quand, vous serrant dans ses bras, souriante et le front rayonnant, la Dame en noir aura parlé !

Et, maintenant, encore un mot avant de nous séparer : Réfléchissez bien à tout ce que je viens de vous dire et tâchez d'en faire votre profit.

Sur ces mots, l'inconnu s'éloigna rapidement, suivi des deux hommes qu'il appelait ses gardes du corps.

L'un de ces hommes était celui que nous avons déjà vu au bord de la Lurette, caché dans une touffe d'osiers.

XVIII

RUSE INUTILE

Édouard était rentré fort troublé dans son pavillon, après sa conversation avec le mystérieux inconnu.

Il n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre que cet homme, qui se disait son ami, lui avait sagement parlé, bien que certaines de ses paroles lui eussent paru assez énigmatiques.

L'artiste ne croyait pas qu'on pût en vouloir à sa vie ; mais ne devait-il pas tenir compte de l'avertissement, tout au moins pour s'entourer de certaines précautions ? Et puis, bien qu'il n'eût rien à se reprocher, et malgré la pureté de ses intentions, devait-il se montrer complètement dédaigneux des conseils qu'on lui avait donnés ?

C'est que, en effet, ses visites à Louise Moranne pouvaient être interprétées avec malveillance et servir de base à une monstrueuse calomnie.

Le monde est si méchant ! Et au village, quand on s'y met, on mord à belles dents ; les moutons deviennent loups !

Mais Édouard s'était mis à aimer Louise Moranne comme une sœur et avait pris déjà la douce habitude de venir se reposer de son travail de la journée entre elle et son mari. Il était comme le dieu de la maison, on lui était dévoué, on l'aimait, non pas seulement parce qu'il était le bienfaiteur,

mais encore et surtout parce qu'on devinait en lui de secrètes souffrances. Et en écoutant le menuisier et sa jeune femme parler à cœur ouvert de leurs projets d'avenir, du petit frère ou de la petite sœur qu'aurait bientôt Armand, l'artiste oubliait pendant quelques instants les déchirements de son âme tourmentée.

Lui serait-il possible de ne plus aller chercher, une dérivation à ses pensées, un adoucissement à sa peine dans ce milieu calme et honnête où, chaque soir, il était impatiemment attendu ? Il essayerait ; mais, maintenant, l'isolement le tuait, et il sentait bien que, quelles qu'en dussent être les conséquences, il ne pourrait pas rester longtemps sans retourner là où l'on était si heureux de sa présence.

Mais qui donc était-il, cet homme qui savait tant de choses et s'était fait comme un malin plaisir de jeter l'effroi dans son âme ?

Il ne chercha pas à le deviner, comprenant que ce serait inutilement fatiguer son esprit.

Ne lui avait-il pas dit d'espérer, ce mystérieux inconnu, en lui faisant entendre que le bonheur rêvé n'était pas aussi éloigné qu'il ne le croyait.

Ah ! il ne savait pas tout, cet homme aux paroles d'espoir ; il ne savait pas que la fortune de Claire Dubessy était le seul et unique obstacle devant lequel Édouard s'arrêterait, devant lequel il reculerait toujours, quand même il serait encouragé à le briser.

Il ne savait pas non plus, cet homme, que si Claire aimait l'artiste pauvre et inconnu, elle en souffrait cruellement. Ah ! ses bizarreries d'humeur, son attitude

changeant constamment, disaient assez qu'elle rougissait de son amour et faisait de violents efforts pour s'en délivrer.

Ainsi pensait Édouard. Comme il était loin de soupçonner la vérité !

Le lendemain et les jours suivants, se faisant violence, il ne retourna pas à la maison du menuisier. Aucune crainte ne le retenait si ce n'est celle de causer un préjudice moral à la jeune femme, en la livrant aux attaques des méchantes langues, ce qui lui avait été présenté comme possible.

Bien que les manières de Claire eussent encore subitement changé à son égard et qu'elle se montrât de nouveau on ne peut plus gracieuse et aimable avec lui, il ne se laissait pas entraîner à une causerie plus ou moins intime ou à faire de la musique ; il se retirait immédiatement après le repas du soir et rentrait dans son pavillon où il s'enfermait à double tour, comme s'il eût craint qu'on ne vint le déranger.

Quand, vers dix heures, Mlle Dubessy remontait dans sa chambre, son premier soin était de porter ses regards sur le pavillon. Voyant les fenêtres éclairées, elle murmurait :

– Ce soir encore il n'est pas allé au village.

Elle soupirait et reprenait :

– Mais que fait-il ainsi, seul ? À quoi peut-il penser ? À elle ? Mais non, je ne veux pas croire… Cela n'est pas, ne peut pas être, c'est impossible !… Oh ! lui, un misérable ! Non, non, jamais !… Je me monte la tête, je me crée des fantômes… Et cependant… Non, je n'ai pas vu ce que j'ai cru voir. J'étais aveuglée par cette jalousie qui me déchire, qui me ronge. Oh ! jalouse, moi, c'est honteux !



... Elle se relevait et courait à une fenêtre. (P. 1603.)

Elle se mettait au lit, mais de longues heures s'écoulaient ayant qu'elle pût s'endormir. À onze heures, à minuit elle se relevait et courait à une fenêtre.

– Mais pourquoi donc veille-t-il si tard ? s'écriait-elle, voyant le pavillon éclairé ; il écrit, sans doute.

Elle se remettait au lit, mais pour se relever encore une heure plus tard. Alors, si la lumière du pavillon était éteinte, elle poussait un soupir de soulagement et se disait :

– Enfin, il s'est couché, il va se reposer !

L'artiste avait cessé toute correspondance avec ses camarades de Paris et ce n'était plus que rarement qu'il écrivait à Mme Clavière et à André, ainsi qu'à la supérieure de la Maison maternelle. Ce n'était donc pas pour aligner des phrases de style épistolaire qu'il veillait jusqu'à minuit ou une heure du matin, mais pour reprendre, tout éveillé, le même rêve toujours interrompu et qui ne s'achevait jamais.

C'était tout son passé, aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, qu'il faisait revivre. Il retrouvait ses anciennes émotions, les unes douces, les autres poignantes, ses joies, ses douleurs, ses espérances, ses déceptions, ses heures d'allégresse, ses longs jours d'angoisse. Et sortant du passé et franchissant les dernières étapes du présent, lequel commençait pour lui à son arrivée au château de Grisolles, il poursuivait son rêve en se lançant dans le vaste domaine de l'avenir, c'est-à-dire dans l'insondable, dans l'inconnu.

Quelles seraient les nouvelles étapes qu'il aurait à faire ? Pourrait-il aller loin ? S'il rentrait dans l'arène ouverte aux lutteurs, ne serait-il pas de nouveau terrassé ? Il souffrait et il sentait que de son fatal amour, dont il ne pourrait jamais guérir, naîtrait forcément le découragement. Alors, plus rien,

il serait bien vaincu, écrasé sous l'effondrement de toutes ses anciennes espérances, de ses plus chères illusions.

Oh ! comme elle était douloureuse et angoissée, cette partie de son rêve, et comme tout ce qu'il y trouvait emplissait son âme d'amertume !

Et comme pour augmenter sa souffrance et lui fournir un aliment, c'était dans cette pièce, où personne n'entrait plus, dont il avait toujours la clef sur lui, c'était devant le portrait en pied inachevé de Claire, qu'il s'abandonnait tout entier à son rêve désolant.

Longuement ses yeux restaient fixés sur cette tête adorable due à son pinceau, et si vivante et d'une ressemblance si parfaite qu'on aurait pu croire que les lèvres allaient sourire, que la bouche allait parler.

– Oh ! comme je l'aime, mon Dieu, comme je l'aime ! s'écriait-il.

Et, à genoux, en pleurant, il baisait ces mains qu'il avait peintes, croyant sentir la moiteur de la chair sous ses lèvres frémissantes.

Une fois, il avait osé mettre sur le front un baiser brûlant d'amour. Il se l'était reproché comme une action indigne, comme une profanation. Il s'était porté, en sanglotant, des coups furieux dans la poitrine, et n'avait pas eu l'audace de recommencer.

Un jour la pensée lui vint de prendre une brosse et d'effacer la gracieuse image, voulant ainsi détruire son œuvre. Mais, aussitôt, serrant sa tête dans ses mains, il s'était écrié :

– Non, non, jamais cela ! J'aimerais mieux me tuer !

Nous savons comment l'artiste avait fait ce portrait de mémoire, avec l'aide seulement d'une photographie de la jeune fille. Sa mémoire, grâce à l'étude qu'il avait faite de la physionomie de Claire, l'avait merveilleusement servi ; car, ainsi que nous venons de le dire, la figure, la coiffure, les épaules, le cou, les bras presque entièrement nus, enfin tout ce qu'il avait pu achever, était d'une ressemblance parfaite.

La jeune châtelaine était représentée en toilette de soirée, robe de soie gris perle – dans la pensée de l'artiste – légèrement décolletée, mais suffisamment pour laisser voir des formes admirables sous les tons chauds d'une peau ferme, satinée, éblouissante de fraîcheur.

Mais il n'existait encore du costume que les principales lignes du dessin. Édouard s'en était tenu là, sentant bien que pour rendre exactement le chatoiement de la soie selon les clairs-obscurs et les ombres, le mouvement des plis de l'étoffe, ses brisures, etc., il était absolument nécessaire que Mlle Dubessy elle-même ou tout au moins une personne de sa taille, posât devant lui en toilette de soirée. Et encore fallait-il que cette personne sût porter une robe avec cette grâce et cette élégance qui étaient particulières à la châtelaine.

Du reste, ne voulant confier son secret à personne, l'artiste n'avait pas même songé à chercher son modèle ; il préférait laisser le portrait, inachevé. Mais, telle qu'elle était, cette peinture n'en était pas moins un pur chef-d'œuvre.

Mlle Dubessy avait de superbes bijoux, dont la plupart lui venaient de sa mère ; c'était ce que l'on pouvait trouver de plus beau en rubis, saphirs, émeraudes, diamants et perles. À l'exception d'un collier à trois rangs de perles magnifiques, l'artiste préférait, parmi les bijoux de la jeune fille, les moins riches, ceux qui attiraient le moins les regards. Claire devait

être de l'avis d'Édouard, car c'était toujours de ces bijoux dont elle se parait dans les grandes circonstances.

Naturellement, l'artiste les avait choisis, pour le portrait. Le collier de perles était au cou de la jeune fille ; boutons d'oreilles, broche, bague, étaient des perles entourées de brillants ; un bracelet au bras droit était, en plus gros, la reproduction de la bague ; le bras gauche était cerclé d'un porte-bonheur sur lequel courait une ligne de perles très serrées. Une églantine diamantée piquée dans les cheveux complétait la parure.

Tout cela avait été peint si délicatement ou plutôt si artistement qu'on croyait voir les bijoux eux-mêmes.

Ainsi que nous l'avons dit, depuis qu'Édouard, dans l'intérêt de Louise Moranne, avait momentanément cessé d'aller passer la soirée chez le menuisier, Claire était redevenue gracieuse et fort aimable avec lui.

On aurait pu croire que Mlle Dubessy était capricieuse et d'humeur fantasque, il n'en était rien ; elle s'abandonnait trop à ses impressions et celles-ci agissaient sur son caractère. Cependant, imposant silence à sa jalousie, elle se refusait énergiquement à admettre que son cousin se fût oublié au point de porter le trouble dans le ménage Moranne. Et constamment elle se disait :

– Non, il n'aime pas cette jeune femme ; il s'est senti attiré vers elle, un instant subjugué par sa beauté de blonde, il ne voudrait pas en faire sa maîtresse.

En se parlant ainsi, elle ruminait quelque chose ; elle se préparait à faire subir à Édouard une rude épreuve qui, selon elle, devait être décisive.

C'était le samedi soir ; comme l'artiste se disposait à sortir de la salle à manger pour aller s'enfermer dans son pavillon, comme les jours précédents, Claire l'arrêta, en lui disant :

– Monsieur Édouard, je désire causer quelques instants avec vous ce soir ; ne voulez-vous pas m'accorder cette faveur ?

– Mademoiselle, je suis entièrement à vos ordres, répondit le jeune homme en s'inclinant.

Un doux sourire et un regard plus doux encore le remercièrent. Le tuteur, comme s'il eût été prévenu, se leva aussitôt, disant :

– Moi, j'ai des comptes à faire ce soir, je vous laisse.

– Monsieur Édouard, reprit la jeune fille, dès que le vieillard se fut retiré, venez dans mon petit salon, nous serons mieux.

Édouard suivit Claire, surpris, un peu inquiet et très ému.

Quand ils se furent assis, elle sur la causeuse, lui dans un fauteuil, en face d'elle, Claire reprit la parole d'une voix douce, mélancolique, pénétrante.

– Monsieur Édouard, dit-elle, vous connaissez mon existence et moi-même un peu aussi ; il n'y a pas encore bien longtemps, je vous ai fait connaître beaucoup de mes pensées, en vous parlant avec franchise, le cœur ouvert, comme on parle seulement à un véritable ami. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

– Vous n’en doutez pas, mademoiselle ; oui, je suis votre ami, je n’ose dire le meilleur, mais certainement un des plus dévoués.



Moi, j’ai des comptes à faire ce soir, je vous laisse. (P. 1611.)

– Je le crois. Ah ! continua-t-elle, poussant un soupir, je n’ai jamais mieux senti que maintenant combien l’amitié sincère et le dévouement d’un ami sont précieux. J’ai en vous une grande confiance, monsieur Édouard ; vous êtes sérieux, réfléchi ; vous avez, quoique jeune, l’expérience des choses de la vie, et en maintes circonstances j’ai pu apprécier la justesse de vos jugements.

– Mais, mademoiselle…

– Laissez-moi dire, monsieur Édouard et écoutez-moi ; il faut bien que je vous fasse comprendre pourquoi je m’adresse à vous dans la grave situation où je me trouve afin d’obtenir un bon conseil de votre amitié.

– En vérité, mademoiselle, balbutia Édouard, vous me faites un honneur que je ne mérite pas. Bien mieux que moi, M. Darimon…

– Mon tuteur est de bon conseil, assurément, mais il est vieux et ses idées, dans beaucoup de cas, ne peuvent plus être celles d’un jeune homme.

Monsieur Édouard, je suis à la veille de prendre une décision grave, je ne peux plus être une Célimène, se plaisant à recevoir les hommages d’une foule d’adorateurs ; il faut que je me marie.

L’artiste sursauta et, un instant, son cœur cessa de battre. Mais se remettant promptement :

– Vous le pouvez, mademoiselle, et je pourrais ajouter, vous le devez, répondit-il.

– Oui, fit-elle d’un ton langoureux, car tout doit avoir une fin. Eh bien ! monsieur Édouard, c’est à ce sujet que je veux vous consulter.

– Moi, mademoiselle, moi ! exclama-t-il.

– Oui, avec toute la confiance que j'ai dans votre amitié. Monsieur Lebel, écoutez : Depuis trois semaines mon tuteur et moi sommes harcelés, c'est chaque jour un nouvel assaut ; les demandes de ma main se succèdent, je me trouve aujourd'hui en présence de huit de ces demandes, et je me trouve si bien assiégée que, pareille à une forteresse qui ne peut plus se défendre, je me vois forcée de me rendre. Mais je ne peux me donner qu'à un seul de mes prétendants et je ne vous le cache point, je suis très perplexe ; ils ont chacun leurs mérites, leurs avantages physiques, leurs qualités personnelles ; lequel dois-je prendre ?

– Comment ! c'est à moi que vous demandez cela ?

– Oui, je demande cela à l'ami.

Le jeune homme resta un instant tout ahuri, puis froidement :

– Votre choix est facile à faire, répliqua-t-il, consultez votre cœur.

– Mon cœur ne m'indique pas suffisamment que je doive préférer celui-ci à celui-là ; de là l'embarras très grand dans lequel je me trouve, et dont il faut que je sorte en accordant ma main à l'un de ces messieurs et en congédiant les autres.

Édouard la regardait avec stupeur, tout en s'efforçant de rester calme.

– Mon Dieu, continua-t-elle avec une tranquillité irritante, si j'étais éprise, sérieusement éprise de l'un d'eux, je ne serais pas hésitante comme vous me voyez. Aucun de ces messieurs ne me déplaît, et comme je ne peux plus retarder longtemps le jour de mon mariage, je me dis – et

cela avec conviction, – que j'aimerai celui qui sera mon mari. En attendant, il faut le choisir parmi ses concurrents, et j'ai pensé que vous, monsieur Édouard, qui les connaissez tous, qui êtes mon ami et souhaitez que je sois heureuse, vous me désigneriez celui à qui je peux confier sans crainte le soin de me rendre heureuse.

– En vérité, mademoiselle, vous ne parlez pas sérieusement ?

– Si, très sérieusement, monsieur Lebel.

– Eh bien ! mademoiselle, commença-t-il, en se levant brusquement.

Elle l'empêcha d'achever sa phrase en s'écriant, l'implorant du regard :

– Attendez, ne me quittez pas ainsi !

Il se rassit et fit entendre comme une plainte. Il était devenu affreusement pâle.

– Mon Dieu, reprit-elle prête à pleurer, vous voyez mes perplexités, mes angoisses même, vous êtes mon ami et vous refuseriez de m'aider à sortir d'une situation si pénible ?

– Ce que vous me demandez est tellement étrange !

– Étrange, oui, si vous voulez ; mais est-ce donc une raison pour me refuser votre appui, vos conseils ?

– Ainsi, mademoiselle, répondit-il d'une voix oppressée, vous voudriez que je vous dise : Mademoiselle Claire Dubessy, voilà celui que vous devez épouser ?

– Oui, et je vous en prie !

Le jeune homme fut sur le point d'éclater, de se trahir ; mais bien que son cœur battît à se rompre, que des flots de sang lui montassent à la tête, par un effort surhumain il parvint à se rendre maître de lui, à se contenir.

– Mademoiselle, répondit-il doucement et d'une voix à peine altérée, je vous assure que je ne puis être bon juge en cette grave circonstance ; je vous le répète, M. Darimon saura vous conseiller infiniment mieux que moi.

– Mon tuteur m'a dit tout ce qu'il pouvait me dire, et, maintenant, c'est votre avis que je veux avoir. Tenez, procédons tout d'abord par quatre ou cinq éliminations et restons seulement en présence de MM. Marcillac, de Linois et Trumelet.

– Marcillac, de Linois, Trumelet, répéta l'artiste comme rêveur.

– En prenant pour mari M. Hector Bertillon, le plus riche de tous, ou M. Auguste de Lancelin, je craindrais de ne pas trouver le bonheur dans le mariage ; l'un pourrait me préférer ses chevaux et ses chiens, et l'autre aimerait peut-être mieux que sa femme son doux farniente et ses chères heures de sommeil.

Avez-vous quelque chose à objecter à cela ?

– Rien, mademoiselle.

– Que pensez-vous de M. Marcillac ?

– C'est un charmant garçon, spirituel, beau causeur.

– Qu'avez-vous encore à en dire ?

– C'est tout.

– J’ai compris. Rayons M. Jules Marcillac. Restent M. Alfred de Linois et M. Gustave Trumelet. Vous voyez, monsieur Édouard, que nous arrivons à la solution de la grosse question. Voyons, parlez-moi franchement, toujours en ami : lequel des deux préférez-vous me voir épouser ?

Le jeune homme respira avec force et répondit :

– M. Gustave Trumelet.

– La raison ?

– Parce que c’est un homme !

– D’une ambition démesurée.

– L’ambition raisonnable et raisonnée n’est pas un vice ; on ne s’élève, on ne devient grand que par l’ambition. M. Gustave Trumelet a un magnifique avenir devant lui, et il arrivera certainement à une haute position. N’est pas quelqu’un qui veut, mademoiselle ; M. Gustave Trumelet, homme de volonté, de courage, d’énergie, travailleur infatigable, sera ce qu’il voudra être. Il est intelligent, très instruit et, noble de cœur, il a les sentiments élevés.

– Comme vous plaidez bien sa cause ! fit nerveusement la jeune fille ; est-il donc votre ami ?

– M. Trumelet ne m’a pas offert son amitié et je n’ai pas eu à lui proposer la mienne ; mais il m’est sympathique, et je crois qu’il vous aime.

– Ah ! vous croyez qu’il m’aime ?… Enfin, selon vous, c’est le mari qui me convient ?

– Oui, mademoiselle, répondit l’artiste, s’étonnant lui-même de la fermeté de sa voix.

Claire eut un mouvement d'impatience qu'accentua une flamme dans le regard.

– Eh bien ! monsieur Lebel, dit-elle d'un air pincé, malgré la haute opinion que vous avez de M. Gustave Trumelet, qui m'aime, croyez-vous, j'ai le regret de ne pas me trouver d'accord avec vous ; je n'épouserai pas votre protégé parce que, je le sens, je ne pourrais jamais l'aimer.

Le jeune homme s'inclina sans répondre.

– Maintenant, reprit Claire toute frémissante, parlez-moi de M. Alfred de Linois.

– Mais, fit Édouard, se redressant brusquement, je n'ai rien à dire de ce monsieur.

– Si, dites-moi ce que vous pensez de lui, en bien ou en mal.

– Mademoiselle, répliqua l'artiste, ayant à son tour un mouvement d'impatience, je me récuse absolument, et je vous prie en grâce de ne pas insister.

– Je comprends : vous devinez ma résolution.

– Votre résolution ?

– M. Alfred de Linois est l'époux que je choisis.

Édouard la regarda avec stupéfaction et comme s'il eût cru avoir mal entendu.

– Il est fort bien, ce jeune homme, continua Claire, et de vieille et bonne noblesse. Voilà, monsieur Lebel, le mari qui me convient.

L’artiste se dressa d’un bond, effaré et ne put s’empêcher de s’écrier.

– Vous, sa femme, vous ! vous !

– Ses ancêtres ont rendu de grands services à la France, riposta l’impitoyable jeune fille en se levant à son tour ; et puis, il m’aime aussi lui, et en m’épousant, ce qui n’est pas à dédaigner, il me fait vicomtesse.

– Ah ! c’est juste, fit Édouard, qui avait eu le temps de reprendre son sang-froid ; je ne pensais pas à cela.

– Dites-moi que vous m’approuvez.

– Pardon, mademoiselle, mais je n’ai plus à exprimer mon opinion et je me demande pourquoi, votre décision étant prise d’avance, vous m’avez fait l’honneur de réclamer de moi une consultation inutile.

– Monsieur Édouard, vous ne m’approuvez pas ?

– Dieu me garde, mademoiselle, de dire quoi que ce soit contre vos intentions.

– Encore une fois, je vous le répète, monsieur Lebel, il faut que je me marie ; mon tuteur, M. le curé, mes amis, tout le monde le veut. Aussi longtemps que cela m’a été possible, j’ai résisté ; maintenant, je ne peux plus. Oh ! je vois bien qu’il ne vous est pas agréable que j’épouse M. Alfred de Linois ; mais trouvez-moi donc, vous, un autre jeune homme que je puisse aimer ?

– Ce qui est trouvé n’est plus à chercher, répondit Édouard, forçant un sourire à venir sur ses lèvres ; vous avez choisi parmi vos nombreux prétendants, mademoiselle ; c’est bien, épousez M. Alfred de Linois, soyez vicomtesse.

Ces paroles avaient été prononcées avec beaucoup de calme, mais si Claire avait senti toute l'amertume qu'elles contenaient, elle aurait deviné ce qui se passait dans l'âme du malheureux qu'elle faisait horriblement souffrir. Mais irritée de ne pas avoir réussi à entraîner le jeune homme sur le terrain où elle voulait l'amener, elle ne s'apercevait de rien, ne pouvait rien remarquer.

– À la bonne heure ! dit-elle, mais non sans une intention ironique, vous voulez bien, enfin, vous mettre d'accord avec moi. C'est décidé, j'épouserai M. Alfred de Linois, je serai vicomtesse.

Le jeune homme ne sourcilla pas ; mais quelle tempête dans son cerveau !

Claire attendit un instant, et voyant qu'il s'obstinait à garder le silence :

– Monsieur Lebel, dit-elle, ayant peine à contenir son irritation, il me reste à vous remercier d'avoir bien voulu me donner ce soir une heure de votre temps, que vous auriez pu sans doute mieux employer.

– Mademoiselle…

– Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? de vous avoir dit franchement que je ne voulais pas être la femme de M. Gustave Trumelet ?

Sur ces mots prononcés d'une voix saccadée, elle ouvrit une porte, salua d'un mouvement de tête et disparut, laissant Édouard tout décontenancé au milieu du boudoir Pompadour.

Claire, à bout de forces, sentant sa poitrine se gonfler, s'était enfuie pour ne pas éclater en sanglots devant son

cousin ; elle avait trop de fierté pour lui donner le spectacle de sa douleur. Et c'était heureux pour Édouard qui, si maître de lui qu'il fût, pouvait être facilement vaincu par les larmes.

La jeune fille, rentrée dans sa chambre, s'affaissa dans un fauteuil et fondit en larmes.

– Ah ! malheureuse, malheureuse ! s'écria-t-elle en se tordant convulsivement les bras, ce n'est pas moi qu'il aime, ce n'est pas moi, c'est l'autre !

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, PatriceC, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.